LE

SALUT DE DIEU

FEUILLE CONSACRÉE A L'ÉVANGÉLISATION

Toute chair verra le salut de Dieu.
ÉSAÏE LII, 10 ; LUC III, 6.

LE MANS. — IMPRIMERIE MONNOYER

VOL. XXXIX

TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE

1912

PARIS
D. MULLER, 17, RUE GIDE
VEVEY (Suisse), F. GUIGNARD

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
A quoi en est la nuit ?	1
« Aujourd'hui »	211
Comment John Bunyan fut converti	50
Comment on devient Soldat	27
Conversion de Radcliffe. (Une prédication)	151
Conversion du peintre Euler	119
CORRESPONDANCE : Sur la maison de l'Éternel	77
De l'huile dans les lampes	19
Désarmé	73
« Du pouvoir de Satan à Dieu »	21
Élisée et Guéhazi	171
Esquisse d'une Méditation (Luc XXIII, 38-43)	161
Est-ce le hasard, ou la main de Dieu ?	132
« Grand en bonté et en vérité »	229
« Hâte-toi de te sauver là »	232
Insouciant	128
« Je vous ai aimés »	121
La brebis perdue	55
La catastrophe du « Titanic » (129)	106
« La Foi est de ce qu'on entend »	140
Le coffre-fort du père Étienne	154
Le rocher frappé	88
Le prix de la Bible	198
Le secret du bonheur	188
Le vase d'albâtre	192
Les bontés de l'Éternel	101
Les yeux de Dieu sont aussi sur toi	12
L'œuvre d'un Nouveau Testament	61
N'ai-je donc rien à faire ?	7
Ne veux-tu pas ouvrir à Jésus	40
Obéissant jusqu'à la mort	47
Paix offerte et possédée	81
POÉSIE :	
A travers le temps et l'espace	58
Est-ce mourir ?	180
Quelques passages relatifs au jugement et au salut	174
Trois jugements	141
Trois lignes et demie	67
Une conversion au quatrième siècle	221
Une prédication remarquable. (Actes XXVI)	201
Un grand sujet de joie	181
Un lit de mort	114
Un livre vivant	41
Un mot pour les âmes qui cherchent le salut	76
Un orateur muet à la parole puissante	90
Un réveil salutaire	97
Un transgresseur de la loi	33
Un triomphe	216
Vie et Nourriture	219

Premier numéro de l'abonnement courant.

LE

SALUT DE DIEU

FEUILLE CONSACRÉE A L'ÉVANGÉLISATION

PARAISSANT UNE FOIS PAR MOIS

Toute chair verra le salut de Dieu.
ÉSAÏE LII, 10; LUC III, 6.

N° 460. — JANVIER 1912.

A quoi en est la nuit?..... W. L. ... pages 1
« N'ai-je donc rien à faire?..... L. Parret.. — 7
Les yeux de Dieu sont aussi sur toi.. trad.. ..... — 12
De l'huile dans les lampes..... id. H. Junod. — 19

BUREAU DU JOURNAL
17, RUE GIDE, 17
LEVALLOIS, PRÈS PARIS

LE SALUT DE DIEU » se publie à Paris une fois par mois.

La Rédaction reçoit avec plaisir toute communication chrétienne, soit comme article à insérer dans le journal, soit comme question sur les vérités fondamentales de la foi, sur les difficultés que les âmes peuvent éprouver, et sur la Parole de Dieu.

Les abonnements se font au bureau du journal. Les envois d'argent doivent être faits au nom de D. Muller, 17, rue Gide, Levallois, près Paris.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR L'ANNÉE 1912

Pour la France.....	un abonnement...	1 fr. 75
— —	cinq abonnements, *sous la même bande*	7 — »
Pour la Suisse, l'Alsace et la Belgique.	un abonnement.....	2 — »
	deux abonnements..	3 — 50
Pour les autres pays de l'Europe le Canada et les Etats-Unis.	un abonnement.....	2 — 25
	deux abonnements..	4 — »

Abonnements spéciaux à prix réduits.

Dans le but d'aider à la distribution gratuite et de répandre davantage le « SALUT DE DIEU », nous offrons 50 abonnements annuels pour 60 fr., — 25 pour 32 fr., — et 10 abonnements annuels pour 14 fr., *franco*, à une même adresse en Europe. En outre, pour la somme de 100 fr., nous céderons CENT abonnements annuels *franco par colis postal*, en France, en Suisse, en Belgique et en Alsace.

VOL. XXXIX.

LE SALUT DE DIEU

FEUILLE CONSACRÉE A L'ÉVANGÉLISATION.

A QUOI EN EST LA NUIT?

« Il me crie de Séhir : Sentinelle, à quoi en est la nuit? Sentinelle, à quoi en est la nuit? — La sentinelle dit: Le matin vient, et aussi la nuit. Si vous voulez vous enquérir, enquérez-vous; revenez, venez » (Ésaïe XXI, 11-12).

Le pays de Séhir, ou la campagne d'Édom, était habité par les descendants d'Ésaü, frère de Jacob (Genèse XXXII, 3). On sait que les Édomites étaient les ennemis acharnés des Israélites. Le cri dont il est question dans notre texte est donc un cri moqueur. Toute la prophétie se rapporte aux jugements des derniers jours, mais les termes employés dans ces deux versets ont une application solennelle à tous les temps, en rapport avec « le matin » et « la nuit ».

Nous lisons (Genèse I, 5) que lorsque Dieu, au commencement, créa la lumière, « il l'appela Jour; et les ténèbres il les appela Nuit ». Ces deux mots en contraste, ont une grande portée dans toutes les Écritures.

Les « ténèbres », servent à désigner l'état de l'homme déchu, vivant dans le péché, sans la connaissance de Dieu, et sans désir de le connaître. L'apôtre s'en sert pour rappeler aux Éphésiens le grand changement qui avait eu

lieu chez eux par la prédication de l'évangile: « Vous étiez autrefois ténèbres », leur dit-il, « mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur » (Éphésiens V, 8). Dorénavant leur responsabilité était de « marcher comme les enfants de lumière, en toute bonté, et justice, et vérité ». Il en est ainsi de nous-mêmes. Avant de connaître le Seigneur Jésus et la grâce de Dieu, chacun est « ténèbres ». Mais en recevant l'évangile, on passe « des ténèbres à la lumière, et du pouvoir de Satan à Dieu » (Actes XXVI, 18).

Ce passage nous rappelle donc une autre vérité, c'est que les « ténèbres » ne représentent pas seulement un état négatif, pour ainsi dire, où l'on est inerte, comme un grain de semence avant qu'il soit mis dans la terre. Au contraire, il y a là, quoiqu'à notre insu, une terrible puissance constamment en activité pour retenir les âmes sous son pouvoir, afin de les empêcher d'arriver à la connaissance de Dieu, par laquelle leurs ténèbres seraient dissipées. Il s'agit des « *dominateurs* de ces ténèbres », d'une puissance spirituelle de méchanceté qui « *opère* maintenant dans les fils de la désobéissance » (Éphésiens II, 2; VI, 12). Car « le Dieu de ce siècle a aveuglé les pensées des incrédules, pour que la lumière de l'évangile de la gloire du Christ, qui est l'image de Dieu, ne resplendît pas pour eux » (2 Corinth. IV, 4).

En effet, le Seigneur Jésus Christ, lorsqu'Il était ici-bas, était la lumière du monde; mais,

comme il est écrit : « La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise » (Jean I, 5). Cela ne veut pas dire que les gens soient restés indifférents quant à sa présence ; non, car ses œuvres de bonté ont provoqué la haine ; les chefs surtout, qui représentaient l'intelligence du peuple, ont d'abord cherché sa perte ; puis, à la fin, la foule, incitée par eux, a demandé le meurtrier, Barabbas, afin d'obliger Pilate à faire crucifier le Fils de Dieu. C'est alors que la vraie lumière s'en est allée, et que le monde s'est laissé dominer tranquillement par son chef « qui n'avait rien dans le Christ » (Jean XIV, 30). C'est l'état du monde actuel, en attendant le jugement décrété qui va tomber sur lui.

* * *

Mais remarquons que dans la prophétie d'Ésaïe, il est question de deux « nuits ». Il y a la *nuit* pendant laquelle la sentinelle veillait, et à laquelle le « matin » tant désiré allait mettre fin ; puis il est question d'une autre « *nuit* » qui va succéder à ce matin-là : celle-ci est la nuit du jugement. Par conséquent, ne sentez-vous pas bien l'importance de l'exhortation d'entrer un peu plus avant dans l'intelligence de ce qui va infailliblement avoir lieu ? — « Si vous voulez vous enquérir, enquérez-vous ». Cette exhortation ne nous concerne-t-elle pas tous ? Personne ne peut garantir pour un seul jour sa propre vie ; et combien moins pourrait-on répondre pour un avenir inconnu ?

Où en êtes-vous, cher lecteur, au commencement de cette année ? Pouvez-vous rester encore indifférent quant à votre état spirituel ? Si vous n'êtes pas avec « la sentinelle » dans le chemin étroit qui mène à la vie, vous êtes assurément dans le chemin spacieux qui mène à la perdition (Matthieu VII, 13, 14). Il n'y a que ces deux chemins-là, dont parle le Seigneur qui est venu donner sa vie pour les pécheurs, et chercher et sauver celui qui est perdu.

Il se peut que vous êtes assis vous-même au banc des moqueurs, et que vous vous êtes raillé de la sentinelle ; ils sont nombreux aujourd'hui, ceux qui le font, comme dit Pierre (2e épitre III, 3-4,). Ils sont ennemis de Dieu et de son peuple, mais aucun d'eux ne pourrait racheter son frère ni donner à Dieu sa rançon pour que la mort ne le saisisse pas du moment qu'il se trouve aux prises avec elle (Psaume XLIX, 7-9). Hasarderez-vous votre vie, et l'éternel bonheur, pour vous garantir de la moquerie de compagnons gais et insouciants ?

Ne voudriez-vous pas vous laisser arrêter un instant pour écouter ce que va dire la sentinelle ? Éveillez-vous ! Ne perdez pas de temps. Ne voulez-vous pas répondre aujourd'hui à la gracieuse invitation du Sauveur : « *Venez à moi* » ? Il attend encore pour vous recevoir, pour vous bénir, non seulement ici-bas, mais encore pour l'éternité. Ne restez donc pas dans votre indifférence ; ne vous abandonnez pas au sommeil de la mort. Il y a un « matin »

pour vous, auquel vous pouvez par la foi, participer aujourd'hui, un matin sur lequel la mort n'a aucun pouvoir, car la lumière en est le « PRINCE DE VIE ».

Vous ne comprenez pas peut-être. Écoutez donc un instant encore.

C'était bien le « matin » lorsque le Seigneur Jésus était ici-bas. « L'orient d'en haut » avait visité son peuple, pour lui donner la connaissance du salut, la certitude de la rémission des péchés, et pour lui ouvrir une entrée actuelle dans la plénitude de la miséricorde de Dieu. Il était venu « afin de luire à ceux qui étaient assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, pour conduire leurs pieds dans le chemin de la paix » (Luc I, 76-79). Plusieurs répondirent à son appel, ne pouvant résister à la puissance de cette parole : « Venez après moi ». C'étaient entre autres des pêcheurs du lac de Génésareth. D'autres, attirés d'abord par ses miracles, n'aimaient pas trop sa doctrine, qu'ils trouvaient trop sévère ; puis, à l'occasion, ils se retirèrent de Lui. Mais lorsqu'Il demanda aux douze : « Et vous, voulez-vous aussi vous en aller ? » Simon Pierre lui répondit : « Seigneur, auprès de qui nous en irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle » (Jean VI, 66-68).

Il n'était pas plus facile de suivre le Sauveur alors, pendant qu'Il était sur la terre, que maintenant qu'Il est assis à la droite de Dieu ; car « nous marchons par la foi, non par la vue »

(2 Corinthiens V, 7). Mais quel bonheur de savoir que le vrai croyant possède la vie éternelle ! D'autre part, celui qui ne croit pas est « déjà jugé», parce qu'il ne croit pas que Jésus est le Fils de Dieu (Jean III, 14-19). La lumière est venue dans le monde, mais les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière.

Il n'est venu ici-bas que pour un temps. Son séjour était court ; puis, lorsqu'ils ont eu mis à mort le Fils de Dieu, la lumière a disparu, sauf en tant que Dieu travaille encore par son Saint-Esprit qu'Il a envoyé, et par le moyen des croyants auxquels Il a été donné (Jean XV, 26-27). Quelques instants avant son départ, Jésus disait pour la dernière fois à ceux qui ne voulaient pas de Lui : « Encore pour *un peu de temps* la lumière est au milieu de vous ». Dès ce moment, Il se cacha, et le monde ne le vit plus (Jean XII, 35). C'était alors la nuit dont l'apôtre parle aux Thessaloniciens, en distinguant entre les croyants et le monde : « Vous, frères, vous n'êtes pas dans les ténèbres, en sorte que le jour du Seigneur vous surprenne comme un voleur ; car vous êtes tous fils de la lumière et fils du jour ; nous ne sommes pas de la nuit ni des ténèbres. Ainsi donc ne dormons pas comme les autres, mais veillons et soyons sobres » (1re épitre V, 4-6).

Notre espérance est que « le *matin* vient » ! Nous allons voir tout à l'heure « l'Étoile brillante du matin » ; et bientôt après, le Soleil de

Le Salut de Dieu 39 (1912)

justice se lèvera sur ce pauvre monde incrédule. Le Seigneur va revenir; ce sera la bénédiction éternelle auprès de Lui pour tous ceux qui croient, et qui sont déjà sauvés par sa grâce ; mais ceux qui resteront ici-bas, n'ayant pas été enlevés à sa rencontre dans les airs, seront laissés pour le jugement, alors que la nuit et les ténèbres s'épaissiront sur la terre livrée au pouvoir de Satan. Quelle terrible perspective pour ceux qui ne croient pas !

Ils pourront bien se moquer de la sentinelle, comme l'Édomite; mais lorsque le matin arrivera, ils seront confus. Soyez donc, cher lecteur de ceux qui répondent à l'invitation : « Enquérez-vous ». *Revenez* à Dieu en repentance, reconnaissant qu'en tant que pécheur vous ne pouvez subsister devant un Dieu juste, et qu'il faut avoir recours à sa grâce. *Venez* à Christ, le Sauveur présent et éternel ! Vous saurez alors, d'après les Saintes Écritures qui ne passeront pas, à quoi en est la nuit, et vous serez heureux d'attendre le matin.

« N'AI-JE DONC RIEN A FAIRE ? »

La personne qui fait le sujet de ce récit avait atteint sa soixante-dixième année. Elle était arrivée bien près de la fin de sa carrière, mais elle était encore ignorante du chemin du salut. A la suite de quelques questions sur l'état de son âme, le visiteur chrétien qui était auprès d'elle lui parla à peu près en ces termes :

— Avez-vous quelque espoir de vous relever de cette maladie ?

— Non, Monsieur, je suis âgée et j'ai travaillé péniblement toute ma vie. Je ne serai jamais mieux dans ce monde.

— Pensez-vous beaucoup à l'autre monde, pendant que vous êtes alitée ?

— Oh ! oui, Monsieur, c'est ce qui m'occupe. Je prie nuit et jour.

— Je m'en réjouis, mais quel est l'objet particulier de vos prières ?

— Je demande au Tout-puissant de me pardonner tous mes péchés. Je sais qu'ils sont nombreux.

— Désirez-vous vivement savoir si vos péchés vous seront tous pardonnés, ou non ?

— Certainement, Monsieur, c'est la seule chose qui me préoccupe; je prie le Tout-puissant qu'il veuille me pardonner.

— Et croyez-vous qu'il veuille le faire ?

— Oui, je suis sûre que Dieu m'a déjà pardonné beaucoup de péchés, depuis que j'ai commencé à prier; mais je sais qu'Il ne me les a pas encore tous pardonnés, et je continue à prier.

— Il convient, certainement pour nous, pauvres créatures, que nous ayons par la prière recours à Dieu qui seul peut nous venir en aide. Mais nous serions dans une grande erreur si nous voulions faire de nos prières un *sauveur*. Christ est le *seul* Sauveur qui délivre du péché. Croyez-vous réellement que

vos prières puissent donner satisfaction à Dieu pour votre oubli de Lui et pour vos péchés de soixante et dix années ?

— Non, Monsieur, je ne le pense pas. Je sais que le Sauveur est mort pour nos péchés et nous avons la promesse que si nous demandons, nous recevrons; mais il faut que nous demandions.

— Quant à cela vous avez raison. Mais combien de temps pensez-vous que vous auriez encore à prier, avant que tous vos péchés vous soient pardonnés ?... Les Écritures ne nous apprennent-elles pas que le pardon dépend de la mort de Christ, et non de nos prières ? Lorsque Dieu pardonne à un pécheur, Il le fait assurément une fois pour toutes. Dès que nous nous reposons, par la foi, sur la mort de Jésus, nous sommes entièrement et gratuitement pardonnés. Dieu ne fait pas les choses à moitié; tout ce qu'Il accomplit est fait pour toujours (Ecclésiaste III, 14).

La pauvre femme, dans une ignorance désolante sur ce point important, était tout attention pour ce qu'elle entendait, malgré que son angoisse au sujet de son âme ne fût pas très marquée. Après lui avoir lu quelques passages de l'Écriture, l'on put remarquer que son esprit fut visiblement tourné vers la parole de Dieu. L'histoire de la rencontre de Philippe avec le ministre de la reine Candace (Actes VIII, 28-39), l'intéressa d'une façon particulière. Elle apprenait que la mort et la

résurrection de Christ sont le seul fondement du pardon, et que Dieu ne pardonne qu'à ceux qui croient véritablement en son Fils. « Philippe annonça Jésus » est-il dit, et pas autre chose que ce qui était déjà couché dans les Écritures.

— Et n'ai-je donc *rien* à faire ? demanda-t-elle de la manière la plus pressante.

— Non, vous n'avez rien à faire. Christ a accompli l'œuvre tout entière de notre salut. Il a fait tout ce que Dieu demandait; et maintenant, Dieu ne demande rien de nous, si ce n'est de croire et de nous réjouir dans l'œuvre accomplie et parfaite de son Fils bien-aimé. La parole de Dieu dit expressément que c'est *par la foi* au Seigneur Jésus que nos péchés nous sont pardonnés, et non par nos prières et nos œuvres, quelles qu'elles soient : *Sachez donc, hommes frères, que* PAR LUI *vous est annoncée la rémission des péchés, et que de tout ce dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse, quiconque croit est justifié* PAR LUI ». Ici, à Antioche en Pisidie, vous le voyez, l'apôtre se lève au milieu d'une congrégation de Juifs, et proclame à tous sans exception un pardon gratuit et complet. Or, tous ceux qui crurent la bonne nouvelle que Paul annonçait, furent immédiatement pardonnés et justifiés; ils en avaient la certitude, fondée sur la parole de Dieu, en sorte qu'ils purent sur-le-champ en retirer la consolation.

Remarquez-le, l'apôtre ne dit pas un mot de

Le Salut de Dieu 39 (1912)

Le Salut de Dieu 39 (1912)

faire quelque chose; il ne parle que de *croire*. Tous ceux qui *crurent* ce qu'il annonçait touchant « Jésus et la résurrection, » reçurent la justification et le salut éternel. Et maintenant, si *vous*, vous croyez cette même bonne nouvelle, et si vous n'avez de confiance qu'en Jésus ressuscité et glorifié, vous recevrez le pardon et le salut là où vous êtes, sans avoir à attendre jusqu'à demain. Le salut vous est acquis dès à présent. Dieu déclare qu'Il est lui-même « juste en justifiant celui qui croit en Jésus » (Romains III, 26).

La simplicité de l'évangile la confondit pour un moment; elle s'écria de nouveau émerveillée et étonnée : « Et n'ai-je *rien* à faire ? »

— L'apôtre dit que *tous ceux qui croient* SONT *pardonnés et justifiés;* or cela suffit, car ces paroles sont les paroles mêmes de Dieu par la bouche de son serviteur (1 Thessaloniciens II, 13-21). Ne pensez donc pas à vos prières ou à ce que vous pouvez *faire*, comme moyens d'obtenir le pardon. Croyez la parole de Dieu; bénissez Dieu pour sa miséricorde et demandez-lui qu'Il vous maintienne « regardant à Jésus. » Mettez toute votre confiance en Jésus-Christ et dans l'œuvre qu'Il a accomplie sur la croix pour de pauvres pécheurs sans force. Son sang seul purifie de tout péché. Croyez en Lui, et le lourd fardeau de vos péchés de soixante-dix années sera ôté de dessus vous; vous trouverez ainsi en Jésus soulagement et repos pour votre cœur fatigué.

La conversation produisit, chez la malade, un changement remarquable. Elle passait par un profond exercice d'âme; mais sa conscience était éclairée de la lumière d'en haut.

Au moment où, la main sur la poignée de la porte, son ami se retournait pour lui dire un dernier adieu, elle répéta encore, profondément émue : — N'ai-je donc rien à faire ?

Quelques jours après, elle s'endormit en Jésus, témoignant clairement à ceux qui l'entouraient qu'elle ne comptait plus sur ses prières pour être acceptée devant Dieu. Le Rocher inébranlable sur lequel elle se reposait était le Seigneur Jésus, et son précieux sang qui purifie de tout péché (1 Jean I, 7).

LES YEUX DE DIEU SONT AUSSI SUR TOI !

« Car les yeux de Dieu sont sur les voies de l'homme, et Il voit tous ses pas » (Job XXXIV, 21).

Un fonctionnaire anglais aux Indes raconte ce qui suit : « Fatigué à l'excès, aussitôt après avoir pris quelque rafraîchissement, je me couchai. Je m'endormis profondément, mais le sommeil ne me fut pas réconfortant; je fus troublé par de douloureuses impressions. Il me semblait qu'un poids énorme, froid comme la glace, pressait sur ma poitrine au point de me suffoquer. Je me réveillai en sursaut, et j'allais sauter du lit, lorsque tout à coup, à la faible clarté d'une lumière de nuit, j'aperçus

se déroulant sur le lit, un énorme serpent aux yeux ardents, qui sortait et rentrait sa langue en faisant entendre des sifflements sinistres.

Le rapide et brusque mouvement que j'avais fait, l'avait éveillé et irrité. Le feu de ses yeux et les mouvements convulsifs de sa langue manifestaient sa rage. A une sorte de gonflement, en forme de casque étendu, qui se produisait sur sa tête, je compris qu'il s'agissait du plus redoutable des serpents : la *cobra* venimeuse.

Je restai immobile, et le serpent se calma, rentra sa langue, cessa son sifflement, tandis que ses yeux perdaient leur rouge de feu; son casque aussi s'affaissait. Une sueur froide me couvrit le corps ; au moindre mouvement de ma part, le serpent me mordait, et il n'y a pas de remède qui sauve de son venin. Réduit à l'immobilité d'un mort, il ne me restait qu'à attendre le jour, espérant qu'alors ce terrible reptile me laisserait pour se réfugier en quelque obscure retraite.

En attendant, il s'endormit. Quant à moi, je souffrais horriblement; cette absolue immobilité était rendue presque insupportable par le poids du serpent, qui m'oppressait, et par l'odeur exécrable qu'il exhalait. Ainsi se passa une heure — elle me parut interminable — et je me demandais comment je sortirais de cette situation angoissante, lorsqu'un Hindou entra doucement, tenant entre les dents un poignard. Son corps nu était couvert d'huile, de la tête aux

pieds. Il s'approcha de mon coffre, l'examina, il vint ensuite près de mon lit; une couverture de prix qui le recouvrait excita sa cupidité.

Dans son avidité à s'en emparer, il la saisit avec les deux mains, et dérangea le reptile qui aussitôt s'élança sur lui et le mordit à la joue. D'un coup de son poignard l'Hindou lui trancha la tête, puis l'examinant, se convainquit sans peine qu'il s'agissait d'une *cobra* et qu'il était perdu ! Dans une résignation muette, il se laissa aller par terre et attendit la mort.

A mes cris, les gens de la maison accourent et se jettent sur le voleur, qui ne se défend pas, étant déjà sous l'effet du venin : quelques instants après, il était mort, là, près du terrible serpent duquel, par son moyen, Dieu m'avait miraculeusement délivré...

L'œil de Dieu avait été sur cet infortuné, qui, fatigué, s'était jeté sur le lit, sans le moindre pressentiment de ce que les heures suivantes allaient lui apporter. Avait-il demandé à Dieu sa protection avant de se coucher ? Nous l'ignorons. Dans l'heure de ce péril suprême, en face de la mort sous l'une de ses plus hideuses formes, sut-il prier ?... Ce que nous savons avec certitude, c'est que l'œil de Dieu était sur lui, et que Dieu s'occupait de lui.

Cette vérité est fort précieuse, n'est-ce pas ? Ce voleur hindou, le poignard entre les dents, semblable à un animal rapace, s'était introduit là dans l'obscurité de la nuit, le corps oint d'huile afin de glisser des mains qui le saisi-

Le Salut de Dieu 39 (1912)

Le Salut de Dieu 39 (1912)

raient ; il s'était prémuni contre les hommes, mais sans penser que l'œil de Dieu était sur lui ! Sans doute, il se flattait de rentrer chez lui avant que l'aube parût, avec son butin, et le voilà jeté dans l'éternité pour y comparaître devant Dieu !

L'œil de Dieu est sur toi ! C'est à la fois sérieux et consolant ! Où irais-tu loin de son Esprit ? et où fuirais-tu loin de sa face ? Si tu montes aux cieux, Il y est ; si tu te couches au shéol, l'y voilà. Si tu prends les ailes de l'aube du jour, si tu fais ta demeure au bout de la mer, là aussi sa main te conduira et sa droite te saisira. Et si tu dis : Au moins les ténèbres m'envelopperont, — alors la nuit est lumière autour de toi. Les ténèbres même ne sont pas obscures pour te cacher à Lui, et la nuit resplendit comme le jour, l'obscurité est comme la lumière. « Un homme se cachera-t-il dans quelque cachette où je ne le voie pas ? dit l'Éternel. N'est-ce pas moi qui remplis les cieux et la terre ? » (Jérémie XXIII, 24 ; voir aussi Psaume CXXXIX, 7-12).

En suivant la voie du péché, ne pense pas que la nuit puisse te couvrir ; il n'y a point d'obscurité pour l'œil de Dieu. Son regard pénètre même jusque dans les derniers replis de ton cœur. Je suis persuadé cependant que tant d'hommes ne se fussent pas engagés dans le chemin du péché sous l'œil de leur mère. Ils n'eussent pas osé s'asseoir parmi les moqueurs ou chanter des chansons obscènes ; dans

l'heure de la tentation, ils n'eussent pas posé la main sur le bien d'autrui, ayant leur mère à leur côté. Réfléchis, ô homme, car l'œil de Dieu est sur toi jour et nuit. Le connais-tu, le Dieu devant lequel il n'y a aucune créature qui soit cachée ? « car toutes choses sont nues et découvertes aux yeux de celui à qui nous avons à faire » (Hébreux IV, 13). Il voit l'homme cheminer dans la voie du péché, dans la voie de la colère de Dieu, « laquelle est révélée du ciel contre toute impiété et toute iniquité des hommes, qui possèdent la vérité tout en vivant dans l'iniquité » (Romains I, 18). C'est la voie de la perdition éternelle. Ce Dieu d'amour ne prend pas plaisir à la mort du pécheur, mais bien plutôt à ce qu'il se convertisse à Lui, et à ce qu'il vive, Il veut que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité.

Mon ami, c'est toi qu'Il attend. Le Fils de Dieu, Jésus, frappe encore aujourd'hui à la porte de ton cœur, disant : Ouvre-moi ! Peut-Il faire plus pour toi qu'Il n'a fait ? Ne s'est-il pas donné Lui-même en rançon pour tous (1 Timothée II, 3-6) ? Cette parole n'est-elle pas « certaine et digne de toute acceptation, que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs » (1 Timothée I, 15) ? N'est-il pas dit : « Vous, tous les bouts de la terre, tournez-vous vers moi et soyez sauvés » (Ésaïe XLV, 22) ? et encore : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi je vous donnerai du repos » (Matthieu XI, 28) ?

Jésus faisait comprendre le caractère de son service en disant aux gens : « Ceux qui sont en bonne santé n'ont pas besoin du médecin, mais ceux qui se portent mal » (Matthieu IX, 12-13). Oui, Il aime d'un amour merveilleux : son amour te cherche et t'attend.

Permets que je te montre encore avec quelle fidélité le Dieu Sauveur recherche le pécheur. Un fidèle serviteur de Dieu raconte s'être un jour approché d'un jeune homme solitaire auquel il présenta une feuille, en lui disant : « Voici un message de Dieu pour vous : lisez cette feuille très attentivement, afin qu'il en résulte pour vous une bénédiction éternelle. »

Le jeune homme, dit-il, me regarda stupéfait, puis, me remerciant, il s'en alla à l'écart pour la lire sans être dérangé. Pendant ce temps, je continuai mon chemin. Je marchais depuis une demi-heure, lorsque j'entendis quelqu'un qui semblait courir après moi. C'était en effet ce jeune homme. « Cher Monsieur, dit-il, je vous remercie de cœur de votre feuille. Je l'ai lue, et je sais maintenant que Dieu m'a parlé par elle. C'est étrange que précisément dans les derniers instants de ma vie, le grand Dieu m'a contemplé et m'a rendu attentif à ce que j'allais faire, et à ses conséquences éternelles : j'allais me suicider. J'en avais pris la ferme résolution. Dans le moment même ou j'allais le faire, voici, vous m'avez apporté cette feuille comme un message de Dieu pour moi. Ce qu'aucun ne pressentait chez moi, Dieu,

Lui, le savait, et maintenant je me sens si ému par cette toute science de Dieu que j'en suis touché au plus profond de mon cœur. Je sais que toute ma vie est à découvert devant Lui, autant ce que j'ai fait et dit, que ce que j'ai pensé et projeté. Je sais maintenant avec certitude, que Dieu ne veut pas ma mort, puisqu'Il m'en a préservé. Mais tout en reconnaissant que dans sa miséricorde Il m'a conservé la vie, je sais qu'Il ne peut que condamner ma vie de péché. Oh, dites-moi, que dois-je faire pour être délivré de ma culpabilité. »

Profondément ému, j'écoutai ce jeune homme. Puis, je lui dis qu'il ne pouvait rien faire par Lui-même, qu'il n'était pas en son pouvoir d'effacer un seul de ses péchés ; mais que ce que le pécheur ne pouvait faire, Dieu lui-même l'avait fait ; que Dieu savait que nous ne pourrions jamais voir sa face et vivre, et que cependant, Il voulait remplir son ciel de pauvres pécheurs perdus ; et que pour concilier à la fois son amour et sa justice, sa sainteté et sa majesté, Il s'était pourvu lui-même d'une victime : le Fils éternel de Dieu devint homme. Comme tel Il ne connut pas le péché ; Il fit toujours la volonté de son Dieu, y trouvant toutes ses délices. Or c'est Lui, ce Fils bien-aimé de Dieu, en qui Il prend tout son plaisir, que Dieu a livré pour nous tous. Il ne l'a point épargné, afin de pouvoir, avec justice, remettre les péchés à tout pécheur qui se sent un coupable perdu devant Lui ; « car tous les pro-

Le Salut de Dieu 39 (1912)

Le Salut de Dieu 39 (1912)

phètes rendent à Jésus ce témoignage, que, par son nom, quiconque croit en Lui, reçoit la rémission de ses péchés » (Actes X, 43). « Car Dieu a tant aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean III, 16).

Ce cher jeune homme, incontinent, reçut par la foi le précieux évangile de la grâce de Dieu. Aussitôt il se mit à rendre grâces à Dieu, et ainsi nous nous séparâmes, émus, reconnaissants, heureux.

Aujourd'hui, mon ami, Dieu t'a parlé dans ces lignes : *son œil est sur toi.* Tout ce qui te concerne est devant Lui : faits, paroles, pensées et sentiments. Comment échapperas-tu si tu négliges un si grand salut ? — Viens à Jésus ! N'a-t-Il pas dit : « Je ne mettrai pas dehors celui qui viendra à moi » (Jean VI, 37). Viens aujourd'hui même ! Comme cet Anglais, comme cet Hindou, tu sais si peu ce que t'apportera l'heure prochaine ! Elle peut t'apporter serpent, voleur, assassin ; Dieu peut t'appeler aujourd'hui même devant Lui ! Et après...?

DE L'HUILE DANS LES LAMPES

Dans l'Évangile de Matthieu, il est parlé des « vierges prudentes », et des « vierges folles », (chap. XXV, 2). Les « vierges prudentes » avaient non seulement pris leurs lampes, mais elles s'étaient munies d'une provision d'huile afin de les maintenir en état de leur montrer le chemin, tandis que les vierges folles avaient seulement les lampes et pas d'huile, en sorte qu'elles manquaient de lumière au moment le plus critique.

Or « l'huile » est une image de l'action du Saint-Esprit entretenant l'âme de la personne du Christ, en sorte que l'on peut aller heureusement à sa rencontre à quelque moment qu'Il vienne (Luc XII, 36). « La lampe » nous fait penser à l'état du monde, bien représenté en effet par la *nuit*. C'est pendant la nuit que la lampe est nécessaire. Il s'agit de veiller tandis que le monde en général dort, mais surtout d'attendre le retour du Maître.

Les « vierges folles », reconnaissent bien la nécessité d'un éclairage quelconque, sans se demander si la lampe est maintenue en état par l'action du Saint-Esprit. Leur cœur n'étant pas nourri de Christ, de fait, elles ne l'attendent pas. Ainsi, cher lecteur, pose-toi la question : Aimes-tu de cœur le Seigneur Jésus ? Le connais-tu comme ton Sauveur ? L'as-tu confessé comme ton Seigneur ? Ton cœur peut-il dire : J'ai trouvé paix et pardon en Jésus, le Fils de Dieu, et par Lui, Dieu est devenu mon Père ? Or l'Esprit de Dieu produit ce témoignage dans l'âme du croyant par le moyen de l'Écriture sainte. Si ce témoignage manque, c'est qu'il n'y a pas d'huile. Dans ce cas, il ne faudrait pas perdre de temps, mais accourir tout de suite à Jésus avec repentance et avec foi.

A NOS ABONNÉS

Nous invitons nos amis qui s'intéressent à l'évangélisation à profiter des conditions particulières indiquées sur la 2e page de la couverture, et relatives aux **ABONNEMENTS SPÉCIAUX A PRIX RÉDUITS.**

Nous réservons un certain nombre d'abonnements que nous serons heureux d'envoyer *gratuitement* aux personnes qui *nous en feront la demande.* Ceux qui ont reçu en 1911 des *abonnements gratuits* nous obligeraient en nous faisant savoir s'ils tiennent à recevoir le journal en 1912.

Pour la **Suisse**, M. F. Guignard, à Vevey, est chargé de recevoir les abonnements **au plein tarif.** Nos amis de l'ANGLETERRE peuvent nous envoyer des « postal orders ». Ceux de l'AMÉRIQUE peuvent s'abonner chez M. Whelpley, 57, Broad st., New-York.

Choix de CANTIQUES pour les Enfants.
(NOUVELLE ÉDITION)

Cartonnés, l'exemplaire	0 fr. 90
Reliés toile, —	1 fr. 30
— — filet or, l'exemplaire	1 fr. 40

Prière à nos abonnés de bien indiquer leur adresse exacte en renouvelant leur abonnement pour 1912 ou même de renvoyer la dernière bande.

ANNONCES

SAINTE BIBLE

Edition in-16

Reliée toile mince reliure anglaise	4 fr. »
— dos peau	5 fr. 50

Port : 0 fr. 40 *par exemplaire.*

Tirage sur papier extra-fin :

Reliée basane	11 fr. »
Reliée plein maroquin, souple	14 fr. »
— — —extra, souple, doublé cuir	17 fr. »
— — —extra, souple, à rebords	20 fr. »

Port : 0 fr. 30 *par exemplaire.*

Grande édition, fac-simile, in-8°.

Reliée toile, dos cuir	7 fr. 50
— — — , tranches dorées	9 fr. »
— plein maroquin, tranches dorées	14 fr. »

Port par Bible, en gare : 0 fr. 60 ; *à domicile :* 0 fr. 85

NOUVEAU TESTAMENT

In-32, relié toile	0 fr. 60
Édition sur papier extra-fin :	
Pleine basane : 3 fr. 25 ; pleine peau :	3 fr. 75
Maroquin souple	4 fr. 75
— souple à rebords : 6 fr. ; extra :	8 fr. »

Port : 0 fr. 10 *par exemplaire.*

In-8°, broché	1 fr. 50
In-8°, reliure mi-peau	3 fr. 50

Port : 0 fr. 40 *par ex.*

Calendrier biblique à effeuiller, pour 1912. L'exemplaire, 60 cent. ; *franco*, 70 centimes.

Almanach Evangélique pour 1912. L'exemplaire 40 centimes, *franco*, 50 centimes.

Heureux message pour les enfants, par L. P. L'exemplaire, 20 centimes, *franco*, 25 centimes.

Pour la rédaction : *Le gérant*, E. PÉRIER.

Le Mans. — Imprimerie Monnoyer — 1912.

Le Salut de Dieu 39 (1912)

LE

SALUT DE DIEU

FEUILLE CONSACRÉE A L'EVANGÉLISATION

PARAISSANT UNE FOIS PAR MOIS

Toute chair verra le salut de Dieu.
ÉSAÏE LII, 10; LUC III, 6.

N° 461. — FÉVRIER 1912.

« Du pouvoir de Satan à Dieu »..... N. J. L.. Pages 21
Comment on devient soldat.... L. S. trad. L. P... — 27
Un transgresseur de la loi..... L. Perret... — 33
Ne veux-tu pas ouvrir à Jésus?... trad.t H. Junod — 40

BUREAU DU JOURNAL
17, RUE GIDE, 17
LEVALLOIS, PRÈS PARIS

« LE SALUT DE DIEU » paraît une fois par mois.

La Rédaction reçoit avec plaisir toute communication chrétienne, soit comme article à insérer dans le journal, soit comme question sur les vérités fondamentales de la foi, sur les difficultés que les âmes peuvent éprouver, et sur la Parole de Dieu. Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à M. E. PÉRIER, 71, avenue d'Antin, Paris, VIIIe.

Les abonnements se font au bureau du Journal. Les envois d'argent doivent être faits au nom de D. MULLER, 17, rue Gide, Levallois près Paris.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR L'ANNÉE 1911

Pour la France.....	un abonnement...	1 fr. 75
— —	cinq abonnements, *sous la même bande*	7 — »
Pour la Suisse, l'Alsace et la Belgique.	un abonnement....	2 — »
	deux abonnements..	3 — 50
Pour les autres pays de l'Europe le Canada et les Etats-Unis.	un abonnement....	2 — 25
	deux abonnements..	4 — »

Abonnements spéciaux à prix réduits.

Dans le but d'aider à la distribution gratuite et de répandre davantage le « SALUT DE DIEU », nous offrons 50 abonnements annuels pour 60 fr., — 25 pour 32 fr., — et 10 abonnements annuels pour 14 fr., *franco*, à une même adresse en Europe. En outre, pour la somme de 100 fr., nous céderons CENT abonnements annuels *franco par colis postal*, en France, en Suisse, en Belgique et en Alsace.

« DU POUVOIR DE SATAN A DIEU »

« Et le Seigneur dit : Je suis Jésus que tu persécutes. Mais lève-toi, et tiens-toi sur tes pieds : car je te suis apparu afin de te désigner pour serviteur et témoin et des choses que tu as vues et de celles pour la révélation desquelles je t'apparaîtrai, en te retirant du milieu du peuple et des nations vers lesquelles moi je t'envoie pour ouvrir leurs yeux, pour qu'ils se tournent des ténèbres à la lumière, et du pouvoir de Satan à Dieu; pour qu'ils reçoivent la rémission des péchés et une part avec ceux qui sont sanctifiés, par la foi en moi » (Actes XXVI, 15-18).

Telle était la commission reçue de la part du Seigneur, par Saul de Tarse, lorsqu'il fut subitement arrêté sur le chemin de Damas et détourné de son dessein d'exterminer tous ceux qui invoquaient le nom de Jésus. Pour pouvoir le faire, il s'était muni de l'autorisation des principaux sacrificateurs à Jérusalem.

Aveuglé par son attachement à la religion de ses pères, et inconscient des ténèbres dans lesquelles il marchait, il pensait qu'il n'y avait rien de plus facile que de mettre à effet contre les disciples du Seigneur tout ce que suggérait la haine de ses coreligionnaires. Mais il avait affaire au Seigneur lui-même, qui s'était manifesté à lui, « une lumière plus éclatante que la splendeur du soleil » en plein midi. Pour la première fois de sa vie, il dut proclamer sa soumission par la requête : « Seigneur, que veux-tu que je fasse? » Certes, ce n'était pas peu de chose pour un tel homme que de reconnaître une volonté supérieure à la sienne.

La lumière divine dissipa ses ténèbres, opérant instantanément un changement complet dans ses pensées, dans ses désirs, dans le but de sa vie. Il exprima plus tard ce changement, en écrivant aux Éphésiens : « Vous étiez autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur » (chap. V, 8). Personne mieux que lui-même ne saisissait la force de ces paroles.

Toute conversion véritable porte ce caractère d'une façon plus ou moins apparente. L'apôtre le dit ailleurs, en parlant de l'effet de sa prédication : « C'est le Dieu qui a dit que du sein des ténèbres la lumière resplendit, qui a relui dans nos cœurs pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Christ » (2 Corinthiens IV, 6).

Or, cette transformation opérée chez un homme, ne peut manquer de produire son effet sur sa vie toute entière. Puis elle est accompagnée d'une autre délivrance, décrite dans ces paroles: « du pouvoir de Satan à Dieu ».

Le grand ennemi de nos âmes, qui séduisit nos premiers parents dans le jardin d'Éden, ne lâche pas facilement sa proie. Aussi longtemps qu'il peut garder les âmes dans l'insouciance, il les laisse à la direction de leurs propres pensées, sachant que chacun marche dans « le chemin spacieux qui mène à la perdition »; mais lorsqu'il se produit un réveil dans l'âme, Satan cherche, par tous les moyens possibles, à entraver l'œuvre de l'Esprit de Dieu.

En écrivant aux Éphésiens, l'apôtre leur rappelle cette puissance satanique qui avait autrefois dominé sur eux, en l'attribuant « au chef de l'autorité de l'air, à l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance »; et, plus tard, il les exhorte, comme croyants, à veiller et à prier, étant revêtus de l'armure complète de Dieu, afin de tenir ferme contre les artifices du diable; car, dit-il, « notre lutte n'est pas contre le sang et la chair, mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes ». C'est par la foi seule que l'on peut éteindre « les dards enflammés du méchant » (Éphésiens II, 2; VI, 10-16).

Il peut paraître très extraordinaire de parler d'un conflit « dans les airs » ou dans les lieux célestes; et, en général, il n'est pas de bon ton de parler de Satan. Mais cette répugnance naturelle n'amoindrit en rien la réalité de la lutte spirituelle, toujours en opération du moment que quelqu'un écoute l'évangile de la grâce de Dieu. Le Seigneur lui-même y attira l'attention de ses disciples lorsqu'Il les envoya annoncer son arrivée dans les divers endroits qu'Il avait l'intention de visiter (Luc X, 1).

On peut comprendre la joie de ses messagers lorsqu'ils rendaient compte de leur service: en pensant au pouvoir qui leur avait été confié de guérir les maladies, ils disaient : « Seigneur, les démons mêmes nous sont assujettis en ton

nom ». Dans sa réponse, Jésus leur fit comprendre qu'ils n'avaient fait qu'entamer, pour ainsi dire, une petite partie du domaine de l'ennemi, et qu'il fallait attendre un avenir plus ou moins éloigné quand Satan serait « précipité du ciel » et relégué dans l'abîme (Apocalypse XII, 7-11; XX, 1-3). Ce combat final aura lieu « dans le ciel ».

Le jugement du monde incrédule et de Satan, son chef, a été arrêté dès que le Christ fut crucifié; mais Dieu attend en patience jusqu'à ce que l'évangile soit pleinement annoncé. Alors sera heureusement réalisée l'attente des croyants, exprimée par l'apôtre : « Le Dieu de paix brisera bientôt Satan sous vos pieds » (Romains XVI, 20).

Il est bon de noter que c'est en vue de ses souffrances que le Seigneur appelle Satan « le chef de ce monde ». On le trouve trois fois: Jean XII, 31; XIV, 30; XVI, 11. Satan s'était bien arrogé cette autorité lors de la tentation (Luc IV, 6); mais Jésus ne voulait pas la reconnaître ouvertement avant que l'inimitié du cœur de l'homme contre Dieu et contre Christ se fût pleinement manifestée à la croix; c'est alors que le péché du monde, sous la conduite de Satan, fut consommé.

Avant cela, la lutte s'était bien engagée. On peut dire qu'elle commençait dès la naissance du Seigneur ici-bas; car l'ennemi cherchait alors par le moyen d'Hérode à le détruire (Matthieu II, 13, 16). Cela est rappelé dans l'Apoca-

lypse, comme étant l'œuvre de l'ennemi (chap. XII, 4, 9); et à cette occasion, tous ses noms sont mentionnés: dragon, serpent ancien (faisant allusion à Genèse III), diable, et Satan.

Au commencement de son ministère public, Jésus dut « lier l'homme fort » avant de piller sa maison (Matthieu XII, 29). C'est pourquoi Il consentit à se laisser tenter par Satan, afin de nous faire comprendre de quelle façon l'ennemi peut être vaincu. A ce point de vue, cette tentation est de la première importance pour chacun de nous. Toute puissance charnelle est sans efficacité; il faut « l'épée de l'Esprit », la parole de Dieu.

Comme nous l'avons déjà vu, le moment n'était pas encore venu pour priver Satan de sa puissance. C'est pourquoi le Seigneur s'est servi des seules armes dont chacun peut se servir à présent, savoir de la parole de Dieu « qui ne passera pas ». Il n'a voulu faire aucun miracle en faveur des hommes, arrachant à Satan sa proie, avant d'être sorti victorieux de cette lutte, mettant en évidence la dépendance de Dieu qui seule fait le bonheur de l'homme dans le sentier de l'obéissance.

La vraie cause de notre défaite, qui est hélas si ordinaire, est que nous écoutons l'ennemi au lieu d'écouter Dieu. C'est ce qu'ont fait Adam et Ève, tandis qu'ils jouissaient du paradis terrestre; ayant enfreint le commandement de Dieu, ils durent être chassés. Le Seigneur Jésus fit tout le contraire. Étant en forme de Dieu,

Il s'est abaissé, et Il a montré dans une humilité qui nous étonne, la dépendance absolue de Dieu en tout et pour tout. La parole de Dieu, c'est-à-dire les anciennes Écritures, avaient indiqué les détails de sa vie ici-bas, et jamais Il n'a voulu s'écarter du chemin ainsi tracé. Les mots: « Il est écrit » servaient toujours pour vaincre l'ennemi. Éprouvé comme nul autre dans le sentier de l'obéissance, Jésus n'a jamais voulu en sortir, pas même à la croix, alors qu'Il dut prendre sur Lui nos péchés afin de les expier. Il était venu pour faire la volonté de Dieu (Hébreux X, 5-10); et Il a été fidèle « jusqu'à la mort » (Philippiens III, 5-8). Adam désobéit, et le péché entra dans le monde; Christ obéit, et « par son obéissance plusieurs sont constitués justes » (Romains V, 19).

Comme nous avons dit, la lutte continue toujours; mais nous sommes heureux de savoir que, délivrés une fois du pouvoir de Satan, il n'est plus notre maître. Il peut nous harceler par ses dards enflammés, mais le bouclier de la foi suffit pour les éteindre. L'exemple parfait de notre Sauveur nous servira jusqu'au bout, et la parole de Dieu ne perdra pas son efficacité.

Puisse le Seigneur nous garder dans la dépendance de Dieu, et dans l'obéissance pour laquelle Christ est notre modèle. La foi vient en écoutant ce que Dieu dit, et elle se fortifie en s'y conformant (Romains X, 17).

COMMENT ON DEVIENT SOLDAT

Au moment de prendre le train, je vis trois soldats qui allaient et venaient sur le trottoir. J'eus le sentiment que le Seigneur m'accorderait la grâce de parler à ces hommes. Je pris donc place dans le compartiment où étaient déjà leurs effets, et je demandai à Dieu de faire que celui auquel Il aurait un message à adresser, vint s'asseoir près de moi. Ils montèrent tous trois dans le compartiment. Je demeurai quelque temps silencieux, sentant que prier vaut souvent mieux que parler, car la prière enseigne à discerner les pensées de Dieu. Mais bientôt je vis les larmes couler sur le visage de mon voisin, puis j'éprouvai le besoin de lui adresser la parole.

— En vous voyant marcher sur le trottoir, lui dis-je, j'avais la conviction que le Seigneur avait quelque chose à dire à l'un de vous, et je priai Dieu de l'envoyer près de moi. Permettez-moi donc de vous demander la cause de votre chagrin.

Il parut fort surpris et répondit :

— Il y a dix-huit ans, Monsieur, que j'ai quitté le toit paternel ; mon père était un homme pieux ; je ne l'ai jamais revu ; il est mort depuis longtemps ; mais je n'ai jamais pu oublier les prières qu'il a adressées à Dieu pour moi. Depuis que je me suis enrôlé, j'ai presque toujours été dans les pays d'outre-mer. Je n'ai jamais revu ma chère mère depuis lors ; elle ignore si je suis mort ou vivant, mais je serai chez elle aujourd'hui, et cette perspective me

rappelle les jours heureux où mon père avait une réunion de prières dans notre maison.

Il me montra alors une lettre qu'il avait reçue de sa sœur au moment de s'embarquer. Il est impossible d'exprimer la valeur qu'il attachait à ce précieux trésor, qu'il avait porté sur son cœur dans toutes les parties du monde. Puis il ouvrit son sac et en sortit une Bible qu'il avait souvent lue. Ses deux compagnons avaient aussi chacun une Bible ; tous les trois étaient des soldats pieux. Je lus leurs certificats de bonne conduite, lesquels attestaient toute la noblesse et l'intégrité de ceux qui en étaient porteurs. Il me serait difficile d'oublier l'intérêt saisissant de cette conversation. Mais, bien que ces trois hommes eussent, comme autrefois Lydie, la crainte de Dieu devant leurs yeux, et que j'aie lieu de croire que le Seigneur ouvrit le cœur de celui qui s'était assis à côté de moi, je dois dire cependant qu'ils étaient dans une complète ignorance quant au plan de salut que Dieu expose dans sa Parole. Pour les éclairer sur ce point je leur posai la question :

— Comment devient-on soldat ? S'en va-t-on chez le fripier acheter un vieil uniforme pour essayer ensuite d'imiter le soldat jusqu'à ce qu'on en soit réellement devenu un ?

— Ah ! répliqua l'un d'eux, voilà un joli procédé pour devenir soldat, n'est-ce pas, camarades ?

— Alors, ajoutai-je, dites-moi donc comment on se fait soldat ?

— Eh bien, c'est en consentant à recevoir les arrhes de la solde (1), voilà tout.

— C'est justement de la même manière, répondis-je, que l'on devient chrétien. Il ne s'agit pas de vouloir acheter les haillons de la propre justice, et essayer ensuite d'imiter les chrétiens jusqu'à ce qu'on le devienne réellement. Non, il s'agit simplement pour le pécheur perdu, de *recevoir Christ* : « A tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu ; savoir à ceux qui croient en son nom » (Jean I, 12).

— *Quoi !* reprit un des soldats, voulez-vous dire que l'on ne doive pas remplir son devoir envers Dieu, lire sa Parole et prier ?

— Ce sont là des choses que le chrétien *aime à faire* ; mais dites-moi, vous qui avez des devoirs à remplir, des uniformes à soigner, des ordres à exécuter, faites-vous ces choses pour devenir soldat ou bien parce que vous êtes soldat depuis le jour où vous avez été enrôlé ? Or, le chrétien, lui aussi, se plaît à soigner son uniforme, à marcher en vêtements propres, et à obéir comme le fils se plaît à obéir au père qu'il aime. Mais cela il le fait, non pas pour devenir chrétien, mais parce qu'il l'est.

— Je n'ai jamais auparavant vu la chose ainsi, répondit mon interlocuteur.

— Je le pense bien, ajoutai-je ; mais dites-moi, est-ce qu'après tous les efforts que vous

(1) Le « Schilling », la pièce qui représente la paie que le soldat anglais reçoit chaque jour.

avez faits pour vivre selon Dieu, et par là devenir chrétien, vous ne trouvez pas, en jetant vos regards sur le passé, que vous avez souvent pratiqué les choses que vous haïssez ? Ne vous arrive-t-il pas quelquefois de sentir que vous êtes aussi éloigné que jamais du but de vos désirs, de vos intentions, tant est terrible la puissance du péché ?

— Tout ce que vous dites là est bien vrai, Monsieur ; mais qu'est-ce que peut y faire un pauvre homme comme moi ? Vous ne vous faites pas d'idée des tentations qui entourent le pauvre soldat ! Voyez seulement : nous trois, parce que nous sommes considérés comme des gens sobres, on nous envoie recruter des volontaires. C'est avec une profonde répugnance que je pense à tous les repaires d'où il nous faudra tirer nos hommes.

— Oh ! quel monde de péché et de misères ! dis-je, et quel est l'homme qui ne trouve en lui-même ce qui correspond à l'iniquité d'alentour ? Qui aurait pu être sauvé, si Dieu n'eût pas connu toute l'histoire de l'homme et n'eût pas envoyé son Fils bien-aimé pour mourir sur la croix en sacrifice pour le péché ? Ne voyez-vous pas que le salut est, d'une part, absolument gratuit, et de l'autre aussi positif et assuré que l'enrôlement du soldat ? Avec une nature en chute comme la nôtre, et au milieu d'un tel monde, qui pourrait être chrétien par imitation, dans l'espérance de le devenir une fois en réalité ?

A la gare de C., deux vieux soldats en retraite étaient entrés dans le compartiment et écoutaient la conversation. L'un d'eux paraissait avoir désiré et essayé pendant longtemps de « devenir chrétien », et j'ai lieu de croire que notre entretien fut en bénédiction pour son âme. Il n'avait pas perdu le souvenir de son enrôlement, et il savait qu'il n'avait pas eu à acheter son uniforme; il se souvenait enfin qu'il avait eu à faire son devoir, non pas pour devenir soldat, mais bien parce qu'il l'était. Seulement il n'avait jamais compris que le pauvre pécheur fût précisément dans le même cas quand il s'agit de s'approcher de Dieu. Lorsqu'un jeune homme s'engage, on le dépouille de toutes ses hardes sans en excepter une seule. Ensuite il est revêtu de l'uniforme national; mais cet uniforme est un don gratuit, pour lequel il n'a pas un sou à verser. *Il n'a qu'à le recevoir.* Il en est ainsi de tout pécheur perdu, si seulement il reçoit par la foi le salut qui lui est offert. Quant à ceux qui reçoivent le Christ comme seul et parfait Sauveur, Dieu lui-même se charge de leur donner un vêtement royal, afin qu'ils paraissent devant Lui en justice et en sainteté. Christ est notre justice et notre sainteté : « Celui qui n'a pas connu le péché, Dieu l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui » (2 Corinthiens V, 21). « Vous êtes de lui dans le Christ Jésus, qui nous a été fait sagesse de la part de Dieu, et

justice, et sainteté, et rédemption » (1 Corinthiens I, 30).

N'écoutons pas les voix étrangères, mais retenons l'enseignement de la parole de Dieu : « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus » (Romains VIII, 1); et encore : « Vous êtes accomplis en lui » (Colossiens II, 10). Ce que Dieu déclare complet, que l'homme n'essaie pas d'y ajouter. Si vous êtes soldat du Christ, lecteur, veillez et priez, afin que votre marche honore l'uniforme royal que vous portez. Comme le dit la parole de Dieu : « Je veux que tu insistes sur ces choses, afin que ceux qui ont cru Dieu (ceux qui sont sauvés par la foi) s'appliquent à être les premiers dans les bonnes œuvres » (Tite III, 4-8).

Avant d'arriver à notre destination, je pus encore parler au soldat qui était assis à mon côté, du retour du « fils prodigue ». Si grande que pût être la joie d'une mère en acueillant l'enfant longtemps égaré, elle n'est pourtant pas comparable à la joie que Dieu éprouve en recevant le prodigue depuis si longtemps perdu, et racheté à un tel prix.

O pécheur insouciant! si tu savais quel Dieu tu méprises! Tu es affamé et dans la misère, tandis qu'il y a auprès du Dieu d'amour, plus de pain que tu n'en peux manger. Ne le vois-tu pas venir à ta rencontre, les bras ouverts, pour t'embrasser? Jette-toi dans ces bras-là en t'écriant, comme le prodigue : « J'ai péché ».

Puis tu entendras aussitôt ce qui réjouit si fort l'enfant prodigue : « Apportez dehors la plus belle robe, et l'en revêtez, et mettez un anneau à sa main et des sandales à ses pieds, et amenez le veau gras et tuez-le, et mangeons et faisons bonne chère; car mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie; il était perdu, et il est retrouvé » (Luc XV, 20-24).

UN TRANSGRESSEUR DE LA LOI

Il y a quelques années, raconte un prédicateur hollandais, j'habitais un village du plateau. J'ai toujours gardé un bon souvenir du temps que je passai dans cet endroit. Un jour par semaine et deux fois le dimanche, je prêchais dans la petite église du lieu. Mon auditoire était en majeure partie composé de campagnards dont la simplicité cordiale et naïve me faisait du bien.

Celui qui fait l'objet de ce récit, un paysan nommé Venning, demeurait dans le voisinage de l'église. Il était d'une nature droite et d'une conduite exemplaire, hospitalier, affable envers chacun et bon pour les pauvres. Par des bonnes œuvres, il avait la prétention d'être en état de mériter le ciel et même d'y occuper une des premières places. Sans doute, ils ne sont pas rares ceux qui pensent comme lui; mais ayant la conviction qu'il n'était pas né de nouveau, et lui portant beaucoup d'intérêt, je sentis qu'il était de mon devoir de l'avertir de l'erreur complète dans laquelle il se trouvait. Toutes mes

exhortations semblèrent infructueuses; toutefois je ne me rebutai pas. Un jour je lui dis :

— Mon cher ami, vous êtes comme quelqu'un qui se trouve au seuil de la maison, mais qui refuse d'entrer. Pourquoi donc vous tenez-vous toujours là? Nous savons que vous êtes libéral en faveur de l'œuvre du Seigneur; mais ce que Dieu demande, c'est votre cœur. Ne dit-il pas : « Mon fils, donne-moi ton cœur! »

Venning secoua la tête et dit : — Je ne comprends pas pourquoi il me faudrait être encore meilleur que je ne suis.

Je lui fis remarquer qu'il ne s'agissait pas pour lui de devenir « meilleur »; mais j'ajoutai qu'en dépit de ses bonnes œuvres et de ses qualités appréciées par le monde, il était en réalité un pécheur incapable de se tenir devant Dieu sur le pied de sa justice. Car sa Parole nous déclare : « Il n'y a point de juste, non pas même un seul; il n'y a personne qui ait de l'intelligence, il n'y a personne qui recherche Dieu; ils se sont tous détournés, ils se sont tous ensemble rendus inutiles; il n'y en a aucun qui exerce la bonté, il n'y en a pas même un seul » (Romains III, 10-12).

En même temps, il ne faut pas oublier que Dieu nous a ouvert une porte de salut; car il est aussi écrit que nous sommes « justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus ». Enfin, je le suppliai de tout mon cœur de croire la parole de Dieu (Romains III, 23, 24).

Venning ne se fâcha pas, mais répondit en souriant : « Il serait bien à désirer que la plupart des soi-disant « enfants de Dieu » fussent tels que moi ».

Je lui répondis que les inconséquences des autres, quelque tristes et déplorables qu'elles puissent être, ne le justifiaient en aucune manière ; mais qu'il aurait à rendre compte pour lui-même à Dieu.

Je devais quitter la localité pour aller dans un endroit éloigné ; mais ce paysan intéressant fut l'objet de mes prières.

Plusieurs années se passèrent, et je fus heureux de revoir mon ancien champ de travail et tant de visages aimés. Je rencontrai celui auquel je m'étais particulièrement intéressé. Extérieurement il était le même, cependant j'eus l'impression qu'il y avait eu un changement chez lui. Le soir, lorsque nous étions rassemblés pour une étude de la parole de Dieu, il prit part à la conversation d'une façon simple et cordiale, ce qui me réjouit fort. Après l'entretien je me rendis où je devais loger. En causant avec mon hôte, auprès du poêle, je lui dis :

— Que s'est-il donc passé chez Venning ? car je suis surpris de voir le changement qui s'est produit en lui.

— En effet, répartit mon hôte ; à l'occasion de la fièvre aphteuse qui a sévi sur le bétail dans nos parages, Dieu a fait une œuvre merveilleuse dans son cœur.

— La maladie a-t-elle donc atteint son bétail ?

— Non ; mais je vais vous l'expliquer.

Vous savez que sa propriété est située en partie de ce côté-ci et en partie de l'autre côté de la rivière qui sépare nos deux provinces. Pendant que l'épidémie régnait dans le pays, on fit une loi interdisant la circulation du bétail d'une province dans l'autre. La police reçut l'ordre de veiller à sa rigoureuse observation, et les contrevenants devaient être sévèrement punis. Or, voici qu'un matin le bétail de Venning paissait de ce côté-ci de la rivière, lorsqu'un gendarme passa par là. Venning, pensant qu'un changement de pâture serait favorable à ses bêtes, les conduisit dans la journée de l'autre côté de la rivière, ne songeant pas qu'il venait de transgresser la loi. Revenant dans cet endroit l'après-midi, le gendarme remarqua le changement. Immédiatement il alla trouver le propriétaire pour lui parler. Venning, qui ne se doutait de rien, reçut gracieusement le représentant de la loi ; mais celui-ci, ne répondant pas à son salut, lui demanda simplement si c'étaient ses vaches qui paissaient de l'autre côté de la rivière.

— Sans doute, répondit-il, tout étonné de la question.

— Et ce matin ne se trouvaient-elles pas de ce côté-ci ?

— En effet.

— Vous les avez donc conduites de l'autre côté ?

— Oui, mais quel mal y a-t-il à cela ? demanda le paysan, en souriant.

— Vous allez l'apprendre ; ignorez-vous que vous avez transgressé la loi qui interdit la circulation du bétail d'une province dans l'autre ?

— Mais vous n'allez pas faire du bruit pour une bagatelle ? dit Venning.

— Je vais sur le champ aviser le commissaire de police de la contravention ; car si à vos yeux cela est de peu d'importance, quant à moi il en va bien différemment.

— Que faut-il donc que je fasse ?

— Je l'ignore. Je me rends chez le commissaire ; si vous désirez m'accompagner, vous le pouvez, et vous lui présenterez le cas ; alors vous entendrez ce qu'il dira.

Venning se révoltait à la pensée que cette affaire fût si grave ; mais après un instant de réflexion, il ajouta : « Je vous accompagnerai ».

Chemin faisant, il était péniblement préoccupé de ce qui venait d'avoir lieu. Lui, si juste à ses yeux, était donc un transgresseur de la loi ! Il fallait le reconnaître ; et son compagnon de lui rappeler l'importance des lois, et la gravité de leur infraction :

— Si la loi n'existait pas, continua-t-il, tout ne tarderait pas à être sens dessus dessous. La loi maintient l'ordre partout, dans tous les domaines. Vous ne pourriez habiter tranquillement votre maison, ni vaquer à vos affaires, si la loi ne veillait pas sur vous. Qui pourrait acheter ou vendre, etc., s'il n'y avait pas de loi

qui rappelle à l'homme ses devoirs, et qui punisse le transgresseur ? C'est pourquoi la violation de la loi est une chose grave.

Pour terminer, le représentant de la loi ajouta :

— La grande question est celle-ci : *De quel côté se trouve-t-on ?* Si vous êtes du bon côté de la loi, vous avez le roi, ses ministres, la force armée — tout, en un mot — *pour vous* et *avec vous*, mais si l'on se trouve du mauvais côté, malheur alors à un tel homme ! car tout cela est *contre lui*.

Pendant que le gendarme raisonnait ainsi, une voix intérieure disait à Venning : Ceci est bien vrai, en effet, pour ce qui est de la loi des hommes ; mais hélas, que sera-ce de tomber sous le coup de la loi de Dieu ? Et si l'homme punit sévèrement parfois la transgression d'une ordonnance, de quelle manière le Dieu saint et juste ne jugera-t-Il pas celui qui a violé sa loi ? — Effectivement, si l'on est en contravention de la loi des hommes, que sera-ce de se trouver du mauvais côté de la loi de Dieu !

De quelle façon se termina l'affaire chez le commissaire de police, je l'ignore, me dit mon hôte en arrivant au bout de son récit ; je crois qu'il n'en a pas seulement pris note. Mais ce que je sais, c'est que l'incident fit une impression salutaire et des plus profondes sur le paysan. Il avait toujours pensé que Dieu ne tiendrait pas compte de nos petites fautes, comme

Le Salut de Dieu 39 (1912)

on les appelle, et maintenant, ses yeux étant ouverts, il reconnaissait que Dieu est saint et juste, et que celui qui est en défaut sur un point de sa loi, est coupable, comme s'il l'avait transgressée entièrement (Jacques II, 9-10).

Aussitôt qu'il fut de retour chez lui, il se retira dans sa chambre et répandit son cœur devant Dieu; il s'humilia profondément, et se repentit en confessant ses nombreux péchés. Ce qui pesait particulièrement sur son cœur, c'est qu'il avait fait Dieu menteur en refusant de recevoir sa Parole qui nous déclare qu'il n'y a personne qui exerce la bonté, non pas même un seul (Romains III, 10).

Dieu, qui commença son œuvre en cet homme, la mena aussi à bonne fin. Venning trouva le pardon de ses péchés et la paix, non en vertu de ses soi-disant bonnes œuvres, mais sur le fondement du sacrifice accompli de Jésus Christ. Il apprit aussi que Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, et qu'Il est « la fin de la loi en justice à tout croyant » (Galates III, 13; Romains, X, 4).

Le Seigneur se servit du paysan Venning, passé de la mort à la vie, pour la bénédiction de tout son entourage. Son expérience lui avait bien servi. Tant qu'il se justifiait lui-même, il faisait à son insu les choses qu'il condamnait chez les autres (Romains II, 1). Mais une fois sa leçon apprise, il était à même de l'enseigner à ceux qui suivaient le chemin pharisaïque de la propre justice (Rom. X, 3-4).

NE VEUX-TU PAS OUVRIR A JÉSUS?

A la porte de beaucoup de cœurs, le Seigneur Jésus a déjà frappé, tantôt par un livre ou un traité, tantôt par de sérieuses épreuves, par les appels pressants de parents croyants, ou encore par la voix de la conscience. La question est de savoir comment l'on répond au Seigneur quand Il frappe. Il ne vient pas comme un ravisseur qui ouvre de force la porte, et qui oblige quelqu'un à se donner à Lui. Non, Il a donné volontairement Sa précieuse vie pour nous, et Il demande à chacun s'il veut être sauvé; Il appelle, Il frappe à la porte de chaque cœur, et attend qu'on Lui ouvre.

Cher lecteur qui n'es pas encore sauvé, pense un peu à ceci : Jésus, le Fils de Dieu, le Seigneur de gloire, se tient devant la porte de ton cœur, et tu *Le laisses attendre*, peut-être depuis longtemps, bien qu'Il ait frappé mainte et mainte fois, si sérieusement, et avec tant d'amour! Tu as toujours tiré le verrou, afin qu'Il ne puisse pas entrer.

Combien de temps veux-tu encore renvoyer, et Le faire attendre? Penses-y sérieusement : si tu ne Lui ouvres pas *aujourd'hui*, il peut arriver que demain, toi, tu frappes en vain, et que tu ne puisses plus être sauvé pour l'éternité! Le retard, c'est-à-dire l'habitude de renvoyer à demain, a été et est toujours l'une des plus puissantes ruses de l'ennemi pour empêcher les gens de recevoir le Sauveur.

ANNONCES

CHOIX D'HYMNES FORMAT IN-16, avec musique

Relié toile..... 2 fr. »»

Reliures anglaises souples

Chagrin, tranches rouge et or..... 4 fr. 50
Maroquin, tranches rouge et or..... 6 fr. 50
— Oxford, à rebords arrondis..... 13 fr. »

12me ÉDITION, FORMAT IN-16, sans musique

Relié toile..... 1 fr. 60
— basane..... 3 fr. 20
Maroquin, tranches rouge et or..... 6 fr. »

PETIT FORMAT avec musique

Relié toile..... 1 fr. 20
Relié peau..... 1 fr. 80
Basane doré sur tranche..... 2 fr. 50
Basane Perse, tranche rouge et or..... 3 fr. 25
Maroquin, tranche rouge et or..... 4 fr. 50
Maroquin Oxford, à rebords arrondis, tr. or 7 fr. 50

Recueil de CANTIQUES nouveaux

En feuilles..... 0 fr. 60
Reliure toile..... 1 fr. 15 et 1 fr. 50
Reliure maroquin, tranches or..... 3 fr. 25

Le Salut de Dieu, années 1885 à 1906, vol. reliés. Prix réduit, le volume..... ... 1 fr.
Année 1910 vol. broché..... 1 fr. 75
Année 1911 vol. broché..... 1 fr. 75

ANNONCES

SAINTE BIBLE

Edition in-16

Reliée toile mince reliure anglaise..... 4 fr »
— dos peau..... 5 fr. 50

Port : 0 fr. 40 *par exemplaire.*

Tirage sur papier extra-fin :

Reliée basane..... 11 fr. »
Reliée plein maroquin, souple..... 14 fr. »
— — —extra, souple, doublé cuir 17 fr. »
— — —extra, souple, à rebords.. 20 fr. »

Port : 0 fr. 30 *par exemplaire.*

Grande édition, fac-simile, in-8°.

Reliée toile, dos cuir..... 7 fr. 50
— — — , tranches dorées.... 9 fr. »
— plein maroquin, tranches dorées.... 14 fr. »

Port par Bible, en gare : 0 fr. 60; *à domicile :* 0 fr. 85

NOUVEAU TESTAMENT

In-32, relié toile..... 0 fr. 60
Édition sur papier extra-fin :
Pleine basane : 3 fr. 25; ..... pleine peau : 3 fr. 75
Maroquin souple..... 4 fr. 75
— souple à rebords : 6 fr.; ..extra : 8 fr. »

Port : 0 fr. 10 *par exemplaire.*

In-8°, broché..... 1 fr. 50
In-8°, reliure mi-peau..... 3 fr. 50

Port : 0 fr. 40 *par ex.*

Calendrier biblique à effeuiller, pour 1912. L'exemplaire, 60 cent. ; *franco*, 70 centimes.
Almanach Evangélique pour 1912. L'exemplaire 40 centimes, *franco*, 50 centimes.
Heureux message pour les enfants, par L. P. L'exemplaire, 20 centimes, *franco*, 25 centimes.

Pour la rédaction : *Le gérant*, E. PÉRIER.

Le Mans. — Imprimerie Monnoyer — 1912.

Le Salut de Dieu 39 (1912)

LE

SALUT DE DIEU

FEUILLE CONSACRÉE A L'EVANGELISATION

PARAISSANT UNE FOIS PAR MOIS

Toute chair verra le salut de Dieu.
ÉSAÏE LII, 10; LUC III, 6.

N° 462. — MARS 1912.

Un livre vivant..... E. Périer. Pages 41
Obéissant jusqu'à la mort..... M. L.. — 47
Comment John Bunyan fut converti... L. Forret. — 50
La brebis perdue..... Id... — 55

BUREAU DU JOURNAL
17, RUE GIDE, 17
LEVALLOIS, PRÈS PARIS

« **LE SALUT DE DIEU** » paraît une fois par mois.

La Rédaction reçoit avec plaisir toute communication chrétienne, soit comme article à insérer dans le journal, soit comme question sur les vérités fondamentales de la foi, sur les difficultés que les âmes peuvent éprouver, et sur la Parole de Dieu. Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à M. E. PÉRIER, 71, avenue d'Antin, Paris, VIIIe.

Les abonnements se font au bureau du Journal. Les envois d'argent doivent être faits au nom de D. MULLER, 17, rue Gide, Levallois près Paris.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR L'ANNÉE 1911

Pour la France.....	un abonnement...	1 fr. 75
— —	cinq abonnements, *sous la même bande*	7 — »
Pour la Suisse, l'Alsace et la Belgique.	un abonnement....	2 — »
	deux abonnements..	3 — 50
Pour les autres pays de l'Europe le Canada et les Etats-Unis.	un abonnement....	2 — 25
	deux abonnements..	4 — »

Abonnements spéciaux à prix réduits.

Dans le but d'aider à la distribution gratuite et de répandre davantage le « SALUT DE DIEU », nous offrons 50 abonnements annuels pour 60 fr., — 25 pour 32 fr., — et 10 abonnements annuels pour 14 fr., *franco,* à une même adresse en Europe. En outre, pour la somme de 100 fr., nous céderons CENT abonnements annuels *franco par colis postal,* en France, en Suisse, en Belgique et en Alsace.

UN LIVRE VIVANT

« Car la parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, et atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles ; et elle discerne les pensées et les intentions du cœur » (Hébreux IV, 12).

Quelle merveille unique, à tous les points de vue, que la Bible, que vous et moi, cher lecteur, nous avons le privilège de posséder ! Elle est un véritable livre vivant.

Il a fallu plus de mille ans pour composer l'Ancien Testament; et les instruments employés de Dieu pour l'écrire furent tirés de toutes les classes. On y trouve les plus savants et les plus humbles, des rois et des sacrificateurs, comme David, Salomon, Jérémie, Ézéchiel et Esdras, et un ramasseur des fruits de sycomores, comme Amos. Le Nouveau Testament, contenant les Évangiles, les Actes, les Épîtres et l'Apocalypse, fut livré à la publicité en dépit de toutes les persécutions que subirent les premiers chrétiens, dont plusieurs milliers périrent martyrs pour leur foi. L'Ancien Testament a été conservé par les soins minutieux et zélés des Juifs, étant gardé dans leurs synagogues qui se multipliaient à la suite de leur dispersion dans tous les pays ; et les diverses parties du Nouveau Testament, toutes écrites à la main, comme celles de l'Ancien Testament, augmentaient en nombre toujours, malgré les efforts des ennemis qui, comme l'empereur romain Dioclétien, en auraient voulu voir

brûler tous les exemplaires. Les efforts des incrédules, poussés par Satan, ont été infructueux contre les saintes Écritures.

La Bible n'a pas péri non plus par le temps, ce grand destructeur qui n'épargne rien, tandis que les livres des hommes, contemporains des livres sacrés, ont disparu depuis longtemps. Au surplus, ceux d'entre eux qui ont été retrouvés sont comme de véritables momies, conservés à titre de curiosités dans des musées, tandis que la Parole de Dieu, la Bible, existe, et se trouve dans toutes les mains telle qu'elle a été donnée, traduite dans toutes les langues. Elle a toujours la même fraîcheur, la même actualité que si elle sortait maintenant de la bouche de Dieu. Cette parole, ainsi que le dit l'apôtre Pierre, « demeure éternellement. »

Lorsque nous disons qu'elle est un « livre vivant, » il est bien entendu que nous ne voulons pas parler du papier, ou de la couverture, qui s'usent entre les mains du lecteur, à force de tourner et retourner les feuilles, ou qui peuvent être détruites, — mais des paroles mêmes qui y sont imprimées, et qui sont de Dieu.

La Bible nous fait connaître Dieu dans sa justice immuable et dans sa grâce. Elle est la révélation de ce qu'Il est dans sa nature morale, et elle nous découvre ses pensées quant à l'homme, nous enseignant le seul moyen par lequel le Dieu saint peut entrer en relation avec le pécheur.

Mais ce qui fait la valeur du livre de Dieu c'est qu'il nous parle de Christ, son Fils bien-aimé, en qui et par qui Dieu s'est approché de nous, afin de nous rendre participants de son propre bonheur pour l'éternité.

Les premières pages de la Bible nous reportent au commencement de la Création et à l'éternité dans le passé, tandis que les dernières pages nous introduisent dans l'éternité à venir, non pas sans Dieu, comme tant d'hommes le voudraient, mais *avec* Dieu. C'est un livre toujours actuel, véritablement vivant, conservant toujours sa puissance de vie, de sorte qu'on peut dire: « Jamais livre ne parla comme ce livre ». Ceux qui écoutaient les discours du Seigneur Jésus dans les synagogues de la Galilée, en étaient tellement frappés, qu'ils se disaient : « Jamais homme ne parla comme cet homme ». Ils sentaient la puissance de ses paroles qui atteignaient la conscience des auditeurs. On en trouve un exemple remarquable dans l'appel qu'adressait à ses concitoyens de Sichem, la femme samaritaine, chargée de péchés : « Venez, voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait; celui-ci n'est-il point le Christ ?» (Jean IV, 29). Or, Christ a été ici-bas l'expression vivante de la parole écrite qui parle de Lui.

Si l'Écriture est reçue dans votre cœur, vous vous écrierez, à votre tour : « Voici un livre qui m'a dit tout ce que je suis; ne serait-ce point la parole de Dieu? » Tandis que les livres des hommes exercent l'intelligence ou l'amusent, le livre de Dieu atteint la conscience. Et cela est vrai pour tous les temps et pour tous les pays du monde. N'est-il pas un « livre vivant? » La Bible nous entretient du Christ qui vit à toujours, du Christ qui est « le même hier, aujourd'hui et éternellement ». C'est de Lui qu'il est écrit : « Je lève ma main aux cieux, et je dis : Je vis éternellement » (Deutéronome XXXII, 40; Hébreux XIII, 8).

Tant de livres qui ont du succès pourtant, ne parlent que d'hommes qui sont morts; ces livres eux-mêmes tomberont certainement un jour dans l'oubli; mais la Bible demeurera, continuant à s'adresser aux hommes aussi longtemps qu'il y en aura sur la terre, leur parlant du Christ, le Fils du Dieu vivant.

Cette parole vivante est aussi *opérante*. Elle a une puissance créatrice, la même qui a été manifestée au commencement, lorsque Dieu dit : « Que la lumière soit. » Elle a le même pouvoir à présent dans l'âme de celui qui l'écoute (2 Corinthiens IV, 6).

Jésus, la Parole « faite chair », a été ici-bas au milieu des hommes. Les Évangiles nous parlent de Lui. Il allait de lieu en lieu, faisant le bien, et manifestant son pouvoir créateur. Nous l'y voyons commandant aux vents et à la mer, et aussi donnant la vue à un aveugle-né, et même forçant la mort à rendre Lazare qui avait été enseveli assez longtemps pour que la corruption se fût emparée de son corps. De même

Il rendit à sa mère éplorée le fils de la veuve de Naïn, et Il ramena à la vie la fille de Jaïrus dont le corps n'était pas encore refroidi. A une autre occasion, Il commanda à un poisson d'apporter dans sa bouche une pièce de monnaie dont Pierre avait besoin pour payer l'impôt exigé par les autorités; et pour les estropiés et les malades, Il fit bien d'autres miracles de bonté et de puissance. « Il passa de lieu en lieu, faisant du bien, et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance; car Dieu était avec lui » (Actes X, 38). Ses miracles servaient pour attester la force et le caractère de sa prédication.

La parole de Dieu opère pour sauver, pour donner la vie. Elle sert aussi pour entretenir la vie. C'est une nourriture pour l'âme régénérée, et une arme puissante contre l'adversaire.

Cher lecteur, lisez-vous la Parole de Dieu? Est-elle, dès le matin, le premier aliment de votre âme, le premier besoin de votre cœur? Telle était Marie assise aux pieds du Seigneur écoutant sa parole, tels nous devrions être nous-mêmes, sans cesse, occupés de Christ.

La parole de Dieu s'adresse à tous; ainsi ne dites pas : Ceci ne me concerne pas. Elle parle de grâce, vous révélant le cœur de Dieu, ses pensées d'amour pour vous, son intérêt dans tout ce qui vous concerne. Elle s'adresse à nous suivant nos besoins et nos circonstances, se mettant à notre portée, comme nous en agissons souvent nous-mêmes avec nos enfants,

de même qu'un ami expérimenté qui nous conduit par la main là où Il a passé lui-même. Sommes-nous dans le deuil? Elle pleure avec nous, versant dans nos cœurs ses divines et tendres consolations. Sommes-nous dans la joie? Elle la partage, et combien de fois n'avons-nous pas trouvé des passages qui semblaient écrits exprès pour nous!

Dans nos manquements mêmes, nous avons l'occasion d'éprouver combien elle est fidèle. Véritable miroir quand nous allons à elle, la Parole nous montre ce que nous sommes, et nous fait connaître ce que Dieu pense de nous (Jacques I, 22-24). Tel Nathan, le prophète, disant à David coupable et aveuglé, avec une conscience endurcie : « Tu es cet homme-là! »

La parole de Dieu ne me parle pas seulement de pardon et de paix, de salut et d'espérance pour l'avenir; elle m'enseigne, me corrige, m'instruit dans la justice, afin que je sois accompli pour toute bonne œuvre (2 Timothée III, 16-17).

Comprenez-vous à présent, cher lecteur, pourquoi nous disions que la parole de Dieu est vivante et opérante? En effet elle est « plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, et discernant les pensées et les intentions du cœur ». A Bérée, les juifs « sondaient les écritures » pour vérifier si les paroles de l'apôtre Paul étaient en toutes choses conformes à ce qui y était écrit. C'est pourquoi « plu-

sieurs d'entre eux crurent » (Actes XVII, 11). Faisons de même, et que Dieu nous donne d'aimer la parole, de nous en nourrir! Ce sera le plus sûr moyen de connaître la pensée du Seigneur, d'être rendu capable de porter du fruit pour Lui, et de le glorifier en faisant Sa volonté. Périssent tous les livres, s'ils devaient nous empêcher de lire, de sonder ce véritable « livre vivant » qu'est la Parole de Dieu!

OBÉISSANT JUSQU'A LA MORT

« ... Le Christ Jésus, étant en forme de Dieu, n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, mais s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes; et, s'étant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix » (Philippiens II,5-8).

Plus nous considérons la vie de notre Seigneur Jésus Christ dans ce monde, plus nous restons étonnés de sa profonde humiliation.

L'opposition continuelle et croissante de ceux qui voyaient leur autorité mise en péril par son ministère patient et puissant en même temps, ne l'a jamais provoqué à sortir du rôle qu'Il avait accepté dès le début, rôle exprimé dans les paroles du psaume XL: « Voici, je viens, ô mon Dieu, pour faire ta volonté » (Hébreux X, 5-9). Il pouvait dire : « Je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé »; puis encore : « Je fais toujours les choses qui lui plaisent » (Jean VI, 38; VIII, 39).

Cette obéissance parfaite met d'autant plus en relief la désobéissance qui nous caractérise tous, et qui, au commencement, fut l'occasion de la perte du Paradis, duquel nos premiers parents furent chassés.

Il est bon de noter que la dépendance continuelle du Créateur était la condition nécessaire pour qu'Adam jouît des biens dont Dieu l'avait comblé. Il possédait, seul entre toutes les créatures, une intelligence capable d'entrer dans les pensées de Dieu, rendant possible pour lui la communion avec son Créateur au sujet de toutes choses. Une seule défense lui avait été faite pour mettre à l'épreuve son obéissance, sans laquelle il était impossible qu'il demeurât heureux dans la présence de Dieu. C'est ce qui devint le point d'attaque de l'ennemi rusé. Or Adam, à la suite de sa femme, succomba.

Adam avait été établi chef sur tous les animaux et les oiseaux, autre preuve de l'intelligence dont il avait été doué; car Dieu les fit venir devant lui « pour voir comment il les nommerait; et tout nom qu'il donnait à un être vivant fut son nom » (Genèse II, 19). Il était donc chef suprême sur la création, et dans cette position, sa femme lui fut donnée comme aide qui lui correspondît. C'est à elle que le « serpent » s'adressa pour exciter en son cœur, si possible, la convoitise de s'exalter davantage afin d'être égal à Dieu.

Éprouvée ainsi, elle écouta les raisonnements de Satan et désobéit. Adam, ne voulant

pas se séparer d'elle, s'associa à son péché (1 Timothée II, 14).

Dieu intervint alors pour leur demander raison de leur conduite (Genèse III, 11), et en prononçant son jugement sur le serpent, dit que « la semence de la femme lui briserait la tête ». Cela montre, n'est-ce pas, à la fois la justice de Dieu et les ressources de sa grâce. Ève était tombée la première, et d'elle devait venir enfin le Libérateur de sa race, et le Vengeur qui mettrait fin au pouvoir de Satan. Mais ce devait être par la mort, annoncée d'avance par la parole : « Toi, tu lui briseras le talon ».

Il fallait la mort pour expier le péché; il la fallait encore pour délivrer Adam et Ève de l'état où ils se trouvaient, à la suite de leur désobéissance, selon la déclaration formelle : « Au jour que tu mangeras de l'arbre défendu, tu mourras certainement ». C'est ainsi que nous lisons : « Comme par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché;..... que par la désobéissance d'un seul homme plusieurs ont été constitués pécheurs, — ainsi aussi par l'obéissance d'un seul, plusieurs seront constitués justes » (Romains V, 12-19).

Le passage du Psaume XL, annonçant la venue en ce monde du Seigneur et Sauveur, met en saillie cette double vérité. Il fallait un sacrifice pour le péché. Les sacrifices offerts selon la loi de Moïse n'étaient que des ombres du vé-

ritable, et ne pouvaient en réalité ôter les péchés (Hébreux X, 1-7). C'est pourquoi le Christ dit : « Voici je viens (il est écrit de moi dans le rouleau du livre) pour faire, ô Dieu, ta volonté ». Il a été obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix ». C'est là, selon les desseins merveilleux de Dieu, que Satan « le chef de ce monde « est jeté dehors » (Jean XII, 31).

COMMENT BUNYAN FUT CONVERTI

La parole de Dieu nous exhorte à n'avoir que de saintes conversations : « Qu'aucune parole déshonnête ne sorte de votre bouche, mais celle-là qui est bonne, propre à l'édification selon le besoin, afin qu'elle communique la grâce à ceux qui l'entendent » (Éphésiens IV, 29). Le récit suivant en est une touchante illustration.

Le nom de John Bunyan est généralement connu parmi les chrétiens. Cet homme de Dieu fut un instrument de bénédiction pour un grand nombre par son ouvrage : « Le Voyage du Chrétien ». Il le composa en prison, où il fut retenu fort longtemps pour le seul motif d'avoir cherché à faire connaître la vérité de l'évangile à ses concitoyens.

C'est dans une voie d'iniquité, dans les ténèbres du romanisme, que la merveilleuse grâce de Dieu vint le chercher.

Son métier de chaudronnier ambulant l'avait conduit un jour dans un village, où, après avoir recueilli de maison en maison divers usten-

siles à réparer, il s'établit pour faire son travail près d'une habitation.

Son attention fut bientôt éveillée par les voix de femmes conversant entre elles dans une chambre au rez-de-chaussée. Les fenêtres étant ouvertes, il s'en approcha sans être aperçu et se mit à écouter. Les vérités de l'évangile étaient l'objet de la conversation de ces personnes; elles parlaient plus particulièrement de la crucifixion du Seigneur Jésus, des souffrances qu'Il endura de la part de ses ennemis, et de celles auxquelles il plut à Dieu de le soumettre; car ce n'était qu'en livrant son âme en sacrifice pour le péché, qu'Il devait s'attendre à en recueillir les fruits bénis en résurrection. Il devait en effet prolonger ses jours, et le plaisir de l'Éternel allait prospérer dans sa main. Bientôt il verra du fruit du travail de son âme et sera satisfait (Ésaïe LIII, 10, 11).

Ces femmes s'entretenaient familièrement sur cet important sujet. Chacune faisait part à ses compagnes de ses propres expériences de la miséricorde de Dieu envers elle-même ; elles se racontaient aussi de quelle façon elles avaient été amenées à la connaissance de Jésus, leur Sauveur, chacune par un chemin différent de celui des autres.

Bunyan, qui n'avait rien perdu de cette conversation, fut saisi surtout de la paix sereine qui se dégageait comme un parfum de ces entretiens; selon lui, cette paix devait se trouver dans ces cœurs, unis par de tels sentiments de piété. Quelle nouveauté pour le chaudronnier !

Il se remit au travail, mais d'un cœur agité; car, commençant par repasser sa vie précédente, il reconnut qu'elle était fort éloignée de Dieu, et dépourvue de ce qui lui eût permis de se réjouir avec ces humbles croyantes. Tout à coup il entend une harmonie de voix douces et pénétrantes : c'étaient ces mêmes personnes qui, avant de se séparer, chantaient un cantique de louanges à leur Rédempteur. Le cœur de Bunyan se rompit, en quelque sorte, comme frappé par le caractère unique et les paroles touchantes de cet hymme, qu'il put nettement distinguer.

A dater de ce moment, il n'eut plus de repos jusqu'à ce qu'il l'eut trouvé aux pieds de Celui qui a dit : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos » (Matthieu XI, 28). Après de longues nuits sans sommeil, le Seigneur lui fit la grâce de confesser ses péchés et d'en recevoir le pardon.

Sa conversion fut si réelle, et son Sauveur lui devint si précieux, qu'une vie de persécution et de captivité ne fit que le rendre plus inébranlable dans la foi en Christ.

Dans nos jours de tiédeur, de mondanité, combien difficilement quelqu'un pourrait recevoir tant de bien en écoutant à la dérobée la conversation familière d'un certain nombre de personnes réunies dans une maison. Soit

dans les campagnes, soit dans les villes, dans quelle classe que ce soit de la société, que de frivolités occupent les esprits et font les frais des conversations plutôt que ce que le Rédempteur a fait et ce qu'Il a souffert afin de délivrer le pécheur du pouvoir de Satan, de la mort, du monde, du péché, de la juste colère de Dieu et de l'enfer.

Une des preuves que c'est Satan, le prince de ce monde qui affaiblit et épouvante la généralité des soi-disant chrétiens, c'est qu'il les tient occupés de toute sorte de vanités, de divertissements, d'intérêts mondains.

Il n'y a rien d'étonnant si ces cœurs ne peuvent connaître cette joie pure et sereine qui accompagne la certitude d'être sauvé par l'œuvre parfaite de Christ, et le fait d'être connu et aimé de Dieu comme étant son enfant, ainsi que de posséder un héritage incorruptible réservé dans les cieux pour tous ceux qui Lui obéissent.

Par quel moyen Satan tient-il sous sa puissance les fils de ce présent siècle mauvais? N'est-ce pas en leur faisant trouver dans ce monde ce qui satisfait leurs convoitises, les choses que recherche le cœur naturel ? Mais le monde passe et sa convoitise. Que demeure-t-il alors au pécheur appelé à paraître devant Dieu dans ses péchés? — Absolument rien qui puisse le recommander auprès de son Juge. De tout ce qu'il a aimé dans ce monde, il ne lui demeure qu'une seule chose : le fardeau

de ses péchés. Et ce fardeau-là qui pourra le supporter ?

Toutefois il y a un lieu sûr où l'on peut déposer pour toujours cette terrible charge qui pèse impitoyablement sur le cœur, cachant la face du Dieu vivant. John Bunyan trouva ce lieu à la croix du Calvaire. C'est là précisément où le brigand repentant fut délivré, trouvant un Sauveur en Celui qui était crucifié à côté de lui. Puis il reçut de sa part l'assurance d'être ce jour-là dans le paradis en compagnie de son Seigneur. Comme ce malfaiteur, Bunyan aussi crut en Jésus et se réjouit de faire connaître à d'autres, comment, au pied de la croix, le fardeau du pécheur tombe.

La volonté de Satan est de retenir comme esclaves, tous ceux qui aiment le monde, ses plaisirs et ses vanités, et de les garder éloignés de Dieu et ennemis de la vérité. La volonté de Dieu, au contraire, est de les voir venir à Jésus afin qu'ils possèdent, par la foi en Lui, la rémission de leurs péchés et la vie éternelle. La paix avec Dieu et la joie à toujours en sa sainte présence sont dorénavant leur part.

Lecteur, à laquelle de ces deux volontés es-tu soumis ? Pensée solennelle ! Ton sort éternel dépend du choix que tu feras entre la vie et la mort, comme dit Moïse au peuple d'Israël (Deutéronome XXX, 19). Pendant qu'il en est temps prends-y garde.

LA BREBIS PERDUE

(Lisez Luc XV, 1-7).

Nous apprenons par le commencement de ce chapitre que les publicains et les pécheurs s'approchaient de Jésus pour l'entendre ; la puissance de grâce déployée dans ses paroles avait pour effet de les attirer à lui. Mais cela déplaisait fort aux chefs religieux des Juifs; aussi murmuraient-ils, disant: « Celui-ci reçoit les pécheurs et mange avec eux ». En réponse à ces murmures furent prononcées trois admirables paraboles. Le Sauveur donne à entendre que son amour est actif. Non seulement Il reçoit les pécheurs et mange avec eux — témoin le père qui reçoit à bras ouverts le prodigue, et le fait asseoir à sa table, — mais tout d'abord, dans sa grâce, il *cherche* les pécheurs éloignés de Dieu.

Par le témoignage de l'Écriture nous apprenons qu'il n'y a personne qui de son propre mouvement recherche Dieu (Romains III, 11). L'homme laissé à lui-même demeurerait indéfiniment dans l'état où le péché nous a plongés, dans les ténèbres et l'éloignement. Jésus dit ailleurs aux Juifs: « Vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie » (Jean V, 40). C'est ce que nous enseignent les deux premières paraboles de ce chapitre. Une pièce de monnaie ne recherche pas celui qui l'a perdue. De même, il est de toute nécessité que le berger se mette à la poursuite de la brebis qui s'est égarée; sans cela elle ne reviendrait jamais au bercail.

le couvrira tout le jour, et il habitera entre ses épaules » (Deutéronome XXXIII, 12).

Quel constraste avec votre état précédent! — Le triste et humiliant *passé* du croyant a pris fin pour toujours, dans la mort de son Sauveur sur la croix, et une ère nouvelle a commencé pour lui. Son *présent* est d'être en parfaite sécurité, comme la brebis retrouvée sur les épaules du berger.

Je demandais une fois à un jeune garçon, maintenant converti, si la brebis sur les épaules du berger était encore en danger d'être dévorée par le loup? — « Oh! non », répondit-il, « il faudrait que le loup mangeât d'abord le berger ». C'est dire que la vie du croyant est indissolublement liée à celle de Christ son Sauveur. Effectivement; et dans cette heureuse place, il jouit d'une douce intimité, dans sa communion. C'est là qu'il est à même de recevoir les communications du Seigneur, ses secrets, pour ainsi dire; et cette place, ne l'oublions pas, c'est encore l'amour de Christ qui nous la donne. Voyez le bienheureux apôtre Jean au souper de la dernière Pâque. Il est si près de Jésus que sa tête est penchée sur son sein; et c'est à lui que Pierre fait signe de demander « lequel était celui dont il parlait » (Jean XIII, 24). « Le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent » (Psaume XXV, 14).

Jeune croyant! là est le *repos* pour toi dans le chemin de la foi, repos de la conscience et repos du cœur; et là encore est le siège de la

La brebis est le seul animal, qui, une fois perdu, soit incapable de retrouver le chemin de sa demeure. Le cheval et la vache reviennent à l'étable après une longue absence, le chien sait très bien retrouver sa niche, et le pigeon, le colombier où il a été élevé; mais la brebis est absolument privée de cet instinct. Il faut aller à sa recherche, et que de précautions ne faut-il pas employer pour s'en approcher. Que de fois le berger appelle la brebis perdue, sans qu'elle réponde à sa voix!

Oui, Dieu cherche le pécheur, et à cet effet Il a daigné descendre en grâce ici-bas dans la personne de son Fils. « Venez à moi », dit-Il, « et moi je vous donnerai du repos » (Matthieu XI, 28). Il est le même encore aujourd'hui, et ses paroles sont aussi actuelles en ce moment que lorsqu'elles sortirent de ses lèvres saintes.

Lecteur, permettez-moi de vous le demander: Avez-vous répondu à son tendre et pressant appel? Ne restez pas plus longtemps dans votre condition misérable, mais repentez-vous et croyez au Seigneur Jésus pour être sauvé. Quel bonheur pour vous de connaître le salut; mais quelle joie surtout pour le cœur de Christ! Ne voulez-vous pas le réjouir en vous laissant trouver par Lui maintenant?

Ayant répondu à son appel, vous vous trouverez près de Lui, dans une place de bénédiction pour toujours. Vous jouirez de la part de Benjamin : « Le bien-aimé de l'Éternel, — il habitera en sécurité auprès de lui; l'Éternel

force, dont tu as besoin. Tu as le désert de ce monde à traverser; des dangers et des pièges de toutes sortes s'y trouvent; l'ennemi de ton âme est là aussi déployant ses artifices pour te séduire; mais le Seigneur est plus puissant que l'ennemi. Ensuite, comment trouver ton chemin? Tu n'as absolument rien sur quoi tu puisses compter; mais en Jésus la lumière du monde, tout est pour toi : grâce, lumière et force.

Quel bonheur d'être placé par le Sauveur lui-même dans cette condition où nous dépendons entièrement de Lui!

Restons près de Lui, réalisant, jour après jour, dans notre pélerinage ce qu'il est pour nous dans son tendre amour.

C'est avec joie, remarquons-le, que le berger met sa brebis sur ses épaules. Quelle joie pour Lui, en effet, de la posséder de nouveau! Et c'est ce que la parabole fait ressortir; mais cette joie, Il veut la partager avec toi, jeune croyant, nouvellement amené à Lui, et rien ne manquera à ton bonheur. La joie du Seigneur sera ta force pour le chemin (Voyez Néhémie VIII, 10). Assurément tu pourras chanter :

A travers le temps et l'espace
Sur des ailes d'aigle porté,
J'ai pour soutien le Dieu de grâce,
De puissance et de charité;
Et tout du long de mon voyage,
Si près déjà d'être accompli,
J'ai pour me donner du courage,
L'amour dont son cœur est rempli.

L'orage gronde sur ma tête,
Je vois au ciel briller l'éclair;
Je ne crains pas : dans la tempête,
Son aile me tient à couvert.
Dans ce paisible et sûr asile,
De l'ennemi bravant l'effort,
Je savoure un bonheur tranquille,
A l'ombre même du Dieu fort.

Et bientôt le voyage sera terminé : quelle heureuse issue nous avons en perspective ! — Si le berger introduit sa brebis dans la maison, les rachetés ont pour espérance vivante la venue du Sauveur, qui les introduira dans la place qu'Il leur a préparée maintenant dans la maison du Père, où ils seront pour l'Éternité (Jean XIV, 3).

Déjà paraît la Cité sainte
Où tu m'introduiras bientôt.
Dans cette glorieuse enceinte,
Irréprochable, et sans défaut,
Le racheté verra ta face
Sans voile, pour l'éternité,
Et redira du Dieu de grâce,
La puissance et la charité.

Observons-le, la brebis retrouvée n'est pas replacée avec les quatre-vingt-dix-neuf, où elle avait été auparavant, mais dans la maison céleste du Berger. C'est dire, que le racheté n'est pas seulement une créature sauvée, mais déjà maintenant un enfant de Dieu par la foi au Seigneur Jésus (Jean I, 12). « Voyez de quel amour le Père nous a fait don que nous *soyons appelés enfants de Dieu* » (*1 Jean III, 1*).

Et au lieu de la terre, qui avait été donnée

à l'homme (Psaume CXV, 16), et qu'il a perdue par sa désobéissance, le Dieu d'amour a ouvert le ciel aux croyants pour l'éternité. Quelle joie pour nous de contempler face à face notre bien-aimé Sauveur; mais surtout quelle joie pour Christ de voir dans l'immense phalange des rachetés, le fruit du travail de son âme dont Il est pleinement satisfait (Ésaïe LIII, 11).

Cette joie remplira le ciel même, car tous ceux qui s'y trouvent y participeront : « Réjouissez-vous avec moi », dit le berger à ses amis et ses voisins qu'il a rassemblés, car j'ai trouvé ma brebis perdue. Ainsi il y aura de la joie au ciel pour un seul pécheur qui se repent, plus que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance.

Un jour de l'année passée, j'étais dans une maison de campagne où vivaient deux personnes de ma connaissance, le frère et la sœur. Le frère était malade— pas gravement, semblait-il, et depuis quelques jours seulement. Lui ayant parlé de sa santé, je lus précisément la parabole dont nous venons de nous occuper; après avoir ajouté quelques réflexions, je laissai sur la conscience de mes deux auditeurs cette importante question : « *Où êtes-vous?* — sur les épaules du berger, ou encore dans l'éloignement de lui ? » C'était pour le frère plus que temps d'y répondre, car le lendemain déjà il avait quitté cette vie.

Et vous lecteur, où êtes-vous ?

ANNONCES

CHOIX D'HYMNES FORMAT IN-16, avec musique

Relié toile..... 2 fr. »»

Reliures anglaises souples

Chagrin, tranches rouge et or..... 4 fr. 50
Maroquin, tranches rouge et or..... 6 fr. 50
— Oxford, à rebords arrondis..... 13 fr. »

12me ÉDITION, FORMAT IN-16, sans musique

Relié toile..... 1 fr. 60
— basane..... 3 fr. 20
Maroquin, tranches rouge et or..... 6 fr. »

PETIT FORMAT avec musique

Relié toile..... 1 fr. 20
Relié peau..... 1 fr. 80
Basane doré sur tranche..... 2 fr. 50
Basane Perse, tranche rouge et or..... 3 fr. 25
Maroquin, tranche rouge et or..... 4 fr. 50
Maroquin Oxford, à rebords arrondis, tr. or 7 fr. 50

Recueil de CANTIQUES nouveaux

En feuilles..... 0 fr. 60
Reliure toile..... 1 fr. 15 et 1 fr. 50
Reliure maroquin, tranches or..... 3 fr. 25

Le Salut de Dieu, années 1885 à 1906, vol. reliés. Prix réduit, le volume..... 1 fr.
Année 1910 vol. broché..... 1 fr. 75
Année 1911 vol. broché..... 1 fr. 75

ANNONCES

SAINTE BIBLE

Edition in-16

Reliée toile mince reliure anglaise..... 4 fr. »
— dos peau..... 5 fr. 50
Port : 0 fr. 40 *par exemplaire.*

Tirage sur papier extra-fin :

Reliée basane..... 11 fr. »
Reliée plein maroquin, souple..... 14 fr. »
— — —extra, souple, doublé cuir 17 fr. »
— — —extra, souple, à rebords.. 20 fr. »
Port : 0 fr. 30 *par exemplaire.*

Grande édition, nouvelle, in-8°.

— basane reliée avec tranches dorées. 11 fr. »
Port par Bible : 0 fr. 65.

NOUVEAU TESTAMENT

In-32, relié toile..... 0 fr. 60
Édition sur papier extra-fin :
Pleine basane : 3 fr. 25; ..... pleine peau : 3 fr. 75
Maroquin souple..... 4 fr. 75
— souple à rebords : 6 fr.; ..extra : 8 fr. »
Port : 0 fr. 10 *par exemplaire.*

In-8°, broché..... 1 fr. 50
In-8°, reliure mi-peau..... 3 fr. 50
Port : 0 fr. 40 *par ex.*

Almanach Evangélique pour 1912. L'exemplaire 40 centimes, *franco*, 50 centimes.
Heureux message pour les enfants, par L. P. L'exemplaire, 20 centimes, *franco*, 25 centimes.

Pour la rédaction : *Le gérant*, E. PÉRIER.

Le Mans. — Imprimerie Monnoyer — 1912.

LE

SALUT DE DIEU

FEUILLE CONSACRÉE A L'ÉVANGÉLISATION

PARAISSANT UNE FOIS PAR MOIS

Toute chair verra le salut de Dieu.
ÉSAÏE LII, 10; LUC III, 6.

N° 463. — AVRIL 1912.

L'œuvre d'un Nouveau Testament..... L. Porret.	Pages	61
Trois lignes et demie..... G. Soltau trad. W. L. L.	—	67
Désarmé..... L. Porret.	—	73
Un mot pour les âmes qui cherchent le salut. H. J.	—	76
Correspondance : Sur la Maison de l'Eternel. W. L. L.	—	77

BUREAU DU JOURNAL
17, RUE GIDE, 17
LEVALLOIS, PRÈS PARIS

« **LE SALUT DE DIEU** » paraît une fois par mois.

La Rédaction reçoit avec plaisir toute communication chrétienne, soit comme article à insérer dans le journal, soit comme question sur les vérités fondamentales de la foi, sur les difficultés que les âmes peuvent éprouver, et sur la Parole de Dieu. Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à M. E. PÉRIER, 71, avenue d'Antin, Paris, VIIIe.

Les abonnements se font au bureau du Journal. Les envois d'argent doivent être faits au nom de D. MULLER, 17, rue Gide, Levallois près Paris.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR L'ANNÉE 1911

Pour la France.....	un abonnement...	1 fr. 75
— —	cinq abonnements, *sous la même bande*	7 — »
Pour la Suisse, l'Alsace et la Belgique.	un abonnement....	2 — »
	deux abonnements..	3 — 50
Pour les autres pays de l'Europe le Canada et les Etats-Unis.	un abonnement....	2 — 25
	deux abonnements..	4 — »

Abonnements spéciaux à prix réduits.

Dans le but d'aider à la distribution gratuite et de répandre davantage le « SALUT DE DIEU », nous offrons 50 abonnements annuels pour 60 fr., — 25 pour 32 fr., — et 10 abonnements annuels pour 14 fr., *franco*, à une même adresse en Europe. En outre, pour la somme de 100 fr., nous céderons CENT abonnements annuels *franco par colis postal*, en France, en Suisse, en Belgique et en Alsace.

L'ŒUVRE D'UN NOUVEAU TESTAMENT.

« Jésus donc dit aux douze : Et vous, voulez vous aussi vous en aller ? — Simon Pierre lui répondit : Seigneur, auprès de qui nous en irions nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle » (Jean VI, 67-68).

Dans les deux récits qui suivent nous avons une preuve nouvelle de cette déclaration : « La parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, et atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles, et elle discerne les pensées et les intentions du cœur » (Hébreux IV, 12).

I

Au nord de l'Amérique ou plutôt du Canada, se trouve un rassemblement de croyants qui traversa une période assez mouvementée à ses débuts. L'endroit fut peuplé par une colonie de Français, catholiques-romains très fanatiques, il y a quarante ou cinquante ans. Ce fut un événement dans le pays quand on apprit que l'un d'eux était devenu « protestant ».

Cet homme possédait un Nouveau Testament. En le lisant, il fut remué dans sa conscience, et pendant plus d'une année il fut tourmenté jour et nuit par le sentiment de sa culpabilité, ayant devant lui le jugement de Dieu comme sa part inévitable.

Pour arriver à jouir de la paix dont son âme avait un si pressant besoin, il se mit à pratiquer avec soin ce que lui enseignait son église.

Il fit des pèlerinages, assista régulièrement à la messe, prit le saint sacrement et poussa la dévotion jusqu'à s'astreindre à aller dans certains couvents renommés pour y faire des prières. Il invoquait aussi des saints qui jouissaient alors d'une grande réputation, Saint Joseph, Saint Patrick, etc. Mais tout cela fut inutile pour calmer ses angoisses, et le curé du lieu dut lui dire, un jour, qu'il ne pouvait absolument pas lui venir en aide. Que devenir dans cet état qui paraissait désespéré ? — Dieu, dans sa miséricorde, veillait sur cet homme, et Il allait lui faire entendre des paroles de salut.

Un de ses frères, établi dans un pays voisin fut amené à la foi. Apprenant le pénible état d'âme de celui dont nous venons de parler, il s'empressa d'aller lui faire visite, mais il ne fut pas reçu, sous prétexte qu'il était un hérétique. Celui-ci dut chercher un logis ailleurs ; mais avant son départ, il demanda à son frère, comme une grâce, de lui permettre de lire avec lui, une portion du Nouveau Testament, qui avait été la cause de tout son trouble. Le frère finit par y consentir. Le chapitre VIIIe de l'épître aux Romains fut l'objet de leur lecture ; ils s'arrêtèrent au verset 15, que nous transcrivons :

« Car vous n'avez pas reçu un esprit de servitude pour être derechef dans la crainte, mais vous avez reçu l'Esprit d'adoption, par lequel nous crions : Abba, Père ».

Soudain la lumière se fit dans cette âme angoissée. Tous ses doutes, toutes ses craintes disparurent sur le champ. Cet homme était devenu une nouvelle création en Jésus Christ; toutes les choses étaient « faites nouvelles » pour lui (2 Corinthiens V, 17). Ce fut avec des larmes de joie et le cœur rempli de reconnaissance envers Dieu, qu'il acheva la lecture de ce merveilleux chapitre. Les deux frères purent alors se réjouir ensemble.

Peu de temps après, sa femme fut aussi amenée à la connaissance de Christ.

Ce changement remarquable mit tout le pays en mouvement. Le nouveau converti ne put garder pour lui seul le trésor qu'il possédait. Le bonheur dont son cœur était rempli se lisait dans tout son être. Celui qui auparavant, accablé d'une tristesse excessive faisant craindre pour sa raison, marchait habituellement la tête penchée vers la terre, pouvait maintenant avec joie élever ses regards en haut.

Ce croyant ne tarda pas à apprendre une autre vérité, savoir qu'il avait été « créé dans le Christ Jésus pour les bonnes œuvres que Dieu a préparées à l'avance afin que nous marchions en elles » (Éphésiens II, 10). Avec le secours du Seigneur, son témoignage et son service ne furent pas vains : son zèle, sa piété et son exemple, furent en bénédiction à plusieurs centaines de personnes. L'église catholique, faute de monde, fut démolie et rebâtie ailleurs;

et à sa place, on éleva un bâtiment d'école, où l'humble croyant eut le privilège d'instruire plusieurs générations d'écoliers.

Des chrétiens, venus d'un autre continent, furent très utiles à ces nouveaux nés en Christ, en leur rapportant les vérités relatives au rassemblement des enfants de Dieu, selon l'Écriture. Le Nouveau Testament fut encore le moyen employé par le Seigneur pour les amener à marcher dans la vérité.

Cette assemblée fut très florissante pendant une trentaine d'années ; mais les décès et les départs successifs en diminuèrent le nombre et l'affaiblirent. Faible, elle subsiste encore comme un monument de la puissance de cette Parole vivante et opérante, qui « demeure éternellement » (1 Pierre I, 24).

II

De respectables parents juifs, dans une petite localité de Pologne, n'avaient qu'une fille qu'ils entouraient des soins les plus affectueux. Dès son bas âge, elle recherchait la solitude et prenait bien rarement part aux jeux des autres enfants. Sa vie s'écoula ainsi d'une façon paisible jusqu'à sa seizième année. Une circonstance qui paraissait sans conséquence, vint tout à coup donner à son existence, une orientation nouvelle, remplissant son cœur d'une paix et d'une joie inconnues auparavant.

Se trouvant un jour dans le jardin de ses parents, qu'une simple barrière séparait de celui d'un voisin chrétien, dans lequel un

groupe d'enfants prenaient leurs ébats, elle était absorbée dans ses pensées, quand une exclamation de joie exubérante attira son attention. Une fillette accourait auprès de ses compagnes un livre à la main, leur disant :

— Voyez ! n'est-ce pas un beau livre ? Mon père vient de me l'acheter.

— Après avoir examiné le volume, une des jeunes chrétiennes s'écria :

Je le connais bien! C'est le Nouveau Testament. Je vais vous en lire un passage.

Et là-dessus, elle l'ouvrit au XIXe chapitre de l'évangile selon Jean. Sans qu'on y prît garde, la Juive suivait cette lecture, et fut, peut-être, l'auditrice la plus attentive.

Ce qu'elle venait d'entendre pénétra dans son cœur, comme la semence jetée sur la bonne terre, et son désir fut de posséder ce livre dont elle retint soigneusement le nom. Elle y parvint sans peine, et se mit à le lire régulièrement. Dieu bénit sa Parole en sorte que la jeune fille ne tarda pas à être attirée au Seigneur Jésus, ce Sauveur béni, dont chaque page du saint livre lui révélait l'amour.

Elle ne put garder cela pour elle seule. S'ouvrant à ce sujet à ses parents, elle les supplia de lire aussi le précieux volume, et de croire en Jésus Christ.

Quel ne fut pas leur étonnement à l'ouïe d'une telle déclaration ! Ils avaient de la peine à reconnaître, en celle qui leur tenait ce langage, leur fille bien-aimée, si soumise et si

réservée. Qui donc pouvait l'avoir détournée de leurs anciennes croyances ?

Leur indignation ne le cédant en rien à leur étonnement, ils lui interdirent de leur parler encore de ces choses, la menaçant de leur malédiction si elle avait la pensée de devenir chrétienne.

La pauvre enfant, triste et désappointée, ne répliqua pas, mais dans sa chambrette, elle continuait à lire le précieux volume.

Un an plus tard, la mère de famille dut s'absenter pour des affaires importantes qui la retinrent plus longtemps qu'elle n'avait prévu.

Pendant ce temps, son mari tomba gravement malade, et la jeune fille redoubla d'ardeur et de fidélité pour le soigner; elle s'occupa non seulement du corps du malade, mais aussi de l'état de son âme.

Munie de son Nouveau Testament, elle venait s'installer au chevet de son père pour lui faire connaître que Jésus de Nazareth est le Messie annoncé par les prophètes, et le Sauveur dont nous avons besoin. Les larmes aux yeux, elle s'écria un jour :

— Père bien-aimé ! accepte Jésus pour Sauveur, crois qu'Il est ton Rédempteur, et, si tu dois être rappelé d'ici-bas, nous nous retrouverons un jour aux cieux

Le cœur du Juif mourant fut touché à salut ; il crut au Seigneur Jésus, l'invoqua et trouva la paix. Il s'endormit peu après.

La mère, encore retenue au loin par de gra-

ves intérêts, ne revit plus son mari ; lorsqu'elle fut de retour, elle ne tarda pas à apprendre tout ce qui s'était passé, et comment le défunt avait quitté cette vie en paix, après avoir confessé le Seigneur. Sa colère ne connut plus de bornes. Excitée par quelques amis, elle se laissa aller à maltraiter sa fille, au point que celle-ciperdit connaissance ; mais, malgré tout, la jeune Juive continua à persévérer dans la foi, confessant fidèlement la vérité que le Nouveau Testament lui avait révélée.

Plus tard, à Varsovie, elle eut l'occasion de s'affermir davantage dans les vérités du christianisme, et elle confessa publiquement sa foi, en recevant le baptême.

Quelle œuvre merveilleuse que celle qui s'opéra dans ces deux âmes par le moyen d'un Nouveau Testament !

Et vous, mon lecteur, qui avez le privilège de le posséder, avez-vous aussi été rendu sage à salut par la foi qui est en Jésus Christ?

TROIS LIGNES ET DEMIE

Dans une localité où je prêchais l'évangile, je fus un jour abordé par un homme très misérable en apparence qui me tint ce langage :

— Je suis excessivement embarrassé, et je pensais que peut-être vous pourriez me rendre service si je vous donnais une idée de mes antécédents. Voici dix ans que je suis dans ce pays, ayant quitté la maison pater-

nelle avec l'idée de me débarrasser de toute contrainte. Je n'ai pas de religion ; je la déteste ; et, comme beaucoup d'autres jeunes gens, je me suis décidé à marcher au gré de mes propres idées. Avec la pensée que Dieu n'existe pas, je l'ai effacé de mon souvenir. J'ai eu toutes sortes de difficultés dans mes affaires ; mais enfin j'ai pris un magasin. J'ai une femme excellente, et pour le moment, cela va. Mais depuis un certain temps, je suis en butte à un trouble intérieur qui ne fait qu'augmenter. Je tatonne comme dans les ténèbres ; la pensée qu'il y a peut-être un Dieu me tourmente.

— Ce n'est pas étonnant que vous soyez dans les ténèbres. Cela arrive inévitablement quand quelqu'un veut vivre sans Dieu.

— Ne pouvez-vous pas m'être en secours ?

— Je crains que non. Lorsqu'un homme de propos délibéré s'éloigne de Dieu, il est bien difficile qu'il revienne à la lumière. N'avez-vous pas de Bible ?

— Mais je ne puis croire la Bible.

— Cela me fait de la peine pour vous ; mais si réellement vous ne pouvez pas croire, tout est dit.

— Qu'y a-t-il à faire ? Ne pouvez-vous donc pas me donner un conseil ?

— Je ne saurais le faire. J'ai la Bible, mais vous n'y croyez pas.

— Mon cas est alors désespéré !...

— Depuis quand êtes-vous ainsi troublé ?

— Depuis environ trois ou quatre semaines ; cela est venu tout d'un coup, et je ne dors plus. Pouvez-vous m'expliquer comment cela se fait ?

— Dites-moi, est-ce que votre frère prie pour vous ?

— Je suis persuadé qu'il n'a jamais cessé de prier pour moi depuis que j'ai quitté mon pays natal.

— Alors, ce que vous éprouvez à présent doit être le commencement d'une réponse à ses prières. Il croit en Dieu, il connaît Dieu ; et les vérités que vous avez connues dans votre jeunesse reviennent à la surface.

— Mais je ne trouve nulle part de lumière. Ma santé en souffre visiblement.

— Ah, mon pauvre ami, il n'est pas facile de retrouver Dieu après l'avoir abandonné pendant dix ans. Le Seigneur Jésus dit : « Moi je suis le chemin, la vérité et la vie ; personne ne vient au Père si ce n'est par moi. » Ce n'est que par Lui que vous pouvez revenir à Dieu. Et vous avez dit que vous ne pouviez croire un mot de la Bible. De façon que ce que je viens de vous citer de ses pages ne peut pas vous aider.

— Non. Il m'est impossible de croire ce que vous dites.

Après quelques paroles de plus, je pris congé de ce malheureux. Cependant quelques semaines plus tard, je l'aperçus dans une réunion, tenue dans une localité à environ six

kilomètres de là. La réunion terminée, il vint de nouveau, me demandant que je lui aidasse, disant :

— Cela va plus mal que jamais, et sans autre secours, je mourrai ; je ne dors presque plus, et mes forces diminuent.

— La Bible dit que ce qu'un homme sème, il le moissonnera aussi... mais j'oublie... ; vous ne pouvez croire la Bible ! Je n'ai pas d'autre ressource, et la Bible ne vous sert de rien !

— Que ferai-je ? Je suis bien éloigné de Dieu, égaré !...

— Alors, je crois pouvoir trouver une ligne que vous pourrez croire.

— Bien, cela me ferait plaisir.

Ouvrant à Ésaïe LIII, 6, nous lûmes alors ensemble : « Nous avons tous été errants comme des brebis ». Est-ce vrai ?

— Oui, c'est vrai.

— Comment le savez-vous ?

— Cela décrit ce que je suis. Moi, je me suis égaré. C'est extraordinaire que vous ayez pu trouver une ligne qu'il m'a été possible de croire !

— Vous êtes donc content, ayant trouvé une ligne de la Bible que vous pouvez croire. Bonsoir !

— Arrêtez, s'il vous plaît. Cette ligne ne me fait aucun bien.

— Sans doute que non ! Le fait vous était déjà connu.

— Voudriez-vous essayer une autre ligne ?

Nous lûmes alors une seconde ligne et demie : « Nous nous sommes tournés chacun vers son propre chemin ». Ne voyez-vous pas que cette ligne nous décrit tous les deux?

— Eh bien oui; je puis croire cette ligne aussi. C'est étonnant que je puis croire ces deux lignes-là. Mais enfin elles ne changent pas mon état.

— Elles n'ont pas été écrites pour nous amener à la lumière. Elles décrivent notre état naturel à tous les deux. C'est notre expérience. Nous savons qu'elles sont vraies.

— Voudriez-vous en essayer une autre ?

— Je ne vous le conseille pas. Deux lignes sont beaucoup pour un homme comme vous; une troisième serait de trop. Pour sûr, vous ne pourrez la croire.

— Peut-être le pourrai-je ? Essayons...

Nous lûmes alors : « Et l'Éternel a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous ». N'est-ce pas trop pour vous ?

— Eh bien, je dois avouer que je n'y comprends rien; je ne puis croire cela.

— C'est ce que je vous ai dit.

— Mais comment expliquez-vous cela, que je puis croire deux lignes, et non pas toutes les trois ?

— Je pourrais vous le dire, mais vous n'aimeriez pas l'entendre.

— Dites le moi donc, je vous en prie.

— C'est que vous êtes un insensé ! Et je puis vous le prouver.

— Vous ne me ménagez pas; mais enfin pour preuve...

— Écoutez donc. Je tiens en main un album de photographies. En voici deux d'hommes que vous connaissez. Vous dites, en effet, qu'elles sont très ressemblantes. Puis il y en a deux que je connais, moi; et vous, vous dites que vous ne croyez pas que ces portraits soient bons, parce que vous n'avez jamais vu les personnes qu'ils représentent! Toutefois ils sont tous faits par le même artiste, et moi je les trouve excellents. Ne seriez-vous pas insensé de parler de la sorte ?

— Bien sûr! Mais je n'ai pas fait cela.

— Pardonnez-moi. Je vous ai montré quatre tableaux dans ce seul verset. Le premier c'était de vous-même, comme vous l'avez reconnu; le second était de moi que vous avez aussi reconnu. Les deux lignes nous font voir ce que nous sommes tous. La troisième ligne nous montre évidemment le Seigneur Jésus, et Dieu; et vous dites : « Je ne puis croire cette ligne-là ». Quel droit avez-vous de mettre en question l'exactitude du Saint-Esprit, lorsqu'il vous décrit le Sauveur et le Dieu vivant, alors que vous avez reconnu le tableau qu'Il a fait de nous deux ?

— Lisez-moi donc le verset encore une fois. Je vois que je suis un insensé après tout.

Nous relûmes le verset, et je m'efforçai encore de lui expliquer le sens des trois lignes et demie.

— Voulez-vous donc dire que mon salut et ma vie dépendent de croire la troisième ligne, telle qu'elle se trouve dans ce verset ?

— Certainement.

— Alors je vais engager mon existence pour le temps et l'éternité sur cette troisième ligne.

Nous nous mîmes alors à genoux, et je répétai au Seigneur les paroles qu'il venait de prononcer. Lui-même suivit en faisant confession de ses péchés, et en se plaçant devant Dieu dans toute sa propre impuissance à rien changer par lui-même. Avant de se lever, la lumière d'en haut avait pénétré son âme. Les trois lignes et demie avaient accompli le dessein de Dieu, ayant trouvé une entrée dans son cœur par la porte de la foi; et il se réjouissait de posséder le salut.

« Le chemin des méchants est comme l'obscurité... As-tu vu un homme sage à ses propres yeux ? Il y a plus d'espoir pour un sot que pour lui » (Proverbes IV, 19; XXVI, 12).

« L'entrée de tes paroles illumine, donnant de l'intelligence aux simples... Affermis mes pas dans ta parole, et qu'aucune iniquité ne domine en moi » (Psaume CXIX, 130, 133).

DÉSARMÉ

Dieu, dans sa miséricorde, nous cherche pour nous rendre heureux. Il est abondant en grâce et riche en moyens. Nous pouvons le remarquer une fois de plus dans le récit qui suit :

Un serviteur de Dieu qui devait partir pour une île de l'Océan indien, se rendit auparavant au pays de Montbéliard, pour faire visite à des enfants de Dieu, dont il connaissait plusieurs.

A la suite de son séjour dans la région, il eut la pensée de visiter une localité située sur le territoire neuchâtelois, non loin de la frontière française, où un détachement de soldats était cantonné. A l'occasion du passage du prédicateur, on convoqua des réunions où l'évangile de la grâce de Dieu fut annoncé. Au nombre des auditeurs se trouvait la femme du commandant de la place qui ne tarda pas à recevoir l'heureux message de l'évangile ; elle trouva la paix par la foi à l'œuvre accomplie du Seigneur Jésus sur la croix, et manifesta sans retard par sa conduite, qu'elle était réellement passée de la mort à la vie.

Plusieurs années s'écoulèrent, au cours desquelles l'heureuse croyante marchait sur les traces de son Sauveur. Un désir lui était cher; elle souhaitait vivement de revoir celui qui avait été l'instrument de sa conversion; mais il était toujours dans l'île Maurice, où il vaquait avec bénédiction au service de l'évangile. Il fut cependant ramené au pays pour l'éducation de ses enfants ; et la pensée lui vint d'aller visiter de nouveau ses amis à Montbéliard. Se souvenant de la localité non loin de la frontière, où il avait annoncé l'évangile avant son départ pour l'étranger, il résolut de s'y rendre aussi.

Plusieurs réunions eurent lieu dans l'endroit,

Le Salut de Dieu 39 (1912)

et la femme de l'ancien commandant de place désira particulièrement s'y rendre ; mais son mari, à son grand chagrin, lui faisait opposition. Un jour, le commandant étant momentanément absent, son épouse prit le chemin du local de la réunion. Peu après, son mari rentra, et étant très fâché d'apprendre où était allée sa femme, il résolut de l'y chercher.

La pauvre femme fut bouleversée à la vue de son mari qui venait de faire irruption dans la salle, elle n'entendait plus la prédication, tant elle était saisie ; et chacun des assistants avait les yeux arrêtés sur le nouveau venu. Celui-ci, en présence de cet auditoire recueilli, fut complètement désorienté ; il s'assit et écouta en silence la suite de la prédication. Quand la réunion fut terminée, il reprit tranquillement le chemin de son domicile, et resta debout près de la porte pour attendre sa compagne.

La frayeur de celle-ci redoubla à la pensée de l'aborder, mais à sa grande surprise, l'accueil fut des plus affectueux. Quelqu'un avait déjà rencontré le commandant et l'avait désarmé. Dieu, dans sa grâce, lui avait fait entendre sa voix d'amour, et avait touché son cœur à salut.

« Ma chère femme », lui dit-il, « je suis allé pour te prendre, et Dieu m'a pris ». A l'ouïe de ces paroles inattendues, la frayeur de l'épouse se changea sur le champ en joie, et le bonheur de l'un et de l'autre, se confondit.

Nous pouvons nous représenter ce qu'éprou-

vaient ces deux cœurs. Car assurément ils pouvaient dire, selon les paroles du cantique:

« T'aimer, Jésus, te connaître,
Se reposer sur ton sein ;
T'avoir pour Ami, pour Maître,
Et pour breuvage et pour pain ;
Savourer en paix ta grâce ;
De ta mort, puissant Sauveur !
Goûter la sainte efficace,
Quelle ineffable douceur. »

Qu'il est précieux de constater comment la grâce de Dieu est au-dessus de nos manquements, et confond souvent notre faible foi. La parole de Dieu est positive sur l'obéissance qu'une femme doit à son mari ; mais dans ce cas-ci, comme si souvent dans nos pauvres expériences, Dieu nous reprend non pas par des châtiments, mais par une surabondance de grâce. L'apôtre Paul lui-même a dû en rendre témoignage quant à son opposition contre le nom de Jésus le Nazaréen : « Miséricorde m'a été faite, parce que j'ai agi dans l'ignorance, dans l'incrédulité ; et la grâce de notre Seigneur a surabondé avec la foi et l'amour qui est dans le Christ Jésus » (Actes XXVI, 9-18; 1 Timothée I, 13-14).

UN MOT POUR LES AMES QUI CHERCHENT LE SALUT

N'essaie pas de t'améliorer toi-même. Ce serait en vain, quelque peine que tu te donnes pour cela. Si, étant écolier, tu as fait une ta-

che d'encre dans ton cahier, aucun papier buvard, aucune gomme à effacer, aucun grattoir ne pourraient en faire disparaître totalement la trace aux yeux du maître.

Ne cherche pas à toucher Dieu par des résolutions ou des promesses pour l'avenir ; Il sait que tu ne pourrais les tenir ; elles sont sans aucune valeur.

Ne commence pas à lutter en désespéré. Au contraire, Dieu attend une confession complète de ta faute, et que tu t'inclines tout à fait devant le jugement clairement porté sur le péché, ainsi que le montrent Romains III, 9-20, et d'autres passages de l'Écriture. Et pourtant, cette confession de ta faute, cette soumission, bien qu'elles soient indispensables, ne sont pas ce qui te sauve.

Ce qui te sauve, c'est la foi simple en Christ, la foi en l'œuvre qu'Il a accomplie à la croix, *pour toi*, pécheur. Son sang précieux purifie de tout péché. Seul le Fils unique de Dieu, le Seigneur Jésus Christ, le Sauveur du monde, peut te sauver ; accours à Lui, crois en Lui. Il dit : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi » (Jean VI, 37).

Correspondance

Question. — Que faut-il entendre par la « Maison de l'Éternel », à Silo, le temple n'étant pas encore bâti? Et comment a-t-elle été remplacée dans la suite ?

Réponse. — Les mots « maison » ou « temple » sont quelquefois employés dans un sens spirituel pour indi-

quer le lieu où était l'autel sur lequel on offrait des sacrifices à Dieu, et où Dieu « habitait » au milieu de son peuple (voyez Exode XV, 2, 13). Puis, au chapitre XXV, 8, nous trouvons que Dieu, en donnant à Moïse les directions nécessaires pour construire le Tabernacle, dit que les Israëlites devaient lui apporter des offrandes dans ce but, ajoutant : « Ils feront pour moi un sanctuaire, et j'habiterai au milieu d'eux ».

L'expression « maison de l'Éternel » est adaptée à un tel sanctuaire, soit qu'il eût la forme d'une tente, ou bien d'une maison bâtie de pierres de taille. Voyez Deutéronome XXIII, 18 ; Josué VI, 24 ; IX, 23 ; Juges XVIII, 31 ; XIX, 18 ; 1 Samuel I, 7, etc.

Il n'y avait pas de « temple », proprement dit, avant celui qui fut bâti par Salomon (voyez 2 Samuel VII, 6 ; 1 Rois III, 2). Jusque là, le Tabernacle construit par les fils d'Israël, sous la direction de Moïse, avait servi ; et c'est au tabernacle sans doute que fait allusion dans le Psaume XC, verset 17, l'expression : « l'œuvre de nos mains ».

Arrivés au pays de Canaan, il semblerait que les Israëlites dressèrent le tabernacle d'abord à Guilgal, où était « le camp » (Josué IV, 19 ; IX, 6 ; X, 15, 43) ; ensuite, à Silo (Josué XVIII, 1 ; XIX, 51). Nous l'y retrouvons au commencement du livre de Samuel chap. I, 3, 9, 24), où les deux termes « temple de l'Éternel » et « maison de l'Éternel » ; sont employés pour le désigner, ainsi qu'au chap. III, 3, 15. Y avait-il alors quelque annexe, ou bâtiment accessoire ? Les passages, chap. III, 3, et IV, 18, pourraient le faire supposer. Dans tous les cas, sa valeur et son importance furent perdues, du moment que l'arche en fut ôtée, pour n'être plus jamais replacée en son lieu. Samuel sacrifiait ailleurs, comme à Mitspa, à Ramah et à Guilgal (VII, 9, 17 ; IX, 12 ; X, 8 ; XI, 15).

Le Salut de Dieu 39 (1912)

Le Salut de Dieu 39 (1912)

Lorsque David fut persécuté par le roi Saül, il s'enfuit auprès du sacrificateur, à Nob (1 Samuel XXI, 1). Le récit fait entendre que le tabernacle était là, et que le service s'y faisait, au moins en partie. Mais après le massacre des sacrificateurs, il ne restait qu'Abiathar, qui « s'enfuit après David », en emportant l'éphod, dernier reste de l'intervention de Dieu en faveur de son peuple par le moyen de la sacrificature (1 Samuel XXII, 20; XXIII, 6, 9).

Plus tard, quand David fut établi roi sur tout Israël, le tabernacle se trouvait « au haut lieu qui était à Gabaon » (1 Chroniques XVI, 39; XXI, 29). L'autel de l'holocauste y était aussi. David fit monter l'arche de Dieu de Kiriath-Jéarim, où elle avait été longtemps gardée, et la mit dans une tente préparée pour elle sur la montagne de Sion ; car il y avait construit son palais (1 Chron. XI, 5; XV, 1). Il maintenait des services aux deux endroits, à Sion et à Gabaon (1 Chroniques XVI, 6, 39-40).

Lorsque Salomon bâtit le temple sur le mont Morija — à plus d'un kilomètre de distance de Sion — il y plaça l'arche, ainsi que les saints ustensiles du tabernacle, tirés de Gabaon. L'ancien autel aussi paraît avoir été gardé dans le nouveau temple, quoique, pour le service, il fût remplacé par le nouvel autel fait par Salomon (2 Chron. I, 5; III, 1; IV, 1; V, 5).

A la suite des infidélités du peuple et de leur refus d'écouter les avertissements maintes fois répétés par les prophètes, le magnifique temple de Salomon fut livré aux flammes, et les ustensiles et les trésors transportés à Babylone (2 Chron. XXXVI, 18, 19). Quel terrible avertissement à cause de la désobéissance, et qui a toute sa valeur pour nous aujourd'hui !

Après les 70 ans de captivité, un résidu du peuple, encouragé par le roi Cyrus, rebâtit le temple sur de

petites proportions, et au milieu de beaucoup de difficultés occasionnées par la jalousie des peuples environnants; il était construit sur son ancien emplacement à Morija. Ce temple, le deuxième, fut dans la suite agrandi par le roi Hérode, surtout en y ajoutant tout à l'entour, plusieurs cours et bâtiments. C'est dans ce temple que le Seigneur Jésus est souvent entré, accomplissant ainsi la prophétie de Aggée II, 9 : « La dernière gloire de cette maison sera plus grande que la première ».

Il fut brûlé par les Romains quarante ans après la mort du Sauveur.

Il est plus que probable qu'on en bâtira un autre, où l'antichrist fera son œuvre funeste, et qu'il sera détruit dans le cataclysme qui fendra la montagne des Oliviers, lors du retour du Seigneur Jésus sur cette terre. (Zacharie XIV, 4). Car Il reviendra à l'endroit même d'où les disciples l'ont vu monter au ciel (Actes I, 9-12). En même temps, le nouveau temple, décrit par Ézéchiel, se trouvera bâti sur la « haute montagne » qui se lèvera au nord de la nouvelle cité de Jérusalem (Ézéchiel XL, 1-2; Michée IV, 1-2). Comparez aussi le Psaume XLVIII, 1-3.

Il est très remarquable de voir comme toutes ces diverses prophéties s'accordent pour établir non seulement les positions relatives du nouveau temple et de la ville future, mais aussi les changements extraordinaires qui vont avoir lieu Et à côté de tout cela, il y a assurément un enseignement spirituel quant à l'importance de la demeure de Dieu, comme centre de rassemblement pour son peuple, et aussi pour tous les habitants de la terre. Nous le voyons à la fin du Psaume XLVII, qui précède celui où est indiqué le nouvel emplacement de Sion.

ANNONCES

CHOIX D'HYMNES FORMAT IN-16, avec musique

Relié toile..... 2 fr. »»

Reliures anglaises souples

Chagrin, tranches rouge et or..... 4 fr. 50
Maroquin, tranches rouge et or..... 6 fr. 50
— Oxford, à rebords arrondis..... 13 fr. »

12me ÉDITION, FORMAT IN-16, sans musique

Relié toile..... 1 fr. 60
— basane..... 3 fr. 20
Maroquin, tranches rouge et or..... 6 fr. »

PETIT FORMAT avec musique

Relié toile..... 1 fr. 20
Relié peau..... 1 fr. 80
Basane doré sur tranche..... 2 fr. 50
Basane Perse, tranche rouge et or..... 3 fr. 25
Maroquin, tranche rouge et or..... 4 fr. 50
Maroquin Oxford, à rebords arrondis, tr. or 7 fr. 50

Recueil de CANTIQUES nouveaux

En feuilles..... 0 fr. 60
Reliure toile..... 1 fr. 15 et 1 fr. 50
Reliure maroquin, tranches or..... 3 fr. 25

Le Salut de Dieu, années 1885 à 1906, vol. reliés. Prix réduit, le volume..... 1 fr.
Année 1910 vol. broché..... 1 fr. 75
Année 1911 vol. broché..... 1 fr. 75

ANNONCES

SAINTE BIBLE

Edition in-16

Reliée toile mince reliure anglaise..... 4 fr. »
— dos peau..... 5 fr. 50
Port : 0 fr. 40 *par exemplaire.*

Tirage sur papier extra-fin :

Reliée basane..... 11 fr. »
Reliée plein maroquin, souple..... 14 fr. »
— — —extra, souple, doublé cuir 17 fr. »
— — —extra, souple, à rebords.. 20 fr. »
Port : 0 fr. 30 *par exemplaire.*

Grande édition, nouvelle, in-8°.

— basane reliée avec tranches dorées. 11 fr. »
Port par Bible : 0 fr. 65.

NOUVEAU TESTAMENT

In-32, relié toile..... 0 fr. 60
Édition sur papier extra-fin :
Pleine basane : 3 fr. 25; ..... pleine peau : 3 fr. 75
Maroquin souple..... 4 fr. 75
— souple à rebords : 6 fr.; ..extra : 8 fr. »
Port : 0 fr. 10 *par exemplaire.*

In-8°, broché..... 1 fr. 50
In-8°, reliure mi-peau..... 3 fr. 50
Port : 0 fr. 40 *par ex.*

Heureux message pour les enfants, par L. P. L'exemplaire, 20 centimes, *franco*, 25 centimes.

Pour la rédaction : *Le gérant*, E. PÉRIER.

Le Mans — Imprimerie Monnoyer — 1912.

Le Salut de Dieu 39 (1912)

Le Salut de Dieu 39 (1912)

LE

SALUT DE DIEU

FEUILLE CONSACRÉE A L'EVANGÉLISATION

PARAISSANT UNE FOIS PAR MOIS

Toute chair verra le salut de Dieu.
ÉSAÏE LII, 10; LUC III, 6.

N° 464. — MAI 1912.

Paix offerte et possédée..... L. Jouret.. Pages 81
Le rocher frappé..... H. Junod. trad.t — 88
Un orateur muet à la parole puissante.. L. Poget — 90
Un réveil salutaire... Jean Piguet (J. Barat).. — 97

BUREAU DU JOURNAL
17, RUE GIDE, 17
LEVALLOIS, PRÈS PARIS

LE SALUT DE DIEU » se publie à Paris une fois par mois.

La Rédaction reçoit avec plaisir toute communication chrétienne, soit comme article à insérer dans le journal, soit comme question sur les vérités fondamentales de la foi, sur les difficultés que les âmes peuvent éprouver, et sur la Parole de Dieu. Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à M. E. PÉRIER, 71, avenue d'Antin, Paris, VIIIe.

Les abonnements se font au bureau du journal. Les envois d'argent doivent être faits au nom de D. MULLER, 17, rue Gide, Levallois, près Paris.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR L'ANNÉE 1912

Pour la France.....	un abonnement...	1 fr. 75
— —	cinq abonnements, *sous la même bande*	7 — »
Pour la Suisse, l'Alsace et la Belgique.	un abonnement.....	2 — »
	deux abonnements..	3 — 50
Pour les autres pays de l'Europe le Canada et les Etats-Unis.	un abonnement.....	2 — 25
	deux abonnements..	4 — »

Abonnements spéciaux à prix réduits.

Dans le but d'aider à la distribution gratuite et de répandre davantage le « SALUT DE DIEU », nous offrons 50 abonnements annuels pour 60 fr., — 25 pour 32 fr., — et 10 abonnements annuels pour 14 fr., *franco*, à une même adresse en Europe. En outre, pour la somme de 100 fr., nous céderons CENT abonnements annuels *franco par colis postal*, en France, en Suisse, en Belgique et en Alsace.

PAIX OFFERTE ET POSSÉDÉE

« Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la **paix avec Dieu** par notre Seigneur Jésus Christ » (Romains V, 1).

« Ne vous inquiétez de rien, mais, en toutes choses exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâces; et la **paix de Dieu**, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus » (Philippiens IV, 6-7).

« Que la **paix de Christ**, à laquelle aussi vous avez été appelés en un seul corps, préside dans vos cœurs; et soyez reconnaissants » (Colossiens III, 15).

Lorsque le Seigneur Jésus fut sur le point de quitter les siens pour s'en retourner au Père, Il leur donna des consolations précieuses et efficaces pour le temps de son absence. Entre autres choses, Il leur dit : « Que votre cœur ne soit pas troublé; vous croyez en Dieu croyez aussi en moi » (Jean XIV, 1). Il allait leur préparer une place dans la maison de son Père, et plus tard, Il reviendrait chercher tous les siens afin que là où Il est, ils y fussent aussi avec Lui. En attendant, Il leur envoie le Saint-Esprit. Il termine cette partie de son discours par ces paroles : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix » (Jean XIV, 27).

La première chose dont ils avaient besoin, était bien celle qui répondait à la condition dans laquelle ils se trouvaient comme pécheurs devant Dieu; il leur fallait la paix que Jésus seul pouvait « faire » (Éphésiens II, 15). Pour l'acquérir, Il devait passer par la mort, car le prix de cette paix n'était rien moins que l'effu-

sion du précieux sang du Sauveur (Colossiens I, 20). Combien peu Simon Pierre comprenait cela, lorsqu'il cherchait à défendre son Maître contre ceux qui venaient le saisir ! Aussi dnt-il entendre ces paroles : « Remets ton épée dans le fourreau; la coupe que le Père m'a donnée, ne la boirai-je pas ? » (Jean XVIII, 11).

Cependant le Seigneur avait maintes fois fait mention à ses disciples de la nécessité de sa mort (Matthieu XVI, 21). L'ancien Testament l'avait donné à connaître, longtemps à l'avance, par des déclarations prophétiques positives et nettes, ainsi que par des types nombreux. Avant de les quitter, la réalité allait nécessairement avoir lieu. L'écriture devait recevoir son accomplissement dans la mort de la sainte Victime sur la croix.

Nous avons tous offensé Dieu par nos péchés; il fallait donc qu'ils fussent abolis, afin que nous fussions réconciliés avec Lui; « car sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission » (Hébreux IX, 22). C'est pour cela que notre adorable Sauveur se livra lui-même aux mains de ses ennemis, dans le jardin de Gethsémané; Il devait « donner sa vie en rançon pour plusieurs » (Matthieu XX, 28). La volonté de Dieu s'était ainsi engagée en vue de notre éternel salut. A quel prix infini — et Dieu seul le connaît — la paix dont le Seigneur parlait aux siens allait être acquise !

Remarquons-le, un Dieu de jugement réglait la question de nos péchés et celle du pé-

Le Salut de Dieu 39 (1912)

ché en principe, avec Christ, son Fils bien-aimé. Sur la croix, Jésus a pu dire : « C'est accompli » (Jean XIX, 30). Mais ensuite, Il est « le Dieu de paix qui a ramené d'entre les morts le grand pasteur des brebis, dans la puissance du sang de l'alliance éternelle » (Hébreux XIII, 20). Il montrait ainsi la pleine satisfaction qu'Il avait trouvée dans l'œuvre de son bien-aimé ; et Christ ressuscité est maintenant notre paix devant Dieu (Éphésiens II, 14).

Le Seigneur, fidèle à sa promesse, vint, le jour même de sa résurrection, annoncer aux disciples réunis, la bonne nouvelle de la paix qu'Il venait d'accomplir en leur faveur. Il leur dit : « Paix vous soit ! » en leur montrant ses mains et son côté (Jean XX, 19). Le Sauveur annonçait ainsi la bonne nouvelle de la paix à ceux qui étaient près, c'est-à-dire aux Juifs ; et dans la suite, elle devait être annoncée aussi à ceux qui étaient loin, les Gentils (Éphésiens II, 17).

Corneille et son entourage devinrent les prémices de ces derniers, en recevant « la bonne nouvelle de la paix par Jésus Christ », que l'apôtre Pierre leur annonça (Actes X, 36).

Ils étaient tellement disposés à recevoir le message qui leur fut apporté, que l'Écriture ne dit même pas qu'ils crurent. Mais le Saint-Esprit, dont ils furent rendus participants, était le sceau de Dieu mis sur leur foi, comme ce fut, plus tard, le cas, pour les fidèles à Éphèse (Actes XIX, 6 ; Éphésiens I, 13). Ainsi, nous l'apprenons par cette déclaration du saint Livre,

la foi est le moyen de jouir de la paix : « Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons **la paix avec Dieu** par notre Seigneur Jésus Christ (Romains V, 1).

Retenons-le, la paix a été accomplie ; c'est un fait certain, indépendamment de la jouissance que nous en avons ; mais si nous recevons le témoignage de Dieu relativement à l'œuvre de Christ, le Saint-Esprit dont nous sommes scellés en croyant nous en fera assurément jouir ; car Jésus, notre Seigneur « a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification » (Romains IV, 24, 25).

Telle est la première et importante bénédiction que Dieu accorde au croyant en vertu de l'œuvre du Seigneur Jésus. Tout son passé a trouvé sa fin dans la croix du Sauveur, et une ère nouvelle a commencé pour lui.

Ce que Jésus avait annoncé aux disciples, au moment de son départ, devient ainsi l'heureuse part de tous ceux qui croient maintenant à l'évangile de Dieu. Chacun jouit pour soi-même de **la paix avec Dieu**.

* * *

Étant rendu participant d'une vie nouvelle, le croyant a aussi le privilège de posséder la personne de Christ comme l'objet de ses affections nouvelles. Elle est pour son cœur le sujet d'une « joie ineffable et glorieuse » (1 Pierre, I, 8). A trois reprises, au cours de l'épître aux Philippiens, le livre de l'expérience chrétienne, le croyant est invité à se réjouir dans le Sei-

gneur. C'est l'état normal du chrétien. Toutefois le réalisons-nous constamment comme nous le devrions ? Que de fois, hélas, nous sommes en défaut ! D'une part, les choses du monde, si nous nous laissons influencer par elles, et de l'autre, les soucis dont nous sommes assaillis, viennent mettre obstacle à cette réalisation. Nous traversons, il est vrai, un monde rempli d'épreuves, et il suffit parfois d'une petite difficulté pour nous abattre et détourner nos pensées de Celui qui devrait en être l'objet, et nous réjouir. Que faire en ce cas, pour être délivrés de nos inquiétudes ? — L'Écriture nous enseigne le chemin à suivre, qui est, en effet, des plus simples. D'abord nous trouvons un commandement positif : « Ne vous inquiétez de rien » ; ensuite vient une exhortation pressante : « Mais en toutes choses exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâces ; et **la paix de Dieu**, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus » (Philippiens IV, 6-7).

Lorsque nous déposons sur le cœur de Dieu, que rien ne trouble, nos sujets d'inquiétude, nous sommes soulagés à la pensée qu'Il s'en occupera, car Il s'intéresse à tous les détails de notre vie. Puis en échange de nos soucis, nous obtenons, non pas invariablement la délivrance immédiate de nos sujets de crainte, mais—ce qui est infiniment plus précieux—Sa paix à Lui, qui surpasse toute l'intelligence que

nous pourrions avoir de nos circonstances, paix qui gardera nos cœurs et nos pensées dans le Christ Jésus. Alors nous pouvons nous réjouir dans le Seigneur, et manifester dans nos voies, et dans tous nos rapports, la paix qui est notre partage (Romains XV, 13).

* * *

Le jour de sa résurrection, Jésus dit une seconde fois aux disciples : « Paix vous soit ! » en ajoutant : « Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie » (Jean XX, 21). C'était leur donner à entendre qu'ils allaient être ses témoins pendant le temps de son absence, à dater de ce moment-là. Le Sauveur ressuscité, les rendra capables de répondre à sa pensée ; car Il leur communiquera sa vie de résurrection : Il souffla sur eux, et leur dit : « Recevez l'Esprit Saint » (Jean XX, 22). C'est cette vie nouvelle que le croyant est appelé à reproduire dans sa marche. Le témoin de Christ doit manifester le caractère de Christ. C'est à quoi nous invite le passage suivant, de l'épître aux Colossiens :

« Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, d'entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur, de longanimité, vous supportant l'un l'autre, et vous pardonnant les uns aux autres, si l'un a un sujet de plainte contre un autre ; comme aussi le Christ vous a pardonné, vous aussi faites de même » (III, 12-13).

Une telle marche est agréable à Dieu, assu-

rément; la paix règne dans le cœur; et nous sommes appelés à cette paix dont Christ lui-même jouissait dans son chemin d'obéissance au Père. Il veut qu'elle soit le partage de tous ses bien-aimés. C'est précisément de cette paix-là que le Seigneur fait mention aux disciples, en leur disant : « Je vous donne ma paix » (Jean XIV, 27). Mais Il ne donne pas comme le monde donne. Le monde doit se dessaisir de l'objet qu'il donne, tandis que le Seigneur amène en communion avec lui-même celui qui le possède. Quelle douce intimité ! Témoin de Christ — faible peut-être — ne la désires-tu pas ? Elle est aussi à ta disposition : « Et que **la paix du Christ** à laquelle aussi vous avez été appelés en un seul corps, préside dans vos cœurs; et soyez reconnaissants » (Colossiens III, 15).

Si notre bien-aimé Sauveur a laissé ses rachetés comme des témoins sur la terre, durant le temps de son absence, Il a pourvu absolument à tout ce qui leur était nécessaire. Aussi que peut-il manquer à celui qui réalise ces précieuses bénédictions et qui jouit de sa paix ? Sa juste reconnaissance envers Lui est la preuve que rien ne manque à son bonheur.

Ainsi, *la paix avec Dieu* est la part immuable du pécheur qui a reçu l'évangile de Dieu et qui est réconcilié avec Lui.

La paix de Dieu est celle que le chrétien possède lorsqu'il a déchargé son cœur des soucis qui l'oppressaient, et rejeté ses inquiétudes

sur Celui qui, connaissant la fin dès le commencement, veille sur nous. Ainsi mis au large, son cœur peut se tourner vers l'objet de ses affections nouvelles.

La paix de Christ est réalisée par le croyant en demeurant dans la communion du Seigneur, dans son intimité.

« Or, que le Dieu d'espérance vous remplisse de toute joie et paix en croyant, pour que vous abondiez en espérance, par la puissance de l'Esprit Saint. » (Romains XV, 13).

LE ROCHER FRAPPÉ

« Et le peuple murmura contre Moïse, et dit : Pourquoi nous as-tu fait monter d'Égypte, pour nous faire mourir de soif ?... Et Moïse cria à l'Éternel, disant : Que ferai-je à ce peuple ? Encore un peu, et ils me lapideront. Et l'Éternel dit à Moïse : Passe devant le peuple, et prends avec toi des anciens d'Israël; et prends dans ta main ta verge avec laquelle tu as frappé le fleuve, et va. Voici, je me tiens là devant toi, sur le rocher, en Horeb ; tu frapperas le rocher, et il en sortira des eaux, et le peuple boira » (Exode XVII, 2-6).

Lorsque Dieu donna à son peuple dans le désert l'eau provenant du rocher frappé par Moïse, *tous* avaient libre accès auprès de cette eau, tous avaient le droit d'y étancher leur soif et de sauver leur vie. Avec une majestueuse libéralité, le rocher versait les flots rafraîchissants dans l'aride désert, et tous ceux qui étaient altérés, tous sans distinction, pouvaient librement s'approcher et boire autant qu'ils le désiraient. Ils n'avaient à demander

la permission à personne, et pour en jouir ils n'avaient aucun sacrifice à faire. N'est-ce pas une précieuse image de la libre grâce pleinement révélée en Christ, et valable pour tous les hommes sans exception ?

Aujourd'hui — jour de salut, — *chacun* peut, s'il le veut, venir à Jésus. Et il peut, répondant à l'appel pressant du Seigneur, prendre gratuitement de l'eau de la vie.

C'est ce que nous apprend la dernière page du Nouveau Testament : « Que celui qui a soif vienne ; que celui qui veut prenne gratuitement de l'eau de la vie ».

Pouvons-nous supposer que parmi les milliers d'Israélites, accablés et altérés, sous le soleil brûlant du désert, il s'en soit trouvé *un seul* qui ait dédaigné cette eau désaltérante et qui ait préféré se laisser mourir de soif ? Et pourtant, aujourd'hui, des milliers d'âmes « fatiguées et chargées » s'en vont indifférentes, ou même opposées à Christ, qui seul peut et veut leur donner un vrai repos, une paix durable, et la vie éternelle !

Remarquons aussi que le salut et l'affranchissement sont personnels. C'est seulement celui qui veut et qui vient auprès du Sauveur en réponse à son appel, qui obtient le salut, le pardon et la paix avec Dieu. Mais Dieu demande à chacun de se courber devant Lui, et de faire une confession sincère de sa culpabilité.

Avez-vous, dans la présence de Dieu, gémi sur vos péchés ? Avez-vous dans votre détresse, cherché votre refuge et le fondement du salut en Jésus Christ, le seul Sauveur ?

Oh ! ne renvoyez pas votre conversion et votre délivrance jusqu'à ce que ce soit trop tard ! Pourquoi mourir dans vos péchés ?

UN ORATEUR MUET, A LA PAROLE PUISSANTE

Une vingtaine de personnes étaient à table dans un restaurant. Un silence complet régnait dans la salle. Quels ne furent pas mon étonnement et mon admiration de voir, tout à coup, cette société entrer dans une conversation des plus animées, sans prononcer une seule parole. Les visages étaient épanouis de joie, et dans les yeux il y avait une expression de bonheur que je n'avais pas encore rencontrée à un tel degré dans une société. C'étaient des sourds-muets, hommes et femmes, où tout ce que l'on exprime en fait d'intelligence, ou d'affection, était clairement manifesté sans aucune parole, sans un seul son. Parfois l'on voit quelque chose de semblable sur le visage de celui qui lit un livre, une lettre, un télégramme.

Au nombre de ces voix qui arrivent à l'homme sans sons, sans bruit, la plus puissante, imposante et solennelle à la fois, c'est la voix de la *création* : « Les cieux racontent la gloire de Dieu, et l'étendue annonce l'ouvrage de ses mains. Un jour en proclame la parole à l'autre jour, et une nuit la fait connaître à l'autre nuit. Il n'y a point de langage, il n'y a

Le Salut de Dieu 39 (1912)

point de paroles; toutefois leur voix est entendue ». L'étendue de leur témoignage comprend toute la terre, et leur langage va jusqu'au bout du monde (Psaume XIX, 1-4).

Le *souvenir* aussi parle sans paroles, et parfois si fortement, qu'il fait pleurer comme un enfant un homme aux traits d'Hercule... Il est encore une voix dont les accents ont une puissance extraordinaire, qui est capable de faire trembler le corps et l'âme; chacun l'a nommée: c'est la *conscience*. Elle dérobe le sommeil aux hommes de bonne santé, et fait trembler les plus endurcis. Elle découvre ce qui se cache, elle traîne devant le juge les coupables et les fait s'accuser eux-mêmes.

Qu'elle est puissante, merveilleuse, la parole de ce compagnon fidèle de l'homme, compagnon dès sa tendre enfance jusqu'à son entrée dans l'éternité !

Il est vrai que la conscience a une qualité remarquable : elle peut s'endormir, et même à un tel point qu'on la croirait morte. Chez plusieurs elle dort pesamment et longuement. Il y a une chose certaine cependant : elle se réveillera sûrement une fois, ici-bas ou dans l'éternité. Quand l'homme est devant son juge, qui est aussi son Dieu, elle se réveille et commence son solennel et puissant discours. Tandis qu'elle paraissait dormir, elle a pris note de tout; tout est gravé en lettres de feu dans ses dossiers, jusqu'aux pensées et aux sentiments du cœur! Langue sans paroles, sa mémoire est

prodigieuse; elle fait l'histoire de l'ingratitude, de l'égoïsme, de la culpabilité de la vie.

On a dit que la conscience est la porte par laquelle la parole de Dieu entre dans l'âme et saisit le cœur. En interprète fidèle, elle fait peser sur le cœur de l'homme le jugement que Dieu lui-même porte sur ses actes, ses paroles, ses pensées et ses sentiments.

Quand Dieu entre par cette porte mystérieuse de la conscience, Il ramène et déroule dans sa lumière toute une vie. C'est alors que se réalisent ces solennelles déclarations du Psaume L, à l'adresse de celui qui hait la correction et qui a jeté les paroles de Dieu derrière son dos : « Si tu as vu un voleur, tu t'es plu avec lui, et sa portion est avec les adultères; tu livres ta bouche au mal, et ta langue trame la tromperie; tu t'assieds, tu parles contre ton frère, tu diffames le fils de ta mère : tu as fait ces choses-là, et j'ai gardé le silence; tu as estimé que j'étais véritablement comme toi, mais je t'en reprendrai, et je te les mettrai devant les yeux » (versets 17 à 21).

Qu'il est redoutable ce réveil de la conscience ! Toutes les personnes qui apparaissent alors sur la scène sont connues de l'homme duquel la conscience parle, et toutes le connaissent. Voici venir une mère pleurant; elle regarde son fils, l'exhorte et le supplie : « Mon fils retire ton pied de ce chemin !... Ne vois-tu pas qu'il mène à la misère et à la honte, en ce monde, et à la perdition pour l'éternité ? »

Le fils le savait, et cependant il n'est pas revenu en arrière, ne s'est pas repenti de ses méchantes actions. Qu'elles furent nombreuses, amères, brûlantes, les larmes de cette mère ! Et le père ? qu'elles furent solennelles ses paroles ! Il est mort déjà depuis plusieurs années, et cependant il apparaît comme dans le moment du dernier avertissement alors qu'il tenait ses yeux fixés sur ceux de ce fils !

Il apparaît aussi cet ami de jeunesse; le connais-tu, ô homme ? Il te dit : « Tu te souviens de ce soir où tu m'induisis à entrer dans cet affreux chemin du vice ? Apprends-le, si tu ne le sais pas : dès ce moment j'allai de mal en pis! Tu as eu une large part à mon malheur, à ma ruine ! »... D'autres encore arrivent sur la scène ! Reconnais-tu tes compagnons d'auberge, de café, de dissipation ? Avec eux, toute une vie, tout un monde d'iniquités se réveille à ta honte, et à ta terreur ! Comment supporter la vue de toutes ces scènes d'impiété dans la lumière du Dieu trois fois saint ? Quelle confusion ! quelle détresse ! quel désespoir !

Et ce patron qui, te croyant honnête, t'honora de sa confiance ? Il t'accuse, lui aussi, et de quoi ? Aucun ne t'a vu, du moins tu l'as cru; il t'accuse des petites sommes prises dans la caisse, même des timbres-poste, que l'on crut s'être égarés !... Aujourd'hui, il est là, il t'accuse devant Dieu, l'homme de la confiance duquel tu as tant abusé !... Est-ce vrai ? Tremble, toi, qui te flattes à tes propres yeux,

quand ton iniquité se présente pour être haïe; où te cacheras-tu, quand l'orateur à la parole puissante commencera en toi son redoutable discours d'accusation ?...

Mais, j'entends quelqu'un qui répond : « Tout cela n'est pas pour moi; jamais je n'ai commis de telles méchancetés ! Aucun ne peut me reprocher de telles choses, car j'ai toujours été un homme rangé, j'ai eu à cœur mon devoir, même dans les choses de mon église, que j'ai cherché à pratiquer du mieux possible ! »

Voyons, mon ami, peux-tu maintenir devant Dieu ce que tu viens d'affirmer si catégoriquement ? Et tes innombrables mensonges, grands et petits ? Et tes paroles amères et dures, et tes péchés d'impureté cachés aux yeux des hommes ? Comment peux-tu passer aussi légèrement sur les affections négligées, sur les larmes que tu aurais pu essuyer et tu ne l'as pas fait ? N'y a-t-il point de culpabilité en tout cela ? Est-ce là plaire à Dieu, faire sa volonté ?

Mais voici quelqu'un qui s'approche ! C'est le fils de Dieu mort pour toi sur la croix de Golgotha, Celui dont l'amour pour toi fut plus fort que la mort, amour qui le porta à traverser l'abandon de son Dieu, à se charger de tout le poids de sa juste colère, pour toi, afin que toi, qui as justement mérité cet abandon et cette juste colère, tu puisses y échapper ! De plus, dans son amour, Il t'a accompagné, protégé, béni dans ton chemin. Il voulait ton cœur; le lui as-tu donné ? Quelle place Lui as-tu

Le Salut de Dieu 39 (1912)

faite dans tes affections ? Hélas, ce n'est pas des cérémonies religieuses qu'Il te demandait, mais ton cœur ; Il voulait que, croyant en son amour, tu lui permisses de te bénir ; Il voulait te délivrer de ton égoïsme, de ta mondanité, de ta froideur de cœur ; en un mot, te montrer ce que tu es en réalité aux yeux de Dieu ; Il voulait illuminer ton œil ténébreux, et incliner ton cœur altier devant son amour. N'as-tu pas eu du temps à donner à nombre de solliciteurs, à des études, collections, musique, peinture, etc. ? Mais pour Lui tu n'eus jamais de temps à Lui accorder quelques courts moments, encore paraissait-il te les extorquer ! Et pour finir, Jésus devint quelqu'un auquel tu étais indifférent. Il a frappé à la porte de ton cœur ; tu l'as laissé dehors ! Quantité d'autres ont frappé, auxquels tu as ouvert avec des paroles aimables, d'estime, de considération ; Lui a frappé, témoin de toutes ces entrées, mais tu l'as laissé dehors ! Tu as continué ton chemin sans Lui ; à qui en est la faute ? Il est là maintenant dans sa fidèle bonté, dans son dévouement infatigable, sans pareil ; mais Il est là aussi dans toute sa majesté de juge, de Seigneur, qui remplit l'univers de sa gloire. Tu es là, homme vain, qui ne donnas d importance qu'à tes caprices, à la science, aux honneurs, à la considération humaine, à tes affaires, tandis que son amour t'a laissé indifférent, froid, sinon ennemi !

Oh ! si maintenant ta conscience pouvait se

réveiller ! Tu pourrais comprendre combien tu t'es égaré ; tu pourrais t'humilier, implorer son pardon, tandis que le jour de la grâce dure encore, et qu'Il crie : « Venez à moi, vous tous qui vous travaillez et qui êtes chargés, et je vous donnerai du repos ». — Il n'y a point de Sauveur, si ce n'est Dieu. Il s'est fait connaître comme tel, encore qu'Il soit Juge, en justice.

Car, « cette parole est certaine et digne d'être entièrement reçue, que le Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs ». Dieu s'adresse à des pécheurs comme toi, en disant : Jusqu'à quand les moqueurs prendront-ils plaisir à la moquerie, et les sots haïront-ils la connaissance ? Revenez à ma répréhension : voici, je ferai couler pour vous mon esprit, je vous ferai savoir mes paroles » (Ésaïe XLV, 21-22 ; 1 Timothée I, 15 ; Proverbes I, 22, 23).

Mais qu'elle sera désespérée, la position de ceux auxquels le Seigneur devra dire :

« Parce que j'ai crié et que vous avez refusé d'écouter, parce que j'ai étendu la main et que personne n'a pris garde, et que vous avez rejeté tout mon conseil et que vous n'avez pas voulu de ma répréhension, moi je rirai lors de votre calamité, je me moquerai quand viendra votre frayeur comme une subite destruction et que votre calamité arrivera comme un tourbillon, quand la détresse et l'angoisse viendront sur vous : alors ils crieront vers moi, et je ne répondrai pas, ils me chercheront de bonne

heure, mais ils ne me trouveront point... Car la révolte des simples les tue, et la prospérité des sots les fait périr. Mais celui qui m'écoute habitera en sécurité et sera tranquille, sans crainte du mal » (Proverbes I, 24 à 33).

« Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs ».

UN RÉVEIL SALUTAIRE

Dans une vallée du Jura vaudois, vivait un homme généralement aimé et estimé, toujours prêt à rendre service selon ses moyens, mais complétement étranger aux choses d'En haut. Laborieux et économe, il avait amassé une certaine fortune, aussi à l'âge de 70 ans jugea-t-il bon de cesser son travail pour faire comme l'homme de la parabole (Luc XII, 19). Il se proposait de goûter ici-bas le repos et le bonheur après lesquels le cœur de chacun soupire ardemment. Célibataire, il prenait ses repas chez un de ses voisins, et passait la plus grande partie de son temps à faire des promenades dans la forêt non loin de chez lui. Si le temps le retenait à la maison, il fumait sa pipe pour se distraire dans son isolement. De temps en temps, il allait faire visite à des neveux et nièces qui le recevaient avec plaisir.

Un petit-neveu s'intéressait cordialement au vieillard ; il le rendit maintes fois attentif au salut de son âme, et lui recommanda la lecture de la Bible qui nous enseigne à ce sujet. En dépit de son âge, le vieillard prit à cœur le

conseil de son petit-neveu et se mit à lire le saint Livre, qu'il avait délaissé ; mais il n'y trouvait pas de plaisir. Frappant commentaire de Ecclésiaste XII, 1 ! Toutefois en vue d'accomplir un devoir qu'il s'était imposé volontairement, il continua sa lecture de temps à autre.

Son petit-neveu ne cessait de s'intéresser à lui, s'efforçant de présenter au vieillard la vérité de Dieu que la Bible nous fait connaître ; mais le temps s'écoulait sans qu'un changement se produisît dans son état. Son cœur paraissait endurci, et ses yeux aveuglés à tel point qu'ils semblaient devoir rester fermés à jamais. Cependant le jeune homme ne se décourageait pas ; il continuait ses visites, quand cela lui était possible, quoiqu'elles fussent sans résultat apparent ; et le vieillard venait d'atteindre la limite des vigoureux : il était dans sa 80e année.

Un jour, après lui avoir lu quelques portions de l'Écriture qui parlent de la misère de l'homme et des ressources de la grâce de Dieu, le petit-neveu dit à son oncle :

— Mon cher oncle, tu sais que tu es un pécheur et aussi que Dieu nous a donné un Sauveur ; mais tu envisages cela d'une façon bien superficielle ; car tu ne t'es pas encore vu devant Dieu comme un pécheur perdu sans espoir. Écoute ce qu'a dit Job, qui n'avait pas son égal sur la terre : « Mon oreille avait entendu parler de toi, maintenant mon œil t'a vu ; c'est

pourquoi j'ai horreur de moi, et je me repens dans la poussière et dans la cendre » (XLII, 5).

A la suite de cet entretien solennel le vieillard parut touché ; aussi quand le jeune visiteur se mit à genoux pour prier, en fit-il autant, pour la première fois ; et lorsqu'il se releva, son visage était baigné de larmes.

Quelques mois plus tard, le vieillard dut s'aliter ; le terme de sa vie paraissait s'approcher. Le docteur, qui fut appelé, ne put constater aucune maladie déclarée ; le corps était usé et la vie allait s'éteindre comme une lampe qui manque d'huile.

Le malade en avait le sentiment, car il fit appeler son petit-neveu pour qu'il lui parlât encore des choses du Seigneur ; et il le pria de renouveler ses visites le plus souvent possible. Le jeune parent n'eut garde d'y manquer ; mais il était peiné de voir, qu'en dépit de ce bon désir, le malade n'avait pas encore été réveillé à salut.

De ferventes prières de sa part, montèrent au trône de la grâce en faveur de son oncle, et le Dieu Sauveur qui les entendit, ne voulait pas les laisser sans réponse.

C'était en automne ; les feuilles jaunies tombaient des arbres, et tout dans la nature parlait de paix et de repos dans ces parages élevés ; mais quel contraste elle offrait, ce jour-là, avec l'intérieur de la demeure du célibataire ! Le neveu était au chevet du malade, absorbé dans ses pensées, et celui-ci dans un profond désespoir ne cessait de répéter avec l'accent de la conviction la plus grande : « Mes péchés, mes péchés, mes péchés !... » Sa culpabilité à laquelle il avait été indifférent, le pénétrait vivement ; et ses péchés, qu'il avait oubliés, se dressaient devant lui pour le condamner.

Connaissant le Dieu de toute grâce et la puissance de sa Parole, c'est encore à la Bible que le neveu eut recours dans ces circonstances. Il se mit donc à lire quelques passages :

« Si vos péchés sont comme le cramoisi, ils deviendront blancs comme la neige, s'ils sont rouges comme l'écarlate, ils seront comme la laine » (Ésaïe I, 18).

« Christ a souffert une fois pour les péchés, le juste pour les injustes, afin qu'il nous amenât à Dieu » (1 Pierre III, 18). « Le bon berger met sa vie pour les brebis » (Jean X, 11).

Ces paroles furent comme une rosée de bénédiction. D'une voix qui contrastait particulièrement avec celle que les assistants venaient d'entendre, le vieillard ouvrit la bouche pour dire avec bonheur : « Oui, il y a un Sauveur aussi pour moi : LE BON BERGER ».

Il crut au Seigneur Jésus et trouva la paix (Romains V, 1). Cette paix, dont son âme était remplie, se lisait sur son visage. Il allait rendre le dernier soupir, fermant les yeux à la lumière d'ici-bas, pour les ouvrir dans le paradis de Dieu, afin d'être avec ce Sauveur béni dans lequel il avait mis sa confiance.

Lecteur, avez-vous été réveillé à salut ?

ANNONCES

CHOIX D'HYMNES FORMAT IN-16, avec musique

Relié toile..... 2 fr. »»

Reliures anglaises souples

Chagrin, tranches rouge et or..... 4 fr. 50
Maroquin, tranches rouge et or..... 6 fr. 50
— Oxford, à rebords arrondis..... 13 fr. »

12me ÉDITION, FORMAT IN-16, sans musique

Relié toile..... 1 fr. 60
— basane..... 3 fr. 20
Maroquin, tranches rouge et or..... 6 fr. »

PETIT FORMAT avec musique

Relié toile..... 1 fr. 20
Relié peau..... 1 fr. 80
Basane doré sur tranche..... 2 fr. 50
Basane Perse, tranche rouge et or..... 3 fr. 25
Maroquin, tranche rouge et or..... 4 fr. 50
Maroquin Oxford, à rebords arrondis, tr. or 7 fr. 50

Recueil de CANTIQUES nouveaux

En feuilles..... 0 fr. 60
Reliure toile..... 1 fr. 15 et 1 fr. 50
Reliure maroquin, tranches or..... 3 fr. 25

Le Salut de Dieu, années 1885 à 1906, vol. reliés. Prix réduit, le volume..... 1 fr.
Année 1910 vol. broché..... 1 fr. 75
Année 1911 vol. broché..... 1 fr. 75

ANNONCES

SAINTE BIBLE

Edition in-16

Reliée toile mince reliure anglaise..... 4 fr. »
— dos peau..... 5 fr. 50
Port : 0 fr. 40 *par exemplaire.*

Tirage sur papier extra-fin :

Reliée basane..... 11 fr. »
Reliée plein maroquin, souple..... 14 fr. »
— — —extra, souple, doublé cuir 17 fr. »
— — —extra, souple, à rebords.. 20 fr. »
Port : 0 fr. 30 *par exemplaire.*

Grande édition, nouvelle, in-8°.

Reliée basane, avec tranches dorées..... 11 fr. »
Port par Bible : 0 fr. 65.

NOUVEAU TESTAMENT

In-32, relié toile..... 0 fr. 60
Édition sur papier extra-fin :
Pleine basane : 3 fr. 25; ..... pleine peau : 3 fr. 75
Maroquin souple..... 4 fr. 75
— souple à rebords : 6 fr.; ..extra : 8 fr. »
Port : 0 fr. 10 *par exemplaire.*

In-8°, broché..... 1 fr. 50
In-8°, reliure mi-peau..... 3 fr. 50
Port : 0 fr. 40 *par ex.*

Heureux message pour les enfants, par L. P. L'exemplaire, 20 centimes, *franco*, 25 centimes.

Pour la rédaction : *Le gérant*, E. PÉRIER.

Le Mans — Imprimerie Monnoyer — 1912.

LE

SALUT DE DIEU

FEUILLE CONSACRÉE A L'EVANGÉLISATION

PARAISSANT UNE FOIS PAR MOIS

Toute chair verra le salut de Dieu.
ÉSAÏE LII, 10; LUC III, 6.

N° 465. — JUIN 1912.

Les bontés de l'Éternel..... *L. Pozzet.*..... Pages 101
La catastrophe du « Titanic »... *L. P. et E. Périer.* — 106
Un lit de mort..... *L. Pozzet-Junod* — 114
Conversion du peintre Euler..... *H. S. Gad*..... — 119

BUREAU DU JOURNAL
17, RUE GIDE, 17
LEVALLOIS, PRÈS PARIS

« **LE SALUT DE DIEU** » paraît une fois par mois.

La Rédaction reçoit avec plaisir toute communication chrétienne, soit comme article à insérer dans le journal, soit comme question sur les vérités fondamentales de la foi, sur les difficultés que les âmes peuvent éprouver, et sur la Parole de Dieu. Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à M. E. PÉRIER, 71, avenue d'Antin, Paris, VIIIe.

Les abonnements se font au bureau du Journal. Les envois d'argent doivent être faits au nom de D. MULLER, 17, rue Gide, Levallois près Paris.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR L'ANNÉE 1911

Pour la France.....	un abonnement...	1 fr.	75
— —	cinq abonnements, *sous la même bande*	7 —	»
Pour la Suisse, l'Alsace et la Belgique.	un abonnement....	2 —	»
	deux abonnements..	3 —	50
Pour les autres pays de l'Europe le Canada et les Etats-Unis.	un abonnement....	2 —	25
	deux abonnements..	4 —	»

Abonnements spéciaux à prix réduits.

Dans le but d'aider à la distribution gratuite et de répandre davantage le « SALUT DE DIEU », nous offrons 50 abonnements annuels pour 60 fr., — 25 pour 32 fr., — et 10 abonnements annuels pour 14 fr., *franco*, à une même adresse en Europe. En outre, pour la somme de 100 fr., nous céderons CENT abonnements annuels *franco par colis postal*, en France, en Suisse, en Belgique et en Alsace.

LES BONTÉS DE L'ÉTERNEL

« Qui est sage prendra garde à ces choses, et comprendra les bontés de l'Éternel » (Psaume CVII, 43).

Dès les premières pages du Livre inspiré, nous apprenons que l'homme, comblé des biens de son Créateur, ne tarda pas à se détourner de lui. Satan, sous la forme d'un serpent, s'approchant de nos premiers parents pour les séduire, leur insinua la pensée que Dieu les privait d'un avantage en leur interdisant le fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Ses paroles mensongères furent accueillies par eux, et leur péché fut consommé. Dès lors, l'homme déchu, esclave de Satan, et laissé à lui-même, perdit sans retour la jouissance de la bonté de Dieu.

Le maître auquel il s'est asservi par sa désobéissance, a toujours soin d'entretenir dans son cœur des pensées complètement fausses au sujet du caractère de Dieu. A ce propos, questionnez vos voisins, et vous verrez de quelle façon ils se représentent Dieu, duquel nous lisons qu'Il est amour.

Et vous-même, lecteur, quelle idée vous faites-vous de Lui? — Peut-être vous le figurez-vous comme un despote impitoyable prêt à vous frapper arbitrairement, ou comme étant plus ou moins indifférent à ce qui vous concerne. Si telles étaient vos pensées, nous vous dirions : Détrompez-vous, car elles sont erronées au premier chef, et se ressentent de la funeste influence de l'adversaire sur votre esprit.

Dieu s'est révélé de diverses façons. La création raconte sa gloire à tous ceux qui ont des yeux pour voir, et assez de sens moral pour en tirer profit.

Il s'est révélé d'une manière plus merveilleuse encore par sa Parole. Celle-ci nous entretient de ses voies vis-à-vis du monde, et plus particulièrement en rapport avec les descendants d'Abraham, qu'Il s'est choisi pour être son peuple à Lui. Dans la Bible, nous voyons sa grandeur et sa majesté, mais surtout sa patience et son grand amour pour le pécheur éloigné de lui (Hébreux IV, 6).

Il vient ainsi donner, à la face de tous, un démenti formel aux insinuations de l'ennemi et démasquer son mensonge. L'Écriture nous rappelle ce fait merveilleux entre tous, que « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean III, 16). Il a donné ce qu'Il avait de plus cher et de plus précieux dans le ciel, pour ceux qui se sont rebellés contre lui et qui le dédaignent. Préférerez-vous encore le mensonge de Satan à la vérité de Dieu?

Vous vous imaginez peut-être n'avoir pas besoin de Dieu dans ce monde, cherchant aussi à bannir de votre esprit le sort qui vous attend dans l'éternité. Vos préoccupations ont uniquement rapport aux choses présentes, comme si vous deviez vivre à toujours ici-bas; vous ambitionnez probablement une position plus avan-

Le Salut de Dieu 39 (1912)

tageuse que celle où vous êtes, de l'argent pour jouir davantage des plaisirs de ce monde, ou étendre le cercle de vos amis. Mais si tout ne va pas au gré de vos souhaits, vous en concluez facilement que Dieu est loin de vous aimer, vous hâtant de le juger par les circonstances que vous traversez et les dispositions de votre cœur encore dans les ténèbres.

Et pourtant en est-il vraiment ainsi? Vous le pensez, parce que vous prêtez l'oreille à la voix trompeuse de celui qui vous égare; mais détrompez-vous. Dieu vous aime, au contraire, et Il vous le montre précisément dans ces contre-temps que vous redoutez. Il voudrait vous amener à sentir le besoin que vous avez de lui, pour être sauvé et rendu heureux pour l'éternité.

Sous l'effet du mensonge de Satan, l'homme est complètement incapable de comprendre l'amour de Dieu dans ce qui lui arrive. Il saisirait plus facilement que Dieu l'aime, lorsque tout marche comme il l'entend, sans privations et sans difficultés. Nous ne pensons pas qu'il faut, un jour, quitter cette vie et que Dieu désire nous rendre véritablement heureux, non pas pendant quelques jours éphémères, ici-bas, mais pour l'éternité.

Ah! croyez-le, Dieu aime le pécheur; Il ne peut s'empêcher de l'aimer, bien que celui-ci ait de la haine contre lui, — car Dieu est amour. Il l'a montré dans le don et dans le sacrifice de son Bien-aimé.

Pourquoi est-elle appelée « enfant de la sagesse » cette femme aux pieds de Jésus, chez Simon le pharisien (Luc VII, 36-50)? Elle pleure sur ses péchés, touchée par la grâce du Sauveur; et de sa bouche, elle entend ces réconfortantes paroles: « Tes péchés sont pardonnés... ta foi t'a sauvée, va-t-en en paix ». Ses péchés étaient là devant Lui, selon ce qui est écrit: «Tu as mis devant toi nos iniquités, devant la lumière de ta face nos fautes cachées » (Psaume XC, 8). Mais après avoir entendu les paroles du Seigneur, elle pouvait dire, selon l'expression du psalmiste : « Tu les as éloignés de moi autant que l'orient est loin de l'occident » (Psaume CIII, 12).

Sous ce rapport, il est précieux de noter dans le Psaume CVII un passage qui rappelle *quatre* fois comment Dieu répond à ceux qui sont à l'extrémité, aux versets 6, 13, 19 et 28, le dernier étant spécialement à l'adresse de ceux qui descendent sur la mer dans des navires : « *Alors, ils crièrent à l'Éternel dans leur détresse*, et il les délivra de leurs angoisses ».

Considérez les deux choses relevées ici : ce que l'homme fait, et ce que Dieu fait. Dans sa détresse, il crie à Dieu, et Dieu plein de miséricorde se plaît à le délivrer. Cela n'est-il pas de nature à vous pousser à crier à Lui? Chaque fois que ceux-ci crient à Dieu dans leur affliction, Dieu intervient en leur faveur. Mais ne voyez-vous pas aussi qu'Il a dû les éprouver de cette façon pour les *obliger* à se tourner vers Lui.

Au verset 5 : « Ils étaient affamés et altérés, leur âme défaillait en eux. *Alors, ils crièrent à l'Éternel* dans leur détresse, et il les délivra de leurs angoisses ».

Au verset 11 : « Parce qu'ils se sont rebellés contre les paroles de Dieu, et ont méprisé le conseil du Très-haut... et il a humilié leur cœur par le travail... *Alors ils crièrent à l'Éternel* dans leur détresse, et il les délivra de leurs angoisses ».

Au verset 17 : « Les insensés, à cause de la voie de leur transgression, et à cause de leurs iniquités, sont affligés... *Alors ils ont crié à l'Éternel* dans leur détresse, et il les a délivrés de leurs angoisses ».

Au verset 25 : « Il a commandé et fait venir un vent de tempête qui souleva les flots... leur âme se fond de détresse. Ils tournent et chancellent comme un homme ivre; et toute leur sagesse est venue à néant... *Alors ils ont crié à l'Éternel* dans leur détresse, et il les a fait sortir de leurs angoisses ».

Et, pour terminer, au verset 43, Dieu dit : « Qui est sage prendra garde à ces choses, *et comprendra les bontés de l'Éternel* ».

Vous le voyez, lecteurs, Dieu est loin d'être dur comme vous le pensez, lorsqu'Il permet à l'affliction de fondre sur nous. « S'Il afflige, Il a aussi compassion, selon la grandeur de ses bontés; car ce n'est pas volontiers qu'il afflige et contriste les fils des hommes » (Lamentations III, 31-33). Il dit aussi : « Tout le long du

jour j'ai étendu mes mains vers un peuple désobéissant et contredisant » (Romains X, 21).

Hélas! il faut le reconnaître, dans les cas où le pécheur revient, que bien souvent ce n'est qu'au terme de la carrière qu'il consent enfin à saisir les mains d'amour du Dieu-Sauveur, étendues en sa faveur, et cela uniquement parce qu'il se trouve dans un besoin pressant. Lecteur, c'est peut-être le moment propice pour vous?

Le Psaume CVII se rapporte directement au peuple d'Israël. Ce sont eux qui seront « rachetés de la main de l'oppresseur » et « rassemblés des pays du levant et du couchant, et du nord et de la mer » (vers. 2, 3). C'est à eux aussi que l'Éternel donnera à connaître ses bontés, lorsque dans leur détresse, pendant la grande tribulation, ils se tourneront vers Lui. Alors, délivrés et bénis, ils pourront réaliser l'invitation : « Célébrez l'Éternel, car il est bon; car sa bonté demeure à toujours » (verset 1).

Mais depuis que ces paroles furent prononcées, que d'âmes ont éprouvé l'heureuse réalité de ces déclarations, et ont pu bénir le Seigneur pour sa miséricordieuse délivrance.

LA CATASTROPHE DU « TITANIC ».

Le monde entier a appris avec stupeur la catastrophe si dramatique de ce paquebot, considéré, non seulement comme le plus beau et le plus grand qui ait encore été construit, mais aussi comme celui qui pouvait offrir le

Le Salut de Dieu 39 (1912)

Le Salut de Dieu 39 (1912)

plus de sécurité. Destiné à faire la traversée de Southampton à New-York, ce transatlantique dont le déplacement était de 46,000 tonnes, dont les dimensions étaient formidables, s'est brisé contre une véritable montagne (1) de glace, qu'il a rencontrée dans les bancs de Terre-Neuve, dès sa première traversée, un peu après minuit, dimanche, le 14 avril passé.

Imaginez un navire de près de 280 mètres de long, de 29 de large, et de plus de 30 de haut, et vous aurez une idée de ce géant des mers, véritable ville flottante, pouvant emporter 3.500 personnes : il a été englouti en moins de trois heures ! Sur 2.206 personnes, tant passagers qu'hommes de l'équipage, plus de 1.500 ont péri, et les survivants ne doivent leur salut qu'au télégraphe sans fil, qui a porté au loin leurs appels désespérés !

Sous le choc, un trou effroyable s'était produit à l'avant de la coque du paquebot. Les cloisons étanches ne purent résister à la poussée formidable des eaux, et le géant s'engloutit peu à peu dans la mer. On se réprésente le terrible spectacle que les malheureux eurent devant eux. C'était la nuit ; la lumière à bord s'éteignit presque subitement, dès que les machines électriques qui la produisaient ne purent plus fonctionner.

La plupart des passagers ne surent ce qui était arrivé qu'au moment où il fallut chercher

(1) Submergée en sa presque totalité ; la huitième ou neuvième partie seulement surnage.

le salut dans les canots, ou attendre la mort. Les premiers soins furent donnés aux femmes et aux enfants, et très peu d'hommes échappèrent, tant des passagers que de l'équipage.

On embarque à la hâte, dans un affolement compréhensible, les femmes et les enfants, au milieu des cris de pauvres épouses cherchant leurs maris, de pères embrassant une dernière fois leurs chers enfants qui s'en vont, tandis qu'eux-mêmes, ils doivent rester avec la perspective d'une mort prochaine ; car il n'y a pas, hélas, assez de bateaux de sauvetage pour assurer le salut de tous ! Pour ceux qui sont laissés, se jeter dans les eaux glacées c'est la mort certaine, attendre le secours offre un très faible espoir, car le temps est court, et le vaisseau enfonce visiblement par l'avant.

Des canots qui s'éloignent, on entend venant du « Titanic », mêlés aux appels désespérés, des chants et des prières ! Des hommes qui ont encore pu être sauvés par miracle, en restant accrochés à des épaves, jusqu'à l'arrivée des secours, ont déclaré qu'ils ont prié, quelques-uns même pour la première fois de leur vie. La mer était calme, ce qui facilita le sauvetage.

Un navire put heureusement arriver à temps pour recueillir les malheureux qui avaient trouvé place sur les canots ou les radeaux de sauvetage ; d'autres à la nage, essayèrent de les atteindre, et, pour la plupart, succombèrent dans cette lutte suprême contre la mort ; les

restants périrent sur le paquebot même, les chaloupes n'étant pas en nombre suffisant.

Il n'y a peut-être pas eu dans l'histoire de la navigation, un navire sur lequel on eût déployé autant de confort et de luxe, et où l'on eût pu se croire autant en sécurité. Il y avait à bord des riches et des pauvres sans parler de l'équipage presque tout entier, qui se trouvèrent ainsi ensemble en face de la mort, tous en pleine possession de leurs facultés. Quels moments terribles ils passèrent, tandis que, ayant dit adieu à leurs femmes et à leurs enfants que la règle du bord exigeait de sauver les premiers, ou serrant dans leurs bras ceux des leurs qui ne voulaient pas les quitter, ils attendaient d'être engloutis dans l'abîme !

Que s'est-il passé dans ces âmes en ces courts moments devant la porte de l'éternité ? Dieu seul le sait. L'homme qui se sent atteint d'une maladie sans remède et sans espoir, se cramponne à la vie, mais il peut disposer de ses affaires, exprimer ses volontés suprêmes ! Ici, toute communication étant rompue avec le monde, c'était bien pour chacun les portes du hadès ! Ceux qui, sauvés sur les bateaux de sauvetage, s'éloignaient du « Titanic » entendirent la musique du bord jouer le cantique anglais « NEARER MY GOD TO THEE », Plus près de toi, mon Dieu, plus près de toi ! Dieu, seul témoin de ce qui se passait là, et de ce qui se passait dans le fond des cœurs, sait ce qu'il y a eu de réalité dans cet appel ! Il n'a pas fallu long-

temps au brigand crucifié à côté du Seigneur Jésus, pour se reconnaître pécheur justement condamné et discerner en Lui le Sauveur dont il avait besoin et qui, à son cri : « Seigneur, souviens-toi de moi quand tu viendras dans ton royaume », répondit par cette si réjouissante parole : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis » ! (Luc XXIII, 42). L'éternité dira combien de pécheurs perdus, qui avaient oublié Dieu, trouvèrent le salut de leur âme tandis que leur corps entrait dans les flots, en attendant le jour de la résurrection.

Mais n'oublions pas qu'il y a deux espèces de résurrection. Tous ceux qui se sont « endormis en Christ », reviendront avec le Seigneur, au jour de la résurrection des justes.

Par contre ceux qui, jusqu'au dernier moment, sont restés ce que chacun est par nature, — pécheur, ennemi de Dieu et de Christ — ceux-là sortiront de la mer qui les a engloutis, ou du sépulcre qui les aura recueillis, pour être jugés lors de la résurrection de jugement.

Cette dernière résurrection n'aura lieu que mille ans après la première. Quel moment ce sera quand la mer, ainsi que le sépulcre, rendront leurs morts, et que tous, sans qu'un seul y manque, auront à rendre compte de leur vie, de toute leur vie !

* * *

Cher lecteur, croyez-vous que ce soit le hasard qui ait arrêté ce gigantesque paquebot, dès sa première course ? Je ne le crois

Le Salut de Dieu 39 (1912)

pas, de même que je ne crois pas que ce soit le hasard qui met sous vos yeux ce récit. Les hommes font leurs plans, ici-bas, comme s'il n'y avait pas au ciel un Dieu, avec lequel il faut compter. Confiants en leur intelligence et dans les progrès scientifiques fruits de l'expérience des siècles passés, ils vont en avant insouciants, tout comme si la mort ne pouvait pas les atteindre, et oubliant qu'ils peuvent être fauchés en un instant. Contents d'éprouver qu'ils peuvent dominer, jusqu'à un certain point, les forces de la Nature, ils ignorent Celui qui est tout-puissant. Mais ce Dieu lui-même, il faut le rencontrer, soit à présent, en grâce, soit, plus tard, en la seconde résurrection, en jugement !

Ils sont peu nombreux, ceux qui pensent à ce jugement de Dieu. Qui, dans ses plans, fait une place à Celui qui tient toutes choses en sa main ? Toutefois, comme le Seigneur l'a dit, sans sa volonté, pas un passereau ne tombe en terre (Matt. X, 29). Qu'on le veuille, ou qu'on ne veuille pas, il faut avoir affaire à Dieu.

Nous avons entendu parler ces dernières années des tremblements de terre et des éruptions de volcans qui ont entraîné subitement dans la mort des milliers d'âmes; mais il est très rare d'avoir le sommeil interrompu dans une nuit tranquille, sous un ciel étoilé, par la nouvelle qu'en deux heures de temps on sera au fond des eaux! Dans un moment pareil, chacun sent qu'il va à la rencontre de Dieu.

On sera en effet « plus près de Lui » : sera-ce pour la vie, ou pour le jugement ?

Par sa grâce, Il n'est pas difficile à trouver, n'étant « pas loin de chacun de nous » (Actes XVII, 27-28). L'histoire du « fils prodigue » aussi, est là pour nous instruire (Luc XV). Au commencement, tout paraissait aller au gré de ses désirs ; mais « lorsqu'il eut tout dépensé, il commença d'être dans le besoin ». Les ressources de l'homme ne durent pas. Et au moment du besoin, que trouvera-t-il dans son entourage pour remédier à son état ? Il ne lui reste qu'une seule ressource, celle de revenir à son père qu'il avait quitté, oublié, offensé et déshonoré. Le prodigue le fit sans délai, et quel merveilleux accueil ne reçut-il pas !

Oui, Dieu est « plein de bonté, et miséricordieux ». Il se plaît à répondre immédiatement à chacun qui s'adresse sérieusement à Lui. Il a dit : « Invoque-moi au jour de détresse; je te délivrerai et tu me glorifieras » (Psaume L, 15). Et Dieu a des moyens divers, appropriés aux circonstances de chacun, afin de produire des besoins dans nos âmes ; mais Il ne répond *pas* pour *demain*. « Aujourd'hui » est son jour de salut. Il en fut ainsi pour Zachée (Luc XIX, 1-10).

Oh, que cet avertissement, solennel entre tous, profite à ceux qui n'ont pas l'entendement obscurci et la conscience endormie, tandis que l'oreille est tendue à la voix trompeuse de Satan. Il est en effet l'ennemi de nos âmes,

toujours vigilant, et ses nombreux agents se déguisent de mille façons, même en anges de lumière, pour séduire les hommes, et pour les endormir dans une fausse sécurité, jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour profiter du salut que Dieu offre dans ce jour de sa grâce.

L'homme, confiant dans les choses qui se voient, dans son fol orgueil, dit : « Le jour de demain sera comme aujourd'hui, même beaucoup plus considérable », tandis qu'il ignore qu'il va au jugement de Dieu. Il est écrit, quant à l'avenir, que « lorsque les hommes diront : « Paix et sûreté », alors une subite destruction viendra sur eux,... et ils n'échapperont point » (1 Thessaloniciens V, 3).

Toutefois, Dieu attend encore en grâce. Il n'a pas épargné son propre Fils, mais Il le livra pour nous » (Romains VIII, 32). Cela n'est-il pas de nature à vous toucher, lecteur encore inconverti ? Qu'a-t-Il dû éprouver, ce Dieu d'amour, lorsque son Fils unique fut placé sur la croix par des mains impies ? — lorsque son précieux sang fut répandu ? — Et c'était pour vous précisément, en tant que pécheur, que vous êtes (1 Timothée I, 15). Son sang purifie de tout péché quiconque croit en Lui.

Si vous êtes à l'extrémité, comme le prodigue de la parabole, pourquoi ne vous tourneriez-vous pas vers Celui qui seul peut vous sauver ? Il vous recevra assurément aussi à bras ouverts, sans vous faire de reproches, et sans vous faire attendre ; mais il faut que vous

veniez en disant : « J'ai péché contre le ciel et devant toi ». Ah ! dites-vous, peut-être : « J'ai dépensé entièrement mon existence au service de Satan et du péché, et tourné le dos à Dieu ». C'est possible ; mais venez quand même « aujourd'hui ». C'est contre Lui en effet, que vous vous êtes rebellé ; c'est Lui que vous avez méprisé ; mais venez, sans retard.

UN LIT DE MORT

Un jour, le geôlier de la ville que j'habite vint me chercher, en me disant : « Il y a dans la prison un homme très malade, qui désire vous voir. »

Je m'y rendis aussitôt et fus introduit auprès d'un homme d'une trentaine d'années environ. Son corps amaigri et sa respiration haletante montraient nettement qu'il était mourant de la poitrine.

Le tableau, présenté dans le livre de Job, était sous mes yeux : « L'homme est châtié sur son lit par la douleur, et la lutte de ses os est continuelle. Et sa vie prend en dégoût le pain, et son âme l'aliment qu'il aimait; sa chair est consumée et ne se voit plus, et ses os, qu'on ne voyait pas, sont mis à nu ; son âme s'approche de la fosse, et sa vie, de ceux qui font mourir ». Oh, combien je désirais être pour ce malade le « messager » dont parle le verset suivant, « un interprète, un entre mille, pour montrer à l'homme ce qui, pour lui, est la droiture » ; dans le but de l'amener à se

juger lui-même, afin qu'il jouît de cette grâce de Dieu qui s'exprime ainsi : « Délivre-le pour qu'il ne descende pas dans la fosse : j'ai trouvé une propitiation » (Voir Job XXXIII, 19-24).

J'appris bientôt de lui, qu'il avait fréquenté l'école du dimanche dans sa jeunesse, et suivi des réunions chrétiennes pendant plusieurs années. Il connaissait les Écritures, car dès que je commençais à lui en citer un passage, il se mettait aussitôt à le réciter à demi-voix jusqu'au bout. Ainsi, lorsque je lui dis : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique »,... il continua : « afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean III, 16). Je répondis en disant : « Cette parole est certaine et digne de toute acceptation » ;... puis lui-même acheva la citation textuellement : « que le Christ Jésus est venu dans ce monde pour sauver les pécheurs » (1 Timothée I, 15). Il n'y avait pas de passage que je lui citasse qu'il ne connût.

— Eh bien ! lui dis-je enfin, ne pouvez-vous pas recevoir ces témoignages de la parole de Dieu, si précieux en tout temps, mais plus particulièrement pour quelqu'un qui, comme c'est votre cas, est tout près de rencontrer Dieu? Ne regardez pas à vous-même, mais à ce que Dieu a fait en donnant son Fils unique! — Et pourquoi ? — afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. Remarquez-le, ceux qui croient l'évangile de la grâce de Dieu, manifestée dans le don de son

Fils, ne périront pas ; ils ont la vie éternelle ; mais celui qui ne croit pas ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui.

« Il n'y a de salut en aucun autre ; car aussi il n'y a point d'autre nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés » (Actes IV, 12). Jésus a dit : Si vous ne croyez pas que c'est moi, vous mourrez dans vos péchés (Jean VIII, 24).

— Monsieur, me répondit-il, je ne puis pas croire ces choses.

— Êtes-vous donc incrédule quant à la parole de Dieu ?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien ! je vous dirai catégoriquement : Vous n'en avez pas le droit !

— Comment, Monsieur, n'ai-je pas le droit d'être incrédule ?

— Absolument pas !

— Je voudrais bien voir cela, que je n'ai pas le droit d'être incrédule ?

— Bien facile de vous le démontrer ! Quand vous pouviez aller et venir, aviez-vous le droit de voler impunément votre prochain ?

— Assurément non !

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il y a une loi qui punit le vol.

— Parfaitement. Ainsi vous admettez que l'homme n'a pas le droit d'être incrédule à l'égard des lois humaines, de l'autorité du magistrat qui les fait respecter ; comment donc aurait-il le droit de l'être à l'égard de la

parole de Dieu qui a confié aux magistrats l'autorité qu'ils exercent ?

— Mais, Monsieur, ne vous méprenez pas à mon sujet. Je suis un honnête homme.

— Vous êtes comme moi, un pécheur et un grand pécheur. Supposons que *tout* ce que vous avez pensé aujourd'hui, — tout ce qui est sorti de votre cœur, — soit écrit dans un livre, et que Monsieur le maire rassemble les habitants de votre localité pour en entendre la lecture, je vous le demande : Aimeriez-vous être présent devant tous pendant cette lecture ?

— Ah, Monsieur ! vous m'en demandez trop !

— Eh bien, vous ne pourriez pas supporter la honte de vous trouver devant vos semblables en présence d'une page de votre vie, et vous allez sans crainte dans la présence de Dieu, où toute votre vie va être déroulée dans la lumière de sa sainteté !

— Monsieur, je me sens fatigué, je vous entendrai encore une autre fois... Et il se tourna du côté de la paroi.

Je m'agenouillai près de ce lit et suppliai Dieu d'ouvrir le cœur de ce malade, de lui révéler son misérable état, et de l'amener aux pieds de Jésus le Sauveur des pécheurs ; puis je m'éloignai dans une profonde tristesse.

Le lendemain, de bonne heure, je retournai à l'hôpital. A mon grand étonnement, le lit était vide. Mon cœur se fondit au-dedans de moi... Serait-il mort?... Et comment?...

Un infirmier s'approcha ; je lui dis aussitôt :

— Comment va aujourd'hui ce pauvre homme qui était couché ici hier ?

— Hélas ! Monsieur, il est mort.

— Mort!... Comment ?...

Oh ! Monsieur, ce fut terrible ! Vous l'aviez quitté depuis une heure environ, lorsqu'il poussa un cri ; j'accourus, et il avait une nouvelle hémorrhagie, son lit était déjà couvert de sang ; en un moment la fin fut là.

Cet infirmier en paraissait tout remué. Je profitai de l'occasion pour lui parler de son propre état, et de la nécessité de venir à Christ.

A la gloire de Dieu de toute grâce, je puis dire que la scène dont il avait été le témoin pendant l'entretien que j'eus avec le malade, et la fin qui suivit, furent dans les mains du Seigneur le moyen de le réveiller à salut, en l'amenant repentant et humilié au Sauveur qui s'est donné en rançon pour nous. Par la foi en Lui, il eut la paix avec Dieu, la vie éternelle.

Quelle chose terrible que de mourir dans ses péchés ! Quand même notre vie aurait pu paraître irréprochable aux yeux des hommes ; est-elle cela aux yeux de Dieu ? Or c'est avec Dieu que l'on a affaire à présent comme dans l'éternité. Lecteur, que sera pour vous cette rencontre ? — Si, comme l'infirmier, vous avez entendu la parole du fils de Dieu et placé votre confiance en lui, vous ne viendrez pas en jugement (Jean V, 24). Mais si par malheur vous fermez votre cœur aux appels que Dieu vous

Le Salut de Dieu 39 (1912)

adresse encore, je vous le demande : Comment échapperez-vous, en négligeant un si grand salut ? (Hébreux II, 3).

CONVERSION DU PEINTRE EULER.

Peintre suisse renommé, Euler, après avoir séjourné à Munich et à Paris, et parcouru presque toute l'Europe orientale, était venu couronner sa préparation artistique à Rome. Au moment de quitter le toit paternel, sa tante lui avait remis un Nouveau Testament, en le pressant de le lire d'une façon régulière. Le jeune homme avait fait la promesse demandée, que l'émotion des adieux lui rendait facile, mais elle fut bien vite oubliée. Euler, qui avait eu jadis des sentiments religieux et une conduite morale, vécut à Rome dans une indifférence complète. Le monde l'attirait, le culte du beau paraissait lui suffire, tandis que le doute assaillait son esprit. Mais sa tante et sa mère ne cessaient de prier pour lui. En dépit d'une disposition naturelle à la plaisanterie, Euler, dans le fond de son cœur, recélait une tristesse qu'il essayait vainement de dissimuler. Vague d'abord et incomprise dans son origine, cette tristesse obséda si bien sa victime, que le dégoût de la vie finit par persécuter sans trêve cette âme désespérée, l'amenant à formuler la pensée du suicide. Un soir, d'après le récit qu'en a fait l'un de ses amis, Euler prend tout à coup la résolution d'en finir avec une existence qu'il ne peut plus supporter.

L'accomplissement de ce dessein était des plus faciles : l'hôtel où demeurait le malheureux jeune homme donnait directement sur le Tibre. Descendre au rez-de-chaussée, ouvrir une porte de service, enjamber une barrière et se laisser tomber dans le fleuve, tout cela pouvait se faire en quelques instants. Cependant on entendait encore le bruit des domestiques qui allaient et venaient dans le bas de l'hôtel ; pour plus de sûreté il fallait donc un peu attendre. Fiévreusement Euler emploie son temps à mettre quelque ordre dans ses papiers, et c'est alors qu'il retrouve, au fond de sa malle, le Nouveau Testament de sa tante ; il y dormait depuis huit ans. Machinalement, Euler le prend, l'ouvre et tombe sur le chap. XII des Hébreux, vers. 5, dont un mot surtout lui traverse le cœur. Ce mot c'est : *mon fils*. Il lui semble que Dieu lui-même l'interpelle directement : « Mon fils, ne méprise pas la discipline du Seigneur, et ne perds pas courage quand tu es repris par lui ». Dans cette parole de paternel reproche, chaque mot le terrasse, bien plus que de foudroyantes menaces. Ce que la colère n'aurait pu accomplir, l'amour, grave et tendre, le fait tomber à genoux aux pieds de ce Dieu délaissé pendant tant d'années, qu'il avait pu méconnaître au point de vouloir l'affronter par une mort criminelle. La nuit se passa en prières, la croix de Christ se dressa tout à nouveau devant son âme pénitente, et quand l'aube apparut, l'aurore d'un jour nouveau s'était levée pour lui.

ANNONCES

CHOIX D'HYMNES FORMAT IN-16, avec musique

Relié toile	2 fr. »»

Reliures anglaises souples

Chagrin, tranches rouge et or	4 fr. 50
Maroquin, tranches rouge et or	6 fr. 50
— Oxford, à rebords arrondis	13 fr. »

12me ÉDITION, FORMAT IN-16, sans musique

Relié toile	1 fr. 60
— basane	3 fr. 20
Maroquin, tranches rouge et or	6 fr. »

PETIT FORMAT avec musique

Relié toile	1 fr. 20
Relié peau	1 fr. 80
Basane doré sur tranche	2 fr. 50
Basane Perse, tranche rouge et or	3 fr. 25
Maroquin, tranche rouge et or	4 fr. 50
Maroquin Oxford, à rebords arrondis, tr. or	7 fr. 50

Recueil de CANTIQUES nouveaux

En feuilles	0 fr. 60
Reliure toile .... 1 fr. 15 et	1 fr. 50
Reliure maroquin, tranches or	3 fr. 25

VIENT DE PARAITRE :

CHOIX DE CANTIQUES pour Réunions d'appel.

En feuilles	0 fr. 50
Broché	0 fr. 70
Relié toile couleur	0 fr. 90
— noire	1 fr. 25

Le Salut de Dieu, années 1885 à 1906, vol. reliés. Prix réduit, le volume ..... 1 fr.
Année 1910 vol. broché ..... 1 fr. 75
Année 1911 vol. broché ..... 1 fr. 75

ANNONCES

SAINTE BIBLE

Edition in-16

Reliée toile mince reliure anglaise	4 fr. »
— dos peau	5 fr. 50

Port : 0 fr. 40 *par exemplaire.*

Tirage sur papier extra-fin :

Reliée basane	11 fr. »
Reliée plein maroquin, souple	14 fr. »
— — — extra, souple, doublé cuir	17 fr. »
— — — extra, souple, à rebords	20 fr. »

Port : 0 fr. 30 *par exemplaire.*

Grande édition, nouvelle, in-8°.

Reliée basane, avec tranches dorées	11 fr. »

Port par Bible : 0 fr. 65.

NOUVEAU TESTAMENT

In-32, relié toile	0 fr. 60
Édition sur papier extra-fin :	
Pleine basane : 3 fr. 25; ..... pleine peau :	3 fr. 75
Maroquin souple	4 fr. 75
— souple à rebords : 6 fr.; ..extra :	8 fr. »

Port : 0 fr. 10 *par exemplaire.*

In-8°, broché	1 fr. 50
In-8°, reliure mi-peau	3 fr. 50

Port : 0 fr. 40 *par ex.*

Heureux message pour les enfants, par L. P. L'exemplaire, 20 centimes, *franco*, 25 centimes.

Pour la rédaction : *Le gérant*, E. PÉRIER.

Le Mans — Imprimerie Monnoyer — 1912.

Le Salut de Dieu 39 (1912)

LE

SALUT DE DIEU

FEUILLE CONSACRÉE A L'EVANGÉLISATION

PARAISSANT UNE FOIS PAR MOIS

Toute chair verra le salut de Dieu.
ÉSAÏE LII, 10 ; LUC III, 6.

N° 466. — JUILLET 1912.

« Je vous ai aimés »..... L. Pozzet. Pages 121
Insouciant..... W.J.L. et L.P.. — 128
Est-ce le hasard, ou la main de Dieu? M. Koechlin fr. — 132
« La Foi est de ce qu'on entend »..... W.J.L... — 140

BUREAU DU JOURNAL
17, RUE GIDE, 17
LEVALLOIS, PRÈS PARIS

LE SALUT DE DIEU » se publie à Paris une fois par mois.

La Rédaction reçoit avec plaisir toute communication chrétienne, soit comme article à insérer dans le journal, soit comme question sur les vérités fondamentales de la foi, sur les difficultés que les âmes peuvent éprouver, et sur la Parole de Dieu. Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à M. E. PÉRIER, 71, avenue d'Antin, Paris, VIIIe.

Les abonnements se font au bureau du journal. Les envois d'argent doivent être faits au nom de D. MULLER, 17, rue Gide, Levallois, près Paris.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR L'ANNÉE 1912

Pour la France.....	un abonnement...	1 fr. 75
— —	cinq abonnements, *sous la même bande*	7 — »
Pour la Suisse, l'Alsace et la Belgique.	un abonnement.....	2 — »
	deux abonnements..	3 — 50
Pour les autres pays de l'Europe le Canada et les Etats-Unis.	un abonnement.....	2 — 25
	deux abonnements..	4 — »

Abonnements spéciaux à prix réduits.

Dans le but d'aider à la distribution gratuite et de répandre davantage le « SALUT DE DIEU », nous offrons 50 abonnements annuels pour 60 fr., — 25 pour 32 fr., — et 10 abonnements annuels pour 14 fr., *franco*, à une même adresse en Europe. En outre, pour la somme de 100 fr., nous céderons CENT abonnements annuels *franco par colis postal*, en France, en Suisse, en Belgique et en Alsace.

Erratum. Page 112, *avant dernière ligne, lisez:* « à la voix trompeuse ».

« JE VOUS AI AIMÉS »

(Malachie I, 2).

Qu'elles sont touchantes, dans leur brièveté, ces paroles adressées par le prophète de la part de l'Éternel à son ancien peuple : « Je vous ai aimés » ! Elles expriment ce qu'il y a dans le cœur de son Dieu envers lui, et cela en dépit du bas état où se trouvaient ceux qui les entendirent. Mais quel écho trouvèrent-elles chez eux ? — « En quoi nous as-tu aimés ? » osent-ils répliquer, réponse qui dénotait à la fois un endurcissement et une ingratitude inouis ! On se demande comment ce peuple, privilégié entre tous, a pu oublier et méconnaître les témoignages multipliés de la bonté de l'Éternel à son égard, depuis la sortie d'Égypte jusqu'à ce moment-là ?

N'avons-nous pas ici une occasion d'apprendre une fois de plus l'effet du péché, qui éloigne toujours de Dieu, et endurcit le cœur ? Aussi faut-il que Dieu le signale tout d'abord à ceux desquels Il s'approche pour les bénir ; car Il ne saurait souffrir aucun compromis avec le mal. Voici quelles sont ses paroles :

« Je m'approcherai de vous en jugement, et je serai un prompt témoin contre les magiciens et contre les adultères, et contre ceux qui jurent faussement, et contre ceux qui oppriment le mercenaire quant à son salaire, ou la veuve et l'orphelin, et qui font fléchir le droit de l'étranger, et ne me craignent pas, dit l'Éternel des armées » (chap. III, 5).

Et n'oublions pas que lorsque le jugement sera enfin exécuté, d'après les devoirs établis par les deux tables de la loi de Moïse, Dieu tiendra compte des péchés auxquels nous n'attachons pas la moindre importance. La première table insiste sur les droits de Dieu, la seconde, sur les devoirs envers le prochain. Mais nos cœurs sont légers : qui est-ce qui pense mal faire en prenant le nom de Dieu en vain, ou s'il jure en son nom pour appuyer un mensonge ? Et quel commerçant serait disposé à se juger et à se condamner parce qu'il a trompé un acheteur, se vantant même de son habileté en le faisant ? Ces deux péchés sont signalés l'un à côté de l'autre, dans Lévitique XIX, 11-12 ; et ils sont rappelés pour le jugement final en Zacharie V, 3-4, alors que le rouleau judiciaire porte les dimensions du saint lieu où le service de Dieu se faisait (comparez Exode XXVI, 9, 18, 33). Car en fin du compte tout jugement moral a pour point de départ les rapports établis de Dieu entre Lui et les hommes.

Or, du temps de Malachie, ces devoirs envers Dieu et envers le prochain étaient ouvertement violés, même par ceux qui, en tant que sacrificateurs, étaient censés en avoir le plus de connaissance.

Chez eux, la conscience était endurcie, et leur état moral est sommairement dépeint, en ces mots solennels : « Ils ne me craignent pas, dit l'Éternel des armées ». Rien de surprenant alors, si cette déclaration dont nous parlons : « Je vous

Le Salut de Dieu 39 (1912)

ai aimés », laisse ceux auxquels elle fut adressée dans une coupable indifférence. Mais ils n'en sont que d'autant plus responsables.

Malheureusement, ce peuple est allé plus loin encore dans son égarement. Écoutons ce témoignage :

« Vos paroles ont été fortes contre moi, dit l'Éternel; et vous dites: Qu'avons-nous dit contre toi? Vous dites : C'est en vain qu'on sert Dieu, et quel profit y a-t-il à ce que nous fassions l'acquit de la charge qu'il nous a confiée, et que nous marchions dans le deuil devant l'Éternel des armées ». Ils s'enhardissent dans leur manque de respect pour Dieu, leur Créateur et leur Juge, parlant comme les incrédules de tous les temps, en disant : « Nous tenons pour heureux les orgueilleux; ceux même qui pratiquent la méchanceté sont établis; même ils tentent Dieu et sont délivrés » (III, 13-15). Le mal est au pire; toutefois l'Éternel leur adresse encore un appel par le moyen du prophète; car Il ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il se tourne vers Lui et qu'il vive. Tant que dure le jour de la grâce, il y a encore l'occasion de se tourner vers Dieu. La réponse ne se fait pas attendre : « Revenez à moi, et je reviendrai à vous, dit l'Éternel des armées » (III, 7). C'est à cette condition que les descendants de Jacob pourraient jouir de la bénédiction; et elle leur est gratuitement offerte. Mais, qu'apprenons-nous? Le même endurcissement de cœur se fait voir, quant à leur réception de l'appel divin; car il

n'y a chez eux nul désir de se repentir et de revenir à l'Éternel; ils disent : « En quoi retournerons-nous? » (III, 7).

Un tel état est sans remède et appelle inévitablement le jugement; car tôt ou tard, « Dieu amènera toute œuvre en jugement, avec tout ce qui est caché, soit bien, soit mal » (Ecclésiaste XII, 14). Les termes en sont sérieux d'après le prophète Malachie :

« Car voici, le jour vient, brûlant comme un four; et tous les orgueilleux et tous ceux qui pratiquent la méchanceté seront du chaume, et le jour qui vient les brûlera, dit l'Éternel des armées, de manière à ne leur laisser ni racine, ni branche » (IV, 1).

Comme tout ce qui précède trouve une application frappante au temps où nous vivons! — Y eut-il un moment dans l'histoire de l'humanité dans lequel le témoignage rendu à l'amour de Dieu par l'évangile ait été si largement proclamé? La touchante déclaration de l'amour de Dieu envers le monde par le don de son Fils bien-aimé, qui s'est offert volontairement pour faire l'expiation de nos péchés sur le Calvaire, a été donnée à connaître, au près et au loin; mais combien y en a-t-il qui ont véritablement reçu ce message? Ils sont légion, on peut le constater, ceux qui y demeurent indifférents. Seriez-vous peut-être du nombre de ces derniers, mon cher lecteur?

Dans ce cas, votre état moral ne saurait être agréable à Dieu. Voyez plutôt si le tableau que

l'Éternel a tracé de la condition de son ancien peuple au temps de Malachie, n'a pas quelque rapport avec la vôtre? N'y demeurez donc pas indifférent plus longtemps, oubliant que vous vous acheminez au-devant du jugement éternel! De son côté, Dieu a tout fait pour mettre sa grâce à votre portée; mais si vous rejetez le don de son amour, que vous restera-t-il? « Il n'y a qu'un seul nom sous le ciel qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés » (Actes IV, 12). Si l'on n'en profite pas, il ne reste d'autre alternative qu'une « certaine attente terrible de jugement, et l'ardeur d'un feu qui va dévorer les adversaires » (Hébreux X, 27). C'est pourquoi, tandis qu'il en est temps, écoutez l'appel qui est adressé à chacun par le Sauveur lui-même, et qui, à travers les siècles, parvient encore à nos oreilles : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi je vous donnerai du repos » (Matthieu XI, 28).

« Revenez à moi », disait l'Éternel à son peuple Israël. « et je reviendrai à vous ». — Oui, venez comme le fils prodigue à son père, en disant : « J'ai péché contre le ciel et devant toi » (Luc XV, 18), et vous aussi vous jouirez de la bénédiction la plus précieuse. Amenés à Dieu, vous pourrez vous réjouir en Lui; et qu'y a-t-il de plus excellent? (Romains V, 11).

* * *

En lisant le court et instructif livre du prophète Malachie, qui clôt les écrits de l'Ancien

Testament, nous constatons qu'il fait mention de deux classes de personnes composant le peuple : les orgueilleux, ceux qui suivent leurs voies, leur volonté propre, et qui sont désignés par ces mots significatifs : « Ils ne me craignent pas, dit l'Éternel des armées » (chap. III, 5); et ceux qui, sensibles à la déclaration par laquelle s'ouvre le livre : « Je vous ai aimés », témoignèrent de leur amour à l'Éternel par leur fidélité et la crainte de son nom. A trois reprises, ils sont appelés : « ceux qui craignent l'Éternel » (chap. III, 16; IV, 2). Une place particulière leur est accordée, ainsi qu'un avenir glorieux; ils se sont courbés, dans le sentiment de leur indignité, et témoignent par leur conduite qu'ils honorent en vérité leur Dieu. Voici le témoignage qui leur est rendu :

« Alors ceux qui craignent l'Éternel ont parlé l'un à l'autre, et l'Éternel a été attentif et a entendu, et un livre de souvenir a été écrit devant lui pour ceux qui craignent l'Éternel, et pour ceux qui pensent à son nom. Et ils seront à moi, mon trésor particulier, dit l'Éternel des armées, au jour que je ferai; et je les épargnerai comme un homme épargne son fils qui le sert » (chap. III, 16, 17). Combien encourageantes devaient être ces paroles pour ce faible, mais fidèle résidu!

Et au temps actuel, le racheté de Christ n'a-t-il pas aussi des encouragements particuliers de la part du Seigneur? — Voici ce qu'Il fait entendre à ses pauvres témoins d'aujourd'hui :

Le Salut de Dieu 39 (1912)

Le Salut de Dieu 39 (1912)

« Tu as peu de force et tu as gardé ma parole, et tu n'as pas renié mon nom. Voici, je donne de ceux de la synagogue de Satan qui se disent être Juifs, — et ils ne le sont pas, mais ils mentent; voici, je les ferai venir et se prosterner devant tes pieds, et ils connaîtront que moi je t'ai aimé » (Apocalypse III, 8, 9).

Et ce résidu pieux, au temps du prophète, avait en perspective un avenir heureux absolument différent de celui du peuple méchant et orgueilleux : « Et pour vous qui craignez mon nom », dit l'Éternel, « se lèvera le soleil de justice; et la guérison sera dans ses ailes; et vous sortirez, et vous prospérerez comme des veaux à l'engrais. Et vous foulerez les méchants, car ils seront de la cendre sous la plante de vos pieds, au jour que je ferai, dit l'Éternel des armées » (chap. IV, 2, 3).

Quelle radieuse espérance, plus glorieuse encore, parce qu'elle est *céleste*, est la part des rachetés de Christ, dans le temps où nous vivons ! Ce n'est certes pas l'avenir qu'attendent les descendants de Jacob sur la terre mais le bonheur d'une intimité sans égale avec leur Sauveur en haut. Il leur dit: « Parce que tu as gardé la parole de ma patience, moi aussi je te garderai de l'heure de l'épreuve qui va venir sur la terre habitée toute entière pour éprouver ceux qui habitent sur la terre. Je viens bientôt; tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne. Celui qui vaincra, je le ferai une colonne dans le temple de

mon Dieu, et il ne sortira plus jamais dehors; et j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu, et le nom de la cité de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem, qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu, et mon nouveau nom » (Apocalypse III, 10-12).

Si ce résidu, au temps de Malachie, avait la perspective de jouir des bienfaisants rayons du Soleil de justice — et cela se réalisera dans le règne millénaire de Christ, — les croyants actuels ont l'espérance de voir apparaître à l'horizon *avant le lever du jour*, « l'étoile brillante du matin » (Apocalypse XXII, 16).

C'est le Sauveur qui viendra chercher ses rachetés pour les introduire dans les places qu'il leur a déjà préparées dans la maison du Père (Jean XIV, 1-3; XVI, 22). Quel bonheur d'entendre déjà la voix de Celui qui nous dit : « Oui, je viens bientôt ! » — Et avec quelle joie le cœur y répond: « Amen; viens, Seigneur Jésus » (Apocalypse XXII, 20).

La question s'impose à la conscience de chacun : — Dans ce jour-là, serai-je du nombre de ceux qui sont les objets de l'amour du Seigneur en ce temps actuel, étant caractérisé par cette crainte de Dieu qui doit être le mobile de nos pensées et de nos voies ?

INSOUCIANT

En présence des épreuves poignantes qui nous sont dispensées de temps en temps, il est difficile pour un cœur insoumis d'y recon

naître la bonté de Dieu selon que cela est rappelé d'après un passage des Proverbes: « Celui que le Seigneur aime, il le discipline, et il fouette tout fils qu'il agrée » (Hébreux XII, 6). Et pourtant il faudrait voir dans tout ce qui arrive dans le temps présent, une indication de la main de Dieu en grâce; car, comme disait le Seigneur Jésus : « Je ne suis pas venu afin de juger le monde, mais afin de sauver le monde » (Jean XII, 47).

La preuve de l'amour de Dieu, c'est la CROIX, où le Sauveur a accompli la rédemption du pécheur; et cette grâce est offerte à tous sans exception. Si l'on n'en profite pas, à qui la faute ?

Mais les hommes sont insouciants, ne pensant qu'à leur propre gloire et à leur renom; ils se réjouissent dans leurs œuvres, et ils oublient Dieu. Voilà pourquoi, il est nécessaire, de temps à autre, de leur donner des avertissements sérieux; et c'est ce que nous voyons quelquefois, comme dans le naufrage du grand « Titanic », dont nous avons déjà parlé le mois passé. Il ne sera pas sans utilité d'y revenir un instant, pour en tirer des leçons utiles.

De ces naufragés, quelques-uns ne pensaient qu'à tout ce que le monde peut offrir en fait de luxe et de plaisirs; le magnifique navire lui-même, véritable monde en petit, présentait toutes les attractions possibles. D'autres étaient des chrétiens sincères et dévoués, qui avaient dépensé leur vie et leurs forces à faire connaître autour d'eux l'évangile de la grâce

de Dieu, et cela parmi les plus déshérités de ce monde; et il n'est pas à douter qu'ils aient employé leur dernier dimanche sur la terre à rendre leur témoignage en face d'un entourage insouciant. Dieu les a rappelés à Lui un peu plus tôt qu'ils n'avaient pensé.

Ce dimanche-là se passa dans le calme, tandis qu'à toute vitesse on cheminait vers le choc fatal, peu senti d'abord, et auquel on fit peu d'attention, avant qu'on eût réalisé l'étendue du désastre.

Mais faisons un retour sur nous-mêmes, et demandons-nous si nous ne faisons pas exactement comme les passagers à bord du « Titanic ». Confiants dans la force physique et la santé, profitant de tout ce que le monde offre en fait d'avantages et d'attraits, ne sommes-nous pas tentés de croire que cela continuera sans interruption, et nous ne pensons pas à Dieu ? Dès la jeunesse, et pendant toute la vie surtout si elle est prospère, c'est là l'histoire du grand nombre. N'est-il pas nécessaire que, de temps en temps, Dieu fasse entendre sa voix, pour rappeler aux hommes « qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme qui marche, de diriger ses pas » (Jérémie X, 23)? Puis encore nous lisons: « Par l'Éternel les pas de l'homme sont affermis, et il prend plaisir à sa voie » (Psaume XXXVII, 23). Combien cela est consolant !

Les passagers se croyaient en parfaite sécurité. Le dimanche soir, il y eut bal et concert,

Le Salut de Dieu 39 (1912)

et un grand nombre étaient en vêtements de soirée au moment où le choc se produisit.

Au double point de vue de la solidité et du confort, tout paraissait avoir été prévu. Le navire possédait calorifère, électricité, téléphone, ascenseurs pour monter sur les ponts. Les passagers, dans ce monde en miniature, logés dans des cabines spacieuses, pouvaient aller se distraire au fumoir, au café ou à la bibliothèque. Point de mal de mer : le bâtiment, pourvu de cloisons étanches, est si stable, la machine à triple expansion si puissante, qu'on n'éprouve pas le moindre roulis. On le voit, pour un homme du monde, rien ne semblait faire défaut dans cette cité flottante, merveille d'art et de confort au premier chef, qui ne coûtait pas moins de cinquante millions de francs.

Tout avait été prévu, avons-nous dit, tout sauf une chose à laquelle on était loin de s'attendre : l'*iceberg* qui détermina la terrible catastrophe. Et combien peu la plupart des passagers du « Titanic » songeaient, au moment du départ, qu'ils allaient rencontrer la mort en pleine mer, dans son épouvantable réalité ?

Le navire quittait Southampton pour New-York, le 11 avril, un peu après midi, et devait arriver à sa destination le lendemain du naufrage. Au lieu de cela, il se trouva au fond de la mer avec toute sa cargaison, et tant de choses qui faisaient sa gloire, comme le chef-

d'œuvre de la navigation moderne. Dieu a fait entendre sa voix par ce moyen à tous les hommes. A nous de courber la tête devant Lui, reconnaissant notre néant, et que toutefois nous sommes les objets de sa grâce.

Mais pour que sa grâce soit mise à notre portée, Dieu a opéré *sans* nous ; car que pouvions-nous faire pour nous débarrasser des péchés qui méritent son jugement ? Et rappelons-nous que la seule part qu'ont eue les hommes dans cette œuvre merveilleuse de notre rédemption, c'était de décerner la mort au Fils de Dieu, en le crucifiant entre deux brigands ! La haine du cœur naturel, rencontre, à la croix du Seigneur Jésus, les richesses de la grâce de Dieu !

Nous attendons, mais Dieu n'attend pas pour répondre au moindre cri qui monte vers Lui ; et Il nous répète sans cesse : « AUJOURD'HUI, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas votre cœur » (Hébreux III, 15).

EST-CE LE HASARD OU LA MAIN DE DIEU?

Le récit suivant a été fait par un marin, qui a navigué sur mer pendant bien des années. Celui qui le transmet en garantit l'authenticité jusque dans les moindres détails.

En 1871, dit ce marin, je souffrais d'une légère maladie de la moelle épinière et je dus me ménager longtemps. Je dus même fixer au plafond de la cabine de mon bateau une corde

d'un mètre de longueur environ, grâce à laquelle il m'était plus facile de me relever. On verra plus loin la raison pour laquelle ce détail est mentionné.

En 1875, quatre ans plus tard, je fis avec ma femme et mes deux jeunes enfants, deux voyages de Brême en Norvège. Ils furent rapides et agréables ; aussi ma femme désirait-elle m'accompagner une troisième fois dans une traversée que je devais faire de Brême à Dantzig ; mais Dieu, qui connaît l'avenir, nous empêcha de réaliser ce projet ; je dus, avant mon départ, la ramener ainsi que mes enfants à la maison.

Je partis le 30 septembre sur mon bateau ; il était en parfait état. L'équipage comprenait, en dehors de moi, quatre marins des plus expérimentés ; la cargaison se composait de tonneaux de pétrole. Le temps était beau, le vent favorable, tout allait à souhait, et nous avancions rapidement ; mais soudain, dans le Skager-rak, une tempête s'éleva, d'une violence croissante ; nous fûmes obligés de carguer toutes les voiles jusqu'à la plus petite, tandis que notre frêle embarcation était battue furieusement par les vagues. Vers le soir nous constations avec frayeur que le bateau faisait eau, et aussitôt nous fîmes fonctionner les pompes ; mais, malgré nos efforts, l'eau continuait à s'élever. A minuit il y avait quatre pieds de hauteur d'eau ; la tempête s'était transformée en ouragan ; la mer mugissait à tel point que nous avions peine à nous entendre. Tout ce qui n'était pas soli-

de Dieu, et cela parmi les plus déshérités de ce monde ; et il n'est pas à douter qu'ils aient employé leur dernier dimanche sur la terre à rendre leur témoignage en face d'un entourage insouciant. Dieu les a rappelés à Lui un peu plus tôt qu'ils n'avaient pensé.

Ce dimanche-là se passa dans le calme, tandis qu'à toute vitesse on cheminait vers le choc fatal, peu senti d'abord, et auquel on fit peu d'attention, avant qu'on eût réalisé l'étendue du désastre.

Mais faisons un retour sur nous-mêmes, et demandons-nous si nous ne faisons pas exactement comme les passagers à bord du « Titanic ». Confiants dans la force physique et la santé, profitant de tout ce que le monde offre en fait d'avantages et d'attraits, ne sommes-nous pas tentés de croire que cela continuera sans interruption, et nous ne pensons pas à Dieu ? Dès la jeunesse, et pendant toute la vie surtout si elle est prospère, c'est là l'histoire du grand nombre. N'est-il pas nécessaire que, de temps en temps, Dieu fasse entendre sa voix, pour rappeler aux hommes « qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme qui marche, de diriger ses pas » (Jérémie X, 23)? Puis encore nous lisons : « Par l'Éternel les pas de l'homme sont affermis, et il prend plaisir à sa voie » (Psaume XXXVII, 23). Combien cela est consolant !

Les passagers se croyaient en parfaite sécurité. Le dimanche soir, il y eut bal et concert,

Le Salut de Dieu 39 (1912)

et un grand nombre étaient en vêtements de soirée au moment où le choc se produisit.

Au double point de vue de la solidité et du confort, tout paraissait avoir été prévu. Le navire possédait calorifère, électricité, téléphone, ascenseurs pour monter sur les ponts. Les passagers, dans ce monde en miniature, logés dans des cabines spacieuses, pouvaient aller se distraire au fumoir, au café ou à la bibliothèque. Point de mal de mer : le bâtiment, pourvu de cloisons étanches, est si stable, la machine à triple expansion si puissante, qu'on n'éprouve pas le moindre roulis. On le voit, pour un homme du monde, rien ne semblait faire défaut dans cette cité flottante, merveille d'art et de confort au premier chef, qui ne coûtait pas moins de cinquante millions de francs.

Tout avait été prévu, avons-nous dit, tout sauf une chose à laquelle on était loin de s'attendre : l'*iceberg* qui détermina la terrible catastrophe. Et combien peu la plupart des passagers du « Titanic » songeaient, au moment du départ, qu'ils allaient rencontrer la mort en pleine mer, dans son épouvantable réalité ?

Le navire quittait Southampton pour New-York, le 11 avril, un peu après midi, et devait arriver à sa destination le lendemain du naufrage. Au lieu de cela, il se trouva au fond de la mer avec toute sa cargaison, et tant de choses qui faisaient sa gloire, comme le chef-

d'œuvre de la navigation moderne. Dieu a fait entendre sa voix par ce moyen à tous les hommes. A nous de courber la tête devant Lui, reconnaissant notre néant, et que toutefois nous sommes les objets de sa grâce.

Mais pour que sa grâce soit mise à notre portée, Dieu a opéré *sans* nous ; car que pouvions-nous faire pour nous débarrasser des péchés qui méritent son jugement ? Et rappelons-nous que la seule part qu'ont eue les hommes dans cette œuvre merveilleuse de notre rédemption, c'était de décerner la mort au Fils de Dieu, en le crucifiant entre deux brigands ! La haine du cœur naturel, rencontre, à la croix du Seigneur Jésus, les richesses de la grâce de Dieu !

Nous attendons, mais Dieu n'attend pas pour répondre au moindre cri qui monte vers Lui ; et Il nous répète sans cesse : « AUJOURD'HUI, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas votre cœur » (Hébreux III, 15).

EST-CE LE HASARD OU LA MAIN DE DIEU?

Le récit suivant a été fait par un marin, qui a navigué sur mer pendant bien des années. Celui qui le transmet en garantit l'authenticité jusque dans les moindres détails.

En 1871, dit ce marin, je souffrais d'une légère maladie de la moelle épinière et je dus me ménager longtemps. Je dus même fixer au plafond de la cabine de mon bateau une corde

d'un mètre de longueur environ, grâce à laquelle il m'était plus facile de me relever. On verra plus loin la raison pour laquelle ce détail est mentionné.

En 1875, quatre ans plus tard, je fis avec ma femme et mes deux jeunes enfants, deux voyages de Brême en Norvège. Ils furent rapides et agréables; aussi ma femme désirait-elle m'accompagner une troisième fois dans une traversée que je devais faire de Brême à Dantzig; mais Dieu, qui connaît l'avenir, nous empêcha de réaliser ce projet ; je dus, avant mon départ, la ramener ainsi que mes enfants à la maison.

Je partis le 30 septembre sur mon bateau ; il était en parfait état. L'équipage comprenait, en dehors de moi, quatre marins des plus expérimentés ; la cargaison se composait de tonneaux de pétrole. Le temps était beau, le vent favorable, tout allait à souhait, et nous avancions rapidement ; mais soudain, dans le Skager-rak, une tempête s'éleva, d'une violence croissante; nous fûmes obligés de carguer toutes les voiles jusqu'à la plus petite, tandis que notre frêle embarcation était battue furieusement par les vagues. Vers le soir nous constations avec frayeur que le bateau faisait eau, et aussitôt nous fîmes fonctionner les pompes ; mais, malgré nos efforts, l'eau continuait à s'élever. A minuit il y avait quatre pieds de hauteur d'eau ; la tempête s'était transformée en ouragan ; la mer mugissait à tel point que nous avions peine à nous entendre. Tout ce qui n'était pas soli-

dement attaché ou cloué sur le pont fut balayé, une grande partie du bastingage même fut arrachée. Notre situation, à moins d'un miracle de Dieu, était désespérée, je me retirai dans ma cabine pour écrire, aussi bien que possible quelques mots d'adieu à mes bien-aimés et je mis mon papier dans une bouteille hermétiquement close.

Les heures de la nuit nous parurent interminables; nous pompions sans cesse avec la force du désespoir ; mais, hélas ! tout était inutile : lentement, l'eau montait toujours. Enfin quand parurent les premières lueurs du matin à l'Est, notre bateau ayant à ce moment six pieds d'eau, nos regards cherchaient de tous côtés un navire qui pût nous sauver. Nous en découvrons un, et aussitôt nous faisons des signaux de détresse ; c'était comme nous le vîmes plus tard, le « Léonore », qui réussit à s'approcher de nous. Mais comment arriver, par cette terrible tempête, à établir une communication avec lui ?

Nous essayâmes d'attacher des corps flottants au câble de la sonde et de les lancer par dessus bord, espérant que les vagues les dirigeraient vers le « Léonore ». Si les hommes de l'équipage avaient réussi à en atteindre un, c'était le moyen de passer ensuite une corde et de nous tirer à eux. Ce fut peine perdue ! Le « Léonore » passa, puis s'éloigna de plus en plus, chassé par l'ouragan. Je commandai alors de déployer une petite voile dans l'espoir de nous

Le Salut de Dieu 39 (1912)

faire pousser par le vent à la suite du « Léonore ». Pendant que mes hommes faisaient ce travail, une vague énorme frappa notre bateau et l'inclina. J'enlevai une partie de mes vêtements et je m'attachai au bateau du côté du vent pour ne pas être emporté; mes hommes m'imitèrent; mais comme l'un d'eux n'avait rien pour s'attacher, je déliai ma corde pour la couper en deux, et lui en donner une partie. Dans ma hâte je la coupai si malheureusement que le morceau qui me resta fut trop court pour m'attacher de nouveau ; je ne pus que m'y tenir avec les mains. Ce fut un moment d'angoisse terrible ; la violence des vagues était telle qu'elles emportèrent le toit de ma cabine de douze pieds de long et cinq de large : il fut retourné et flottait à côté du bateau amarré à une planche par le câble de la sonde. Un a un tous les tonneaux de pétrole roulèrent dans la mer.

Les cris de frayeur de mes hommes résonnent encore aujourd'hui à mes oreilles; l'un se lamentait en pensant à sa femme, un autre à sa mère, et l'on entendait, par intervalle, les cris déchirants des appels au secours à Dieu.

Soudain, arrive une autre vague énorme; j'ai juste le temps de crier aux hommes de tenir ferme. La masse d'eau passa sur nous, m'entraînant avec elle. Suffoqué, j'avais lâché ma corde et surnageant sans appui je vis mon bateau retourné, sa quille seule émergeait encore. Mes hommes attachés au bateau avaient été engloutis avec lui; moi seul qui n'étais pas

attaché, parce que, dans ma hâte, j'avais coupé ma corde trop courte, je vivais encore.

Je réussis à atteindre le toit de la cabine qui surnageait à côté de moi, et à grand'peine je parvins à m'y hisser. J'étais sauvé! mais pour un court moment seulement, car si le bateau sombrait complètement j'étais perdu, il devait entraîner avec lui l'épave sur laquelle je me trouvais, et qui était reliée à la carcasse du bateau par le câble de la sonde. Il fallait donc à tout prix le détacher, mais c'est en vain que j'essayai de le faire; je n'avais plus de couteau pour le couper, et je n'y réussis pas avec mes dents.

Voyant que tous mes efforts étaient inutiles je m'agenouillai et je recommandai mon âme à Dieu, me confiant dans le précieux sang de Jésus Christ qui, je le savais, avait coulé aussi pour moi. Lorsque je relevai les yeux, je vis, à mon grand étonnement que le câble s'était détaché de lui-même, et je me trouvai déjà à plus de vingt pieds du bateau. Dieu avait maintenu l'épave près du bateau jusqu'au moment de mon salut. Quelle nouvelle preuve de sa grâce! Bien plus, la courte corde que j'avais attachée au plafond de la cabine quatre ans auparavant, était là maintenant servant à me maintenir! Sans elle, c'en était fait de moi; la mer en furie m'aurait facilement balayé.

Pendant trois heures, je fus balloté par les flots; enfin je vis un nouveau bateau se diriger vers moi. Pour me faire remarquer j'agitais

d'une main mon mouchoir, tandis que je me tenais de l'autre. Le bateau dont je pus facilement lire le nom, « Ferdinand », s'approcha à 150 pieds environ, mais je ne pouvais franchir cette distance à la nage; impossible même d'atteindre les bouées de sauvetage que l'on me lançait ; l'état de la mer ne permettait pas de descendre un canot. On essaya de s'approcher davantage; l'ouragan déchira les voiles; les essais de sauvetage durent être abandonnés et le bateau s'éloigna.

Deux heures d'angoisses nouvelles suivirent, puis, je vis un brick qui s'approchait. Mon mouchoir avait été emporté par le vent; je ne pus, pour attirer l'attention de l'équipage qu'agiter un bras en l'air. On m'aperçut, le bateau s'approcha; plusieurs matelots et le pilote se tenaient à l'arrière, ayant chacun à la main une corde et une ceinture de sauvetage pour me les lancer. Le bateau passa à dix pieds de moi, mais si vite que j'eus à peine le temps de saisir la corde qui m'était lancée et je ne pus m'en entourer le corps. C'était fâcheux, mais confiant en Dieu, j'eus le courage d'abandonner l'épave qui m'avait porté jusque là. Il n'y avait du reste pas d'autre moyen de salut. Les hommes réussirent à m'attirer à eux; mais au moment même où le capitaine me saisissait par l'épaule, disant en suédois : « Il lui reste encore suffisamment de force », une grosse vague passa sur moi; mes forces me trahirent, je dus lâcher la corde et je fus précipité dans les flots.

Quand je remontai à la surface je me trouvai derrière le bateau qui continuait sa course, et il ne restait plus rien de l'épave de ma cabine. Une corde flottait à portée de ma main, je la saisis; elle glissait dans mes mains: tout espoir m'abandonnait; en silence je priais le Seigneur Jésus, lui disant : « Reprends mon esprit! » Soudain je sentis quelque chose au-dessous de moi. Qu'était-ce? Je fus pris sous les bras par une ceinture qui se trouvait au bout de la corde.

Bien certainement c'était la main de Dieu, qui m'avait amené cette corde et cette ceinture de sauvetage; c'est sa main aussi qui avait fait pénétrer mes jambes dans l'anneau. Je fus tiré vers le bateau et amené en peu d'instants sur le pont. Tout l'équipage était ému; ils étaient là, tous debout, la tête découverte, tandis que le pilote, s'agenouillant et joignant les mains, rendait grâce à Dieu pour mon salut.

On me descendit pour me réchauffer et pour changer les lambeaux de vêtement qui me restaient; on pansa mes nombreuses blessures, on me prodigua des soins, en sorte que je fus vite remis de mes frayeurs et de ma fatigue.

Il me fut permis, en échange des soins empressés que j'avais reçus, de rendre service au capitaine. Au moment d'atteindre la côte, le vent redoubla et nous fûmes en danger d'être jetés contre un des nombreux rochers de ces parages. Je connaissais très bien la côte, et je priai le capitaine de me confier le commande-

Le Salut de Dieu 39 (1912)

ment du bateau ; il y consentit, après quelque hésitation.

Avec l'aide de Dieu, je réussis à amener heureusement le bateau dans le port de F. Après quelques jours de repos, je pus rentrer chez moi sain et sauf.

Que de motifs j'avais pour louer Dieu ! D'une merveilleuse manière qui dépasse tout ce que l'homme peut penser, Il m'avait tiré de tous les dangers par lesquels j'avais passé. Ne suis-je pas en droit de demander :

Est-ce le hasard, ou la main de Dieu, qui me fit attacher la corde au plafond de ma cabine et l'y laisser pendre, pendant des années, circonstance à laquelle je dois d'avoir pu, pendant cinq heures, me tenir sur une légère épave, au milieu des flots agités?

Est-ce le hasard ou la main de Dieu qui me fit couper la corde trop courte et m'empêcha ainsi de m'attacher au bateau qui fut englouti?

Est-ce le hasard ou la main de Dieu qui fit flotter le toit de la cabine à côté du bateau juste le temps nécessaire à mon salut?

Est-ce le hasard ou la main de Dieu, qui me fit trouver dans l'immensité de la mer la ceinture de sauvetage que je ne voyais pas? Et pourquoi mon salut fut-il opéré par un bateau dont l'équipage ne connaissait pas la côte, semée d'écueils, et que je pus conduire au port?

J'ai continué à naviguer sur les mers et je pourrrais raconter bien d'autres expériences des soins fidèles et merveilleux de mon Père

céleste. Je poursuis ma course avec la certitude que Jésus est le pilote de la barque fragile de ma vie et qu'à travers la tempête, Il la conduira en sûreté au port de l'éternel repos qui reste pour le peuple de Dieu. Il n'y aura plus là, ni tempête, ni besoin, ni crainte. Dieu essuiera les larmes des siens avec la main de son éternel amour.

« LA FOI EST DE CE QU'ON ENTEND »

Les Saintes Écritures ne servent pas seulement à nous faire connaître les pensées de Dieu quant à l'histoire de ce monde et de ses habitants, et quant aux événements futurs que nous devons attendre, soit pour les bénédictions finales souvent promises, soit pour les jugements décrétés; elles sont, avant tout, le moyen par lequel Dieu nous communique la vie spirituelle et éternelle, en nous faisant passer des ténèbres de Satan à la pleine lumière de sa présence. La foi vient d'elles.

C'est une grande erreur de supposer, comme le font plusieurs, que la foi est un produit du cœur humain, une condition apportée par nos bonnes dispositions, par laquelle nous serions en état de profiter de tout ce que la grâce de Dieu nous offre. Dieu veut en effet que chacun se reconnaisse pécheur, passible de son jugement : ce n'est là que la vérité. Puis sa grâce et son pardon nous sont acquis par la mort de son bien-aimé Fils.

ANNONCES

CHOIX D'HYMNES FORMAT IN-16, avec musique

Relié toile..... 2 fr. »»

Reliures anglaises souples

Basane, doré sur tranches..... 4 fr. »
Maroquin, tranches rouge et or..... 6 fr. 50
— Oxford, à rebords arrondis tr. or 13 fr. »

12me ÉDITION, FORMAT IN-16, sans musique

Relié toile..... 1 fr. 60
— basane..... 2 fr. 80
Maroquin, tranches or..... 5 fr. 50

PETIT FORMAT avec musique

Relié toile..... 1 fr. 20
Relié peau..... 1 fr. 80
Basane doré sur tranche..... 2 fr. 50
Basane Perse, tranche rouge et or..... 3 fr. 25
Maroquin, tranche or..... 4 fr. 50
Maroquin Oxford, à rebords arrondis, tr. or 7 fr. 50

Recueil de CANTIQUES nouveaux

En feuilles..... 0 fr. 60
Reliure toile..... 1 fr. 15 et 1 fr. 50
Reliure maroquin, tranches or..... 3 fr. 25

CHOIX DE CANTIQUES pour Réunions d'appel.

Relié toile couleur..... 0 fr. 90
— noire..... 1 fr. 25

Le Salut de Dieu, années 1885 à 1906, vol. reliés. Prix réduit, le volume..... **1 fr. 50**
Année 1910 vol. cartonné..... **2** fr.
Année 1911 vol. cartonné..... **2** fr.

ANNONCES

SAINTE BIBLE

Edition in-16

Reliée toile mince reliure anglaise..... 4 fr. »
— dos peau..... 5 fr. 50
Port : 0 fr. 40 *par exemplaire.*

Tirage sur papier extra-fin :

Reliée basane perse tranche rouge et or..... 11 fr. »
Reliée plein maroquin souple, tr. rouge et or 14 fr. »
— — —extra, souple, doublé cuir tranche dorée. 17 fr. »
— — —extra, souple, à rebords tranche dorée. 20 fr. »
Port : 0 fr. 30 *par exemplaire.*

Grande édition, nouvelle, in-8°.

Reliée basane perse, coins arrondis tr. dorées 11 fr. »
Port par Bible : en gare 0 fr. 60; *à domicile* 0 fr. 85.

NOUVEAU TESTAMENT

In-32, relié toile..... 0 fr. 60
Édition sur papier extra-fin :
Pleine basane, tranche dorée..... 3 fr. 25
Basane perse, tranche rouge et or..... 3 fr. 75
Maroquin souple, tranche dorée..... 4 fr. 75
— souple à rebords, tranche dorée.. 6 fr. »
— — , extra, tr. dorée. 8 fr. »
Port : 0 fr. 20 *par exemplaire.*

In-8°, broché..... 1 fr. 50
In-8°, reliure mi-peau..... 3 fr. 50
Port : 0 fr. 40 *par exemplaire.*

Pour la rédaction : *Le gérant*, E. PÉRIER.

Le Mans. — Imprimerie Monnoyer — 1912.

Le Salut de Dieu 39 (1912)

LE

SALUT DE DIEU

FEUILLE CONSACRÉE A L'ÉVANGÉLISATION

PARAISSANT UNE FOIS PAR MOIS

Toute chair verra le salut de Dieu.
ÉSAÏE LII, 10; LUC III, 6.

N° 467. — AOUT 1912.

Trois jugements..... A. Pozzet.... Pages 141
Conversion de Radcliffe..... id..... — 151
Le coffre-fort du père Étienne ..... — 154

BUREAU DU JOURNAL
17, RUE GIDE, 17
LEVALLOIS, PRÈS PARIS

LE SALUT DE DIEU » se publie à Paris une fois par mois.

La Rédaction reçoit avec plaisir toute communication chrétienne, soit comme article à insérer dans le journal, soit comme question sur les vérités fondamentales de la foi, sur les difficultés que les âmes peuvent éprouver, et sur la Parole de Dieu. Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à M. E. PÉRIER, 71, avenue d'Antin, Paris, VIIIe.

Les abonnements se font au bureau du journal. Les envois d'argent doivent être faits au nom de D. MULLER, 17, rue Gide, Levallois, près Paris.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR L'ANNÉE 1912

Pour la France.....	un abonnement...	1 fr.	75
— —	cinq abonnements, *sous la même bande*	7 —	»
Pour la Suisse, l'Alsace et la Belgique.	un abonnement.....	2 —	»
	deux abonnements..	3 —	50
Pour les autres pays de l'Europe le Canada et les Etats-Unis.	un abonnement.....	2 —	25
	deux abonnements..	4 —	»

Abonnements spéciaux à prix réduits.

Dans le but d'aider à la distribution gratuite et de répandre davantage le « SALUT DE DIEU », nous offrons 50 abonnements annuels pour 60 fr., — 25 pour 32 fr., — et 10 abonnements annuels pour 14 fr., *franco*, à une même adresse en Europe. En outre, pour la somme de 100 fr., nous céderons CENT abonnements annuels *franco par colis postal*, en France, en Suisse, en Belgique et en Alsace.

Erratum. Page 112, *avant dernière ligne, lisez:* « à la voix trompeuse ».

TROIS JUGEMENTS

2 Corinthiens V, 10; Matthieu XXV, 31-46; Apocalypse XX, 12-15.

Par la foi au Seigneur Jésus, nous possédons la rémission de tous nos péchés, nous sommes justifiés et nous avons la paix avec Dieu (Actes X, 43; XIII, 38, 39; Romains V, 1). Toute la question de notre culpabilité devant Dieu a été réglée par notre divin Substitut, « qui lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois », lorsqu'Il s'est donné en rançon pour nous (1 Pierre II, 24). Grâce à son parfait sacrifice, accompli une fois pour toutes, nous sommes amenés à Dieu, et mis en relation avec Lui, comme ses enfants bien-aimés (Hébreux, X 10-18; 1 Pierre III, 18; Éphésiens II, 17, 18; 1 Jean III, 1).

Le croyant possède l'heureuse certitude qu'il ne viendra pas en jugement; son Seigneur et Sauveur le lui a déclaré (Jean V, 24). En outre, il a le privilège de l'attendre à chaque instant, pour être introduit, selon sa promesse, auprès de Lui (Jean XIV, 3; Philippiens III, 20, 21; 1 Thessaloniciens I, 10).

Quelqu'un dira peut-être : Comment concilier ces déclarations de la parole de Dieu avec le premier passage que nous avons cité en tête de ces lignes ? Car nous y lisons : « Il faut que nous soyons tous manifestés devant le tribunal de Christ, afin que chacun reçoive les choses accomplies dans le corps, selon ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal ». — Nous

répondrons qu'il n'y a dans toute la révélation de Dieu aucune contradiction; celles qui nous paraissent exister se trouvent assurément dans notre propre esprit. Lisons l'Écriture simplement, et laissons-la parler. Remarquons d'abord que dans ce passage il n'est nullement parlé de *condamnation*; il est écrit : Il faut que nous soyons tous manifestés devant **le tribunal de Christ**. Ailleurs, nous lisons : « Nous comparaîtrons tous devant le tribunal de Dieu » (Romains XIV, 10, 11).

Évidemment, il y aura une « manifestation » des saints devant le tribunal de Christ, mais ils n'y comparaîtront pas pour être jugés comme des hommes dans la chair; car cela aurait pour effet de remettre en question la valeur du sacrifice de Christ en leur faveur, et leur position nouvelle devant Dieu en Lui. Au surplus, l'enquête dont nous parlons aura lieu à la venue du Seigneur, à la suite de la résurrection des saints et de leur transmutation en l'image même du Sauveur. Car il est incontestable que lorsque nous verrons le Seigneur, à son retour, nous serons changés « en sa ressemblance ». Voyez, entre autres passages, Romains VIII, 29; 1 Corinthiens XV, 51-54; Philippiens III, 20-21; 1 Jean III, 2. Or, comment serait-il possible que le Seigneur condamnât ceux qu'Il aurait déjà transformés à sa propre image ?

On demandera sans doute : Pourquoi cette « manifestation » devant le tribunal de Christ ?

— C'est qu'il est bien nécessaire que nous puissions porter un jugement juste sur tous les détails de notre vie, surtout depuis l'époque de notre conversion à Dieu, afin que nous comprenions parfaitement, non-seulement ce que le Sauveur a fait en notre faveur, mais aussi toutes les voies de Dieu à notre égard.

Nous passerons en revue notre vie, du commencement à la fin, en présence de Celui qui siégera sur le tribunal. A sa lumière, nous porterons le même jugement que Lui-même sur chacune de nos actions ; car ses pensées seront alors les nôtres. Connaissant comme nous avons été connus, cela aura pour effet de produire en nous de vives actions de grâces à la gloire de son saint nom, en souvenir de tout ce qu'Il a fait pour nous, durant le cours de notre pèlerinage ici-bas.

Ce sera aussi le jour des rétributions. Tout ce que nous aurons fait pour Christ trouvera alors sa récompense, jusqu'à une coupe d'eau froide donnée au nom de Jésus à l'un de ses disciples (Marc IX, 41). Rien ne sera oublié, et toutes choses seront estimées selon les mesures du sanctuaire, et dans la sainte présence de Dieu qui connaît les secrets de tous les cœurs.

Cette pensée d'être manifesté devant le tribunal de Christ, avait-elle pour effet d'effrayer le bienheureux apôtre Paul ? — Nullement ; car il était journellement « manifesté à Dieu » (2 Corinthiens V, 11). Il marchait sans cesse à

la lumière de Celui qui siégera sur le tribunal. De plus, si Paul était jugé par ceux qui trouvaient à redire à son service, il regardait en avant à la venue du Seigneur qui connaît tous les cœurs et leurs secrets, se réjouissant à la pensée que quand Il mettra en lumière toutes les choses inconnues ou cachées, « chacun recevra sa louange de la part de Dieu » (1 Corinthiens IV, 4-5).

Quant à son salut et à son acceptation de Dieu en Christ, il n'avait de frayeur que pour ceux qui ne croyaient pas l'évangile. C'était ce qui donnait de la puissance à sa prédication. « Connaissant combien le Seigneur doit être craint », dit-il, « nous persuadons les hommes » (2 Corinthiens V, 11). La grâce est la part de tous ceux qui croient, tandis que le jugement est réservé pour ceux qui restent dans la désobéissance. Sur eux, la colère de Dieu demeure » (Jean III, 35-36).

Si nous ne comparaissions pas devant ce tribunal, nous ignorerions l'étendue de la grâce de Dieu envers nous et son immuable fidélité. Là nous verrons aussi nos manquements et tous les défauts de notre service chrétien. Mais, qu'éprouverons-nous à cette découverte ? Au lieu d'être effrayés ou d'éprouver quelque doute relativement à notre acceptation, nous serons heureux de savoir que les choses qui n'ont pas été le fruit de l'action du Saint-Esprit, auront été effacées par le sang du Christ, et nous rendrons des actions

de grâces à Dieu pour son merveilleux et insondable amour. Ne pouvons-nous pas ajouter que plus nous nous jugeons nous-mêmes, à présent, marchant dans la présence de Dieu en humilité, moins il restera à faire sous ce rapport devant le tribunal du Christ ?

Cette vérité, à la fois solennelle et précieuse, devrait être un stimulant pour nous dans le chemin de la foi. Gardée dans le cœur, elle aura un effet sanctifiant sur notre conduite, et nous fera suivre l'exemple de l'Apôtre, en vivant à la lumière de Celui qui siégera sur le tribunal. Cette pensée nous conduira aussi à nous juger nous-mêmes davantage, et nous poussera ainsi à plus de fidélité envers le Seigneur. Voyez aussi le passage 1 Corinthiens XI, 31-32. Qu'il en soit véritablement ainsi pour nous, croyants ! Ce n'est qu'aux croyants que s'applique l'enquête dont nous avons parlé.

Nous passerons à ce que nous appellerons la seconde séance du tribunal de Christ, qui est bien distincte de la première que nous venons de mentionner, et nous dirons quelques mots sur **le jugement des nations vivantes**.

C'est le jugement dont il est question en Matthieu XXV, 31-46. Ce n'est en aucune manière ce que l'on appelle quelquefois le jugement dernier ; car celui-ci aura lieu à la fin, non pas au commencement du règne de Christ. Il s'agit d'un jugement qui atteindra les na-

tions qu'Il trouvera vivantes sur la terre, au début de son règne, lorsqu'Il interviendra personnellement en faveur des Juifs. Nous le voyons en lisant attentivement le passage, et surtout en le comparant avec Zacharie XIV, 3-5 ; Joel II, 17-18 ; III, 2, 12, 14.

Avant ce moment-là, le Seigneur aura couronné l'espérance de ses rachetés en les recueillant auprès de lui (1 Thessaloniciens IV, 14-18). Ensuite se dérouleront les scènes sans pareilles, mentionnées dans l'Apocalypse (chap. VI jusqu'au chap. XIX).

Ce jugement solennel et final des « nations » suivra la grande tribulation annoncée tant de fois par les prophètes, alors que Dieu reprendra ses relations avec son ancien peuple Israël (Jérémie XXX ; Daniel XII, 1 ; Matthieu XXIV, 21-31).

Après l'enlèvement de tous ceux qui font partie de l'Église, Dieu travaillera en grâce par le moyen d'un résidu pieux des Juifs qui annoncera l'évangile du Royaume dans le monde entier, en témoignage à toutes les nations, et particulièrement aux païens, dont un très grand nombre n'ont pas encore entendu parler du Christ. Ce sera donc l'ère des grandes missions.

Lorsque « l'évangile du Royaume » aura été prêché à toutes les nations, et quand la grande tribulation sera à son apogée, « alors paraîtra le signe du Fils de l'homme dans le ciel, et alors toutes les tribus de la terre se lamente-

Le Salut de Dieu 39 (1912)

ront, et verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel, avec puissance et une grande gloire » (Matthieu XXIV, 30). Quel moment terrible pour le monde incrédule que celui-là ! (Apocalypse I, 7).

Celui qui fut rejeté, couronné d'épines et crucifié, sera vu dans toute sa puissance et accompagné de tous ses saints glorifiés.

C'est à ce moment-là qu'aura lieu la scène décrite dans le second de nos passages.

« Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, et tous les anges avec lui, alors il s'assiéra sur le trône de sa gloire, et toutes les nations seront assemblées devant lui. » Les nations comprennent tous les païens vivant sur la terre à la venue de Christ avec les siens, précisément les nations auxquelles le résidu juif prêchera l'évangile du Royaume après l'enlèvement des saints. Ces nations, assemblées devant le trône de sa gloire, sont jugées d'après la manière dont elles ont accueilli les messagers du Roi, appelés ici ses « frères » (vers. 40-45). Elles sont partagées en deux groupes. « Les brebis », placées à la droite du Roi, sont ceux qui ont reçu les serviteurs du Seigneur; elles entendent ces paroles réjouissantes : « Venez, les bénis de mon Père, héritez du royaume qui vous est préparé dès la fondation du monde » (vers. 34). Ils entrent dans la jouissance des bénédictions du règne millénaire. De l'autre côté se trouvent les « chèvres » ; ce sont ceux qui

auront rejeté les messagers et refusé la grâce qui leur était offerte ; ils devront entendre ces terribles paroles : « Allez-vous-en loin de moi, maudits, dans le feu éternel qui est préparé pour le diable et ses anges » (vers. 41). Nous voyons qu'il ne s'agit pas ici d'un jugement universel, qu'il n'est pas question non plus des chrétiens, ni des « morts » dont il est fait mention dans le troisième de nos passages, que nous allons examiner.

Dans ce que nous venons de passer en revue, nous avons constaté deux jugements tout à fait distincts, quant à leur caractère, et quant à l'époque et au lieu où ils s'effectueront. Nous avons vu les saints *dans le ciel*, manifestés devant le tribunal de Christ à la suite de leur enlèvement. Ensuite, *sur la terre*, auront lieu les jugements apocalyptiques qui se terminent par la venue en gloire du Roi des rois, accompagné de tous ses saints; et c'est alors aussi que les nations vivantes seront jugées, d'après Matthieu XXV. Puis, le Christ règnera avec ses saints mille ans. Et ce n'est qu'au terme de ce règne qu'aura lieu le jugement épouvantable mentionné dans le livre de l'Apocalypse, chap. XX, versets 12 à 15. C'est le jugement devant **le grand trône blanc**. Le sujet est des plus solennels.

Jusqu'à ce moment-là, pas un des méchants qui sont *morts* n'aura été jugé; pas un de ceux qui sont morts dans leurs péchés n'aura été ressuscité. Pendant le règne millénaire du

Christ, le reste des morts demeure dans le tombeau : « Ils ne vécurent pas jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis » (Apocalypse XX, 5). Combien leur part est terrible ! Pour ce jugement, Christ ne vient pas sur la terre : le ciel et la terre « se sont enfuis » devant sa face. Devant le grand trône blanc qui sera alors dressé, se tiendront les MORTS, « les grands et les petits ». Des livres sont ouverts, des livres dans lesquels sont écrites les œuvres de chacun. Les pensées, les paroles, les actes d'une vie sans Dieu, seront exposés dans la lumière éblouissante de ce trône; « et les morts seront jugés, chacun selon leurs œuvres ».

Faites-y bien attention, lecteur, si vous êtes jugé selon vos œuvres, vous serez certainement jeté dans l'étang de feu. Effectivement, si le salut du chrétien le plus fidèle dépendait de ce qu'il a fait, il serait inévitablement perdu, car où est l'homme, le pécheur, dont la vie pourrait soutenir le regard scrutateur de Celui qui est trois fois saint? « N'entre pas en jugement avec ton serviteur, ô Éternel », disait le psalmiste, « car devant toi nul homme vivant ne sera justifié » (Psaume CXLIII, 2).

Le croyant « n'est pas jugé » ; le Seigneur le lui a dit (Jean V, 24); quant à lui, la lumière aura pour effet de manifester la perfection dans laquelle l'œuvre de Christ l'a placé devant Dieu; mais ses œuvres seront manifestées, car il en recevra la récompense. Ici, ce sont les méchants qui sont jugés, selon leurs œuvres;

et voici quel en est le résultat : « Si quelqu'un n'était pas trouvé écrit dans le livre de vie, il était jeté dans l'étang de feu » (XX, 15).

Cher lecteur, si vous n'êtes pas encore réconcilié avec Dieu, nous vous supplions de ne pas renvoyer plus longtemps de venir à Christ pour être sauvé. Celui qui est établi juge des vivants et des morts est le Sauveur que Dieu vous offre *aujourd'hui*. Venez à Lui, tel que vous êtes; Il vous recevra assurément. En sûreté et avec confiance vous pourrez l'attendre du ciel comme Celui qui nous délivre de la colère qui vient (1 Thessaloniciens I, 10). Tout genou doit se ployer devant Lui, toute langue doit confesser Jésus comme Seigneur. Ne le ferez-vous pas maintenant pour votre bonheur éternel ?

CONVERSION DE RADCLIFFE
(UNE PRÉDICATION)

Lorsque j'étais enfant, j'étais un fort méchant garçon, désobéissant à Dieu et à mes parents. Quand mon père voulait me faire étudier, je me sauvais dans les bois et m'y cachais, non pas un jour, mais des jours entiers, pour éviter l'école. Je me battais sans motif et sans raison avec mes camarades. Devenu homme, je ne valais pas mieux. J'allais de ville en ville et de péché en péché, violant partout les commandements de Dieu. Plus d'une fois, devant tant de mal, ma conscience s'était réveillée, mais je la rendormais toujours. Cependant je me disais

Le Salut de Dieu 39 (1912)

secrètement : Quelle sera la fin de tout ceci? car il doit y avoir une fin ; elle viendra, je ne puis l'éviter. Et cette fin, je l'entrevoyais mystérieuse, noire, triste.

Un beau jour d'été, je partis avec un de mes amis pour un lieu de dissipation où il dépensa en ma compagnie tout ce qu'il avait. Quelques jours plus tard, il était couché sur son lit, dévoré par la fièvre et perdu dans le délire. Sa fin avançait, il allait périr.... Il me semblait que j'aurais dû lui dire quelque chose; il aurait fallu quelques paroles de lumière et de salut ; mais je ne savais que lui dire. Je le voyais se débattre, puis vint le râle de la mort, puis le dernier soupir! J'étais à ses côtés, muet, accablé, ne sentant qu'une chose, c'est que j'étais un grand pécheur, plus coupable encore que lui. Sous le poids de mes iniquités, dont le souvenir se dressait devant moi, ma conscience se réveilla, cette fois, tout à fait. Pour la calmer, je me mis à observer rigoureusement le jour du repos, à m'abstenir de tout plaisir. Sage, pieux, accomplissant fidèlement tous mes devoirs, je pensais que cette fidélité et ces abstinences me rendraient Dieu favorable, et me feraient obtenir le pardon de mes fautes. Je croyais être entré dans la voie du salut; mais je me trompais. Il n'y avait pas alors de chrétiens autour de moi qui eussent pu me diriger, mais heureusement je lisais assidûment la parole de Dieu. Ce fut elle qui m'éclaira et me fit voir que je me fourvoyais dans ce chemin-là.

Jugeant Dieu d'après mon propre cœur, j'avais la pensée qu'Il ne m'aimait pas. Quant à moi, je n'aimais pas Dieu : après avoir été un grand pécheur, je devins un pharisien religieux.

Mais enfin je compris que Dieu nous aimait, car Il a donné pour nous son Fils unique. J'appris à connaître Christ comme celui qui a pris sur lui mes péchés pour les expier entièrement. Quel bonheur d'être délivré du lourd fardeau de mes péchés! Laissez-moi vous le demander: Jouissez-vous aussi d'un plein pardon par la foi au Rédempteur? Vous me direz peut-être que vous êtes d'honnêtes gens, des gens religieux; mais votre religion est-elle ce bienheureux christianisme que Jésus est venu apporter sur la terre?

Ma mère bien-aimée avait longtemps vécu de la vie du monde, et ce n'est que très tard, à l'âge de 50 ans, qu'elle s'aperçut qu'elle était une mondaine. Elle voulut faire comme moi : changer de vie et devenir une femme religieuse. Dans ce temps-là, je revins auprès d'elle et je lui dis :

— Chère mère, ce n'est pas ainsi que l'on peut être sauvé. Nous ne pouvons nous sauver nous-mêmes; il faut recevoir Jésus, le Sauveur que Dieu nous a donné; par Lui seul vous jouirez du pardon et de la paix.

Je passai quelques mois auprès d'elle, et j'eus le bonheur de voir la lumière se faire dans son âme. Lorsqu'elle quitta cette vie, peu de temps après, ce fut pour aller vers son

Sauveur, en paix avec Dieu. Ce départ me causa un grand chagrin, mais il fut bien adouci par l'assurance qu'elle était auprès du Seigneur.

Ce que je disais à ma mère, je viens vous le dire aujourd'hui.

Quand j'allais me promener dans le jardin zoologique de Londres, je voyais d'énormes serpents, appelés « boas », et je les regardais sans émotion, parce qu'ils étaient sous verre. Je n'avais aucune crainte; cependant j'en étais fort près, et le moindre accident eût pu m'exposer à leurs morsures.

Ainsi, il y a des personnes qui sont près de la mort, qui touchent au jugement et qui se croient en sûreté, quoiqu'elles n'en soient séparées que par une barrière fragile. Pour elles, le jugement est loin, Dieu est loin ; elles restent indifférentes et insensibles. Oh! vous qui êtes dans ce triste état, n'ignorez pas l'amour de Dieu !

Vous n'avez pas péché comme moi, peut-être, mais vous avez péché ; et comme moi, vous avez besoin de salut. Or Dieu hait le péché, mais Il aime le pécheur et a envoyé Jésus pour nous racheter. Sachez qu'il y a de la joie au ciel pour un seul pécheur qui se repent. Ah, qu'il en soit ainsi pour chacun de vous! Entrez par la porte ouverte, venez tels que vous êtes !

Quel privilège pour moi que celui de pouvoir vous entretenir des miséricordes de Dieu!

Si je vous ai parlé de ma vie et de ses tristes commencements, c'est uniquement dans le but de faire ressortir la grâce dont j'ai été l'objet, et que je ne méritais nullement. Mais le Seigneur a dit qu'Il est venu appeler les pécheurs. Ceux qui sont justes à leurs propres yeux sont comme le pharisien de la parabole, qui entra au temple, non pas pour prier, mais pour se vanter de sa vie religieuse et réglée. Le publicain, au contraire, disait dans sa prière, en se frappant la poitrine, ces quelques mots seulement : « O Dieu, sois apaisé envers moi, pécheur ». Il descendit en sa maison justifié ! (Luc XVIII, 9-14).

Ces paroles font partie d'une allocution prononcée, il y a environ 50 ans, devant un auditoire assemblé dans le bois d'Ely près de Nyon. Étant étreint par l'amour de Dieu, le prédicateur, quoique endormi au Seigneur depuis longtemps, parle encore. Puissent ses paroles trouver le chemin de quelque cœur dans le même cas que le sien !

LE COFFRE-FORT DU PÈRE ÉTIENNE

Le père Etienne était un chrétien âgé, et un homme original. Tous ceux qui le connaissaient, l'aimaient à cause de sa fidélité, et de son amabilité. Mes visites chez lui chaque semaine étaient toujours pour moi un encouragement. Jamais je ne le trouvais abattu, il était toujours heureux et reconnaissant, bien qu'il fût sans ressources, et qu'il eût vu ses bien-

Le Salut de Dieu 39 (1912)

aimés s'en aller de ce monde, les uns après les autres. Outre cela, il était infirme et à peu près aveugle. La parole de Dieu était le vert pâturage où son âme se nourrissait. La joie dans le Seigneur faisait sa force, et il tenait à faire part aux autres des rafraîchissements qu'il puisait à cette source intarissable. Un jour il dit :

— Il me serait agréable que tu ouvrisses mon coffre-fort avec moi.

Est-ce que le cher père Étienne aurait l'esprit détraqué ? pensai-je. Où pourrait-il y avoir ici, dans un tel dénuement, un coffre-fort ? Le cher vieillard, assisté depuis des années par l'amour fraternel de quelques chrétiens, aurait-il de l'argent caché ?.. C'était impossible, car sa droiture et sa délicatesse étaient au-dessus de tout soupçon. Le vieillard reprit :

— Je suis riche, plus riche que tu ne penses, plus riche que je ne le crois moi-même ; oui, aussi riche que le Seigneur Jésus lui-même, là-haut dans le ciel. Il m'a donné tout ce qu'Il possède. Et tout cela est en sûreté. Ouvrons le coffre-fort.

Et se levant sur son séant, il me désigna de la main une grosse Bible que je pris en souriant, et j'ajoutai : « A présent je comprends ce qu'est le coffre-fort. » C'était une lourde bible écrite en très gros caractères.

— Eh bien, voyons les titres. Je les ai souvent examinés moi-même, lorsque je pouvais encore bien voir ; je ne le peux plus à présent, j'ai pourtant dans mon souvenir la valeur de

beaucoup d'entre eux. Voici, par exemple, la quittance générale de mes dettes. Dieu lui-même m'a remis tout ce que je devais. Cherche au chapitre X, et au verset 17, de l'Épître aux Hébreux : « Et je ne me souviendrai plus de leurs péchés et de leurs iniquités ». N'est-ce pas là, s'écria le cher vieillard, un titre d'une grande valeur ?...

— Tu vas trouver, quelque part, ma lettre d'affranchissement. J'étais un malfaiteur, je m'étais rendu coupable dès ma jeunesse, envers le Prince des rois de la terre. J'étais débiteur envers le Dieu du ciel et de la terre. Lorsque je compris cela, et que je sus quel jugement sévère me menaçait, je fus longtemps dans une grande crainte. Je me voyais déjà dans les peines éternelles ; tout était sombre en moi, derrière moi, et devant moi. Alors je criai pour demander grâce. Et voici que vint ma lettre d'affranchissement. Je la sais par cœur, depuis longtemps, mais j'aime à l'entendre lire. Cherche en Jean III, 16.

Je lus : « Dieu a tant aimé le monde, qu'Il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle ».

— N'est-ce pas magnifique ? s'écria ce bienheureux chrétien, comme s'il n'avait jamais lu ou entendu ces mots, qui avaient réjoui son cœur depuis tant d'années... Dieu a *aimé*, Il a *donné* ; je n'ai donc besoin que de croire, et j'ai cru ; et j'ai... oui, j'ai la vie éternelle. C'est ma lettre

d'affranchissement. Dieu ne m'a pas seulement pardonné mes péchés par le sang de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, Il m'a aussi apporté la vie éternelle. Je puis dire avec le poète :

Où est à présent mon péché,
Le Christ étant mort à ma place ?
Car mon pardon est affiché :
Et voici ma lettre de grâce !

Mais nous ne sommes pas seulement libres, possédant une lettre d'affranchissement ; car Dieu a encore écrit pour nous une lettre de noblesse. En voici les termes : « Vous êtes une race élue, une sacrificature royale, une nation sainte, un peuple acquis, pour que vous annonciez les vertus de Celui qui vous a appelés à sa merveilleuse lumière » (1 Pierre II, 9). Nous sommes, toi et moi, mon jeune ami, comptés par Dieu, parmi les rois et les sacrificateurs. Quelle haute noblesse ! Et Dieu a fait plus encore : Il a fait de moi son enfant et son héritier. Le coffre-fort contient sur ces points des papiers aussi bien établis que les autres. Voici par exemple un de ces titres : « Voyez de quel amour le Père nous a fait don que nous soyons appelés enfants de Dieu... Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu... (1 Jean III, 1-3). Et encore : « Car tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu...» et : « Si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ » (Romains VIII, 14-17). Et c'est aussi

dans ce coffre-fort que se trouve mon assurance contre les accidents : « Nous savons que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu ». Entends-tu, s'écria le vieillard : *Toutes choses !* Il n'y a pas, dans ce précieux document : « la plupart des choses », mais « toutes choses ! » N'est-ce pas admirable ? Mais voici encore une assurance complète : « Car je suis assuré que ni mort, ni vie, ni anges, ni principautés, ni choses présentes, ni choses à venir, ni puissances, ni hauteur, ni profondeur, ni aucune autre créature, ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur » (Romains VIII, 38-39)... Dieu soit loué pour cette grâce et pour ce témoignage, s'écria le père Étienne, plein de joie, mais lis-moi, encore, continua-t-il, quelques documents. Ainsi, parmi les vieux, les anciens papiers, il y a des « assurances ».

J'ouvris au prophète Ésaïe : « Ne crains point, car je t'ai racheté ; je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi. Quand tu passeras par les eaux, je serai avec toi, et par les rivières, elles ne te submergeront pas ; quand tu marcheras dans le feu, tu ne seras pas brûlé, et la flamme ne te consumera pas. Car moi, je suis l'Éternel, ton Dieu, le Saint d'Israël, ton Sauveur » (Ésaïe XLIII, 1-3).

— Voici, encore, mon assurance de conservation : « Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point, en sorte que, pleins de confiance, nous disions : Le Seigneur est mon aide,

Le Salut de Dieu 39 (1912)

Le Salut de Dieu 39 (1912)

et je ne craindrai point » (Hébreux XIII, 5-6). Le Seigneur a agi envers moi avec une touchante fidélité, dit le cher chrétien, visiblement ému. Il a été mon aide, Il ne m'a jamais abandonné, jamais oublié... Il y a bien d'autres contrats d'assurance dans le coffre-fort. Tous sont solides. Lis-moi donc encore mon contrat d'assurance sur la vie.

— Jésus dit : « Je suis la résurrection et la vie; celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra; et quiconque vit, et croit en moi, ne mourra point, à jamais » (Jean XI, 25-26).

— Oui, Seigneur Jésus, s'écria avec émotion le Père Étienne, en regardant vers le ciel, Tu vis, et je vis aussi par toi, et bientôt près de toi... Et maintenant encore, mon assurance contre l'incendie; n'est-elle pas encourageante? « Attendant et hâtant la venue du jour de Dieu, à cause duquel les cieux en feu seront dissous, et les éléments embrasés se fondront. Mais, selon sa promesse, nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habite » (2 Pierre III, 12-13).

— Oui, répéta le vieux pèlerin, nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre. La justice ne demeure pas ici-bas, et avant que la nouvelle terre et les nouveaux cieux viennent, nous qui, par grâce, sommes justifiés par la foi, nous l'attendons, Lui, qui fait toutes choses nouvelles, le Fils de Dieu... Lis-moi donc sa précieuse promesse quant à son retour pour nous introduire dans la maison du Père.

— « Dans la maison de mon Père, il y a plusieurs demeures... Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi; afin que là où moi je suis, vous, vous y soyez aussi » (Jean XIV, 2-3).

Puis le pèlerin, épuisé par ce long effort, se laissa aller sur sa couchette, tandis que les yeux au ciel et le visage rayonnant, ses lèvres murmuraient une prière d'actions de grâces.

Je pris congé du vieux frère qui, m'ayant tendu la main avec affection, me dit : Adieu, je te recommande au Seigneur.

Quant à moi, je m'en retournai, heureux et ému, chantant, à demi-voix, ces vers qui s'appliquaient bien au père Étienne :

Enfant de Dieu, du ciel fait héritier,
Que tu es grand, heureux et riche !

Peu de jours après, ce cher vieillard s'endormait en parfaite paix, et entrait en la présence ravissante de son Seigneur.

Cher lecteur, est-ce que la Bible est aussi pour toi un véritable coffre-fort qui t'assure des richesses dont la possession certaine donnait tant de paix et de joie à cet homme de Dieu, qui, n'ayant rien dans ce monde, possédait cependant toutes choses ? Si tu es réconcilié avec Dieu par le sang de Jésus, si tu es un enfant de Dieu, un héritier du ciel, tu as ta place dans la maison du Père. Alors, qui que tu sois, et quand même tu n'aurais rien, tu es riche ! Oui, tu es riche par la grâce de Dieu, pour l'éternité !

ANNONCES

CHOIX D'HYMNES FORMAT IN-16, avec musique

Relié toile..... 2 fr. »»

Reliures anglaises souples

Basane, doré sur tranches..... 4 fr. »
Maroquin, tranches rouge et or..... 6 fr. 50
— Oxford, à rebords arrondis tr. or 13 fr. »

12me ÉDITION, FORMAT IN-16, sans musique

Relié toile..... 1 fr. 60
— basane..... 2 fr. 80
Maroquin, tranches or..... 5 fr. 50

PETIT FORMAT avec musique

Relié toile..... 1 fr. 20
Relié peau..... 1 fr. 80
Basane doré sur tranche..... 2 fr. 50
Basane Perse, tranche rouge et or..... 3 fr. 25
Maroquin, tranche or..... 4 fr. 50
Maroquin Oxford, à rebords arrondis, tr. or 7 fr. 50

Recueil de CANTIQUES nouveaux

En feuilles..... 0 fr. 60
Reliure toile..... 1 fr. 15 et 1 fr. 50
Reliure maroquin, tranches or..... 3 fr. 25

CHOIX DE CANTIQUES pour Réunions d'appel.

Relié toile couleur..... 0 fr. 90
— noire..... 1 fr. 25

Le Salut de Dieu, années 1885 à 1906, vol. cartonnés. Prix réduit, le volume..... **1 fr. 50**
Année 1910 vol. cartonné..... **2 fr.**
Année 1911 vol. cartonné..... **2 fr.**

ANNONCES

SAINTE BIBLE

Edition in-16

Reliée toile mince reliure anglaise..... 4 fr. »
— dos peau..... 5 fr. 50
Port : 0 fr. 40 *par exemplaire.*

Tirage sur papier extra-fin :

Reliée basane perse tranche rouge et or..... 11 fr. »
Reliée plein maroquin souple, tr. rouge et or 14 fr. »
— — —extra, souple, doublé cuir tranche dorée. 17 fr. »
— — —extra, souple, à rebords tranche dorée. 20 fr. »
Port : 0 fr. 30 *par exemplaire.*

Grande édition, nouvelle, in-8°.

Reliée basane perse, coins arrondis tr. dorées 11 fr. »
Port par Bible : en gare 0 fr. 60; *à domicile* 0 fr. 85.

NOUVEAU TESTAMENT

In-32, relié toile..... 0 fr. 60
Édition sur papier extra-fin :
Pleine basane, tranche dorée..... 3 fr. 25
Basane perse, tranche rouge et or..... 3 fr. 75
Maroquin souple, tranche dorée..... 4 fr. 75
— souple à rebords, tranche dorée.. 6 fr. »
— — , extra, tr. dorée. 8 fr. »
Port : 0 fr. 20 *par exemplaire.*

In-8°, broché..... 1 fr. 50
In-8°, reliure mi-peau..... 3 fr. 50
Port : 0 fr. 40 *par exemplaire.*

Pour la rédaction : *Le gérant*, E. PÉRIER.

Le Mans. — Imprimerie Monnoyer — 1912.

Le Salut de Dieu 39 (1912)

LE

SALUT DE DIEU

FEUILLE CONSACRÉE A L'ÉVANGÉLISATION

PARAISSANT UNE FOIS PAR MOIS

Toute chair verra le salut de Dieu.
ÉSAÏE LII, 10; LUC III, 6.

N° 468. — SEPTEMBRE 1912.

Esquisse d'une méditation.....J.N.D... Pages 161
Élisée et Guéhazi .....W.J.L.. — 171
Quelques passages relatifs au jugement et au salut.....L. Pagetet L.P... — 174
Est-ce mourir ? (*Poésie*).....L. Perret.. — 180

BUREAU DU JOURNAL
17, RUE GIDE, 17
LEVALLOIS, PRÈS PARIS

LE SALUT DE DIEU » se publie à Paris une fois par mois.

La Rédaction reçoit avec plaisir toute communication chrétienne, soit comme article à insérer dans le journal, soit comme question sur les vérités fondamentales de la foi, sur les difficultés que les âmes peuvent éprouver, et sur la Parole de Dieu. Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à M. E. PÉRIER, 71, avenue d'Antin, Paris, VIIIe.

Les abonnements se font au bureau du journal. Les envois d'argent doivent être faits au nom de D. MULLER, 17, rue Gide, Levallois, près Paris.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR L'ANNÉE 1912

Pour la France.....	un abonnement...	1 fr.	75
— —	cinq abonnements, *sous la même bande*	7 —	»
Pour la Suisse, l'Alsace et la Belgique.	un abonnement.....	2 —	»
	deux abonnements..	3 —	50
Pour les autres pays de l'Europe le Canada et les Etats-Unis.	un abonnement.....	2 —	25
	deux abonnements..	4 —	»

Abonnements spéciaux à prix réduits.

Dans le but d'aider à la distribution gratuite et de répandre davantage le « SALUT DE DIEU », nous offrons 50 abonnements annuels pour 60 fr., — 25 pour 32 fr., — et 10 abonnements annuels pour 14 fr., *franco*, à une même adresse en Europe. En outre, pour la somme de 100 fr., nous céderons CENT abonnements annuels *franco par colis postal*, en France, en Suisse, en Belgique et en Alsace.

ESQUISSE D'UNE MÉDITATION

« Et il y avait aussi au-dessus de lui un écriteau en lettres grecques, et romaines et hébraïques : Celui-ci est le roi des Juifs. Et l'un des malfaiteurs qui étaient pendus l'injuriait, disant : N'es-tu pas le Christ, toi ? Sauve-toi toi-même, et nous aussi. Mais l'autre, répondant, le reprit, disant : Et tu ne crains pas Dieu, toi, car tu es sous le même jugement ? Et pour nous, nous y sommes justement; car nous recevons ce que méritent les choses que nous avons commises : mais celui-ci n'a rien fait qui ne se dût faire. Et il disait à Jésus : Souviens-toi de moi, Seigneur, quand tu viendras dans ton royaume. Et Jésus lui dit : En vérité, je te dis : Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis » (Luc XXIII, 38-43).

Deux choses distinctes nous sont clairement présentées dans ce passage remarquable : l'œuvre de Christ *pour* nous, œuvre sur le fondement de laquelle nous sommes sauvés, et l'œuvre opérée *en* nous par la puissance de l'Esprit de Dieu. Ce qu'il y a de plus intéressant, c'est que ces deux choses sont établies dans la *conscience* du brigand crucifié à côté du Seigneur Jésus.

Les moqueurs, quels qu'ils soient, sacrificateurs, scribes, anciens, soldats, voire même les deux brigands, disent à Jésus de se sauver lui-même. S'Il s'était sauvé, Il n'aurait pu sauver les autres. Il était venu ici-bas pour faire l'œuvre de Dieu, accomplir Sa volonté; et Il ne pouvait quitter ce monde avant de pouvoir dire au Père : « J'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire » (Jean XVII, 4). C'est pendant que Jésus accomplit le sacrifice

par lequel Il glorifie Dieu et pose pour le pécheur le fondement du salut, que l'œuvre se fait dans l'un des deux malfaiteurs !

On sent bien qu'il y a dans ce monde toute sorte de maux causés par le péché, et auxquels nous ne pouvons rien; personne n'y peut rien. Mais Dieu est intervenu en grâce et en puissance, par le moyen de son bien-aimé Fils, afin de répondre à ce mal d'une manière digne de Lui, non seulement pour le temps, mais pour l'éternité. Les miracles accomplis par le Seigneur sont l'exercice de cette grâce et de cette puissance, mais ils ont servi à mettre en relief l'état moral de ce monde, savoir, que l'homme ne veut pas Dieu si près de lui, malgré toutes les preuves évidentes qu'Il était ici-bas en grâce, et non en jugement (Jean XII, 47). Les traces qu'a laissées le Sauveur ici-bas étaient marquées par des guérisons de toute nature, des morts étaient ressuscités, des démons chassés, des pécheurs pardonnés. Et les hommes qui se complaisent dans le péché, s'habituent à la présence de Satan ici-bas, et ne peuvent s'habituer à la présence de Jésus qui met en évidence toutes les perfections de Dieu : ils veulent que Jésus soit crucifié !

Est-ce que le monde a changé depuis ? — Jetez les yeux autour de vous. Voyez même les jeunes gens élevés avec une certaine connaissance d'un christianisme extérieur, quand même on n'y verrait que la forme : ils ne veulent pas de Christ. Un peu de parure a plus

d'attraits pour eux que Christ ! Le cœur naturel cherche les choses d'ici-bas, et veut aller son train loin de Dieu. — Où va-t-il par ce chemin ? Il n'en sait rien, et il ne cherche pas à le savoir. De leur propre aveu, les hommes préfèrent à la vérité l'ignorance qui laisse leur conscience endormie.

Il n'y a que le chrétien véritable qui sait où il va. Il connaît Dieu et son amour ; il sait que le Seigneur lui a préparé une place dans la maison de son Père, et qu'Il va bientôt revenir pour le prendre auprès de Lui. — Ne sont-ils pas à plaindre ceux qui ignorent que Dieu s'est révélé en grâce pour donner la paix au coupable en vertu du sacrifice de Christ ? N'est-ce pas bien le moment d'y réfléchir sérieusement ?

Dès qu'il y a chez moi un réveil de la conscience, je reconnais que Dieu est saint et que moi, je suis pécheur ; c'est le commencement de l'œuvre *en* moi. « La lumière manifeste tout » (Éphésiens V, 13). Ayant reconnu que Dieu est saint, je comprends que je ne puis être en sa présence ; ma conscience me le dit. Dieu n'aime pas le péché. Et d'ailleurs, voudrait-on qu'il y eût du péché dans le ciel ? — Chacun dira que non ! Si nous pouvions aller au ciel avec nos cœurs tels qu'ils sont, ce ne serait plus le ciel pour nous. Il ne s'agit pas de raisonnements, mais de la *conscience*. Dieu est lumière ; Il ne peut s'associer avec les ténèbres, et nous sommes ténèbres aussi long-

temps que nous ne sommes pas régénérés (Éphésiens V, 8).

Ce changement de pensées quant à notre état personnel vis-à-vis de Dieu, quelque nécessaire qu'il soit, ne nous donne cependant pas la justice dont nous avons besoin pour être en paix avec Dieu (Romains V, 1). Il faut une œuvre *pour* nous, l'œuvre de Christ ; et elle est parfaite. Il s'est fait homme afin de mourir à notre place.

Voyez jusqu'où le Seigneur est descendu en grâce : Il s'est abaissé au point de se laisser outrager même par un brigand ! Renonçant à toute gloire humaine, Il a pris la dernière place, « étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix » (Philippiens II, 8). Pourriez-vous mépriser ainsi l'opinion des hommes ? Voyez si vous vous connaissez au point de juger selon la justice tout ce que vous faites, ou ce que vous dites contre le Seigneur. Parmi les hommes, on ferait tout contre Dieu, que ce n'est rien ! Qui s'en inquiète ?

Dans le monde, on ne nie pas que tous les hommes soient pécheurs, mais on a honte de dire : « Moi, je suis un pécheur ». On voudrait aller au ciel, mais on ne se demande pas comment on peut y aller ; on ne réfléchit pas que le ciel et le péché sont incompatibles. Du moment qu'un peu de lumière entre dans l'âme, on sent qu'on a péché, mais quand est-ce qu'on tire la conséquence que celui qui a péché n'atteint pas à la gloire de Dieu (Rom. III, 23) ?

Considérez bien ce qui se passe chez les brigands sur la croix : l'un s'enhardit pour insulter le Seigneur ; l'autre, ayant conscience de son état, devient prédicateur, disant : « Et tu ne crains pas Dieu, toi ! » — Cela montre qu'il y a maintenant chez lui la crainte de Dieu. Du moment qu'on se place devant Dieu, on se juge soi-même. C'est ce que fait le brigand, en disant à son compagnon qui le connaissait et pouvait bien le comprendre : « Nous y sommes justement, car nous recevons ce que méritent les choses que nous avons commises ». Il se juge d'après ses œuvres, et en la présence de Celui qui était parfait ; puis, en pensant au Seigneur, il dit : « Celui-ci n'a rien fait qui ne se dût faire ». Et pourtant il ne l'avait jamais connu ! Mais étant enseigné de Dieu, son intelligence répond de la vie de Jésus.

Tout chrétien juge ainsi de la vie de Jésus ; son cœur s'arrête à Lui, et s'y confie ; son âme se repose sur Lui. Le brigand dit à Jésus : « Seigneur », alors que tout le monde, profitant du fait que Dieu ne Lui répond pas, se met à l'insulter. N'est-ce pas extraordinaire ? — Les disciples même l'abandonnent dès qu'Il se trouve aux prises avec le pouvoir des ténèbres ; et pourtant ils avaient confessé : « Maintenant nous croyons que tu es venu de Dieu » (Jean XVI, 30). Combien il est difficile de confesser Jésus lorsque tout est contre Lui ! Pierre lui-même le renie dans la cour du souverain sacrificateur ; et seul un brigand, crucifié à côté

de Lui, le confesse au moment où tous l'abandonnent.

C'était une âme enseignée de Dieu. Le brigand n'a pas de doute pour l'avenir. Il pense à Christ ; bien qu'Il soit sur la croix, Il doit régner : cela ne fait aucun doute pour le brigand. Il ne demande pas d'être soulagé dans ses souffrances qu'il oublie, pensant à la venue du Seigneur en gloire. C'est une foi remarquable ; Christ est sur la croix, tous l'ont laissé ; lui dit : « Souviens-toi de moi, Seigneur ».

Pourriez-vous confesser Jésus comme Seigneur au milieu de votre entourage, sans avoir honte ? Prenez une religion fausse, n'importe laquelle : les dévots n'en ont pas honte ; ils s'en glorifient plutôt. On n'a pas honte de s'adresser à un morceau de bois ou de fer ; mais on a honte de Christ. Quelquefois, c'est le cas pour les siens, hélas ! Confesserez-vous Jésus dans un milieu où tous sont contre Lui ? Avez-vous l'idée de plaire à Jésus coûte que coûte ?

Puisse le pauvre brigand être pour nous un exemple ! N'est-ce pas un beau tableau de l'œuvre accomplie en lui, quand tout seul il reconnaît la gloire du Christ ? Tous ceux qui voient les perfections de Christ savent qu'Il ne peut être que parfait, quand même ils seraient incapables de raconter tout ce qu'Il a fait. Mais ils savent que Celui qui est parfait va revenir, et qu'alors toute langue le confessera (Philippiens II, 11).

Toute cette histoire indique le caractère de l'œuvre de Dieu dans un cœur, quelque dégradé qu'il soit, comme celui du brigand, auquel cependant le Seigneur peut donner une réponse immédiate en disant : « Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis. » Voilà donc un homme certain qu'il ira tout droit en paradis, et qu'il y ira AVEC LE SEIGNEUR.

* * *

Or, l'évangile donne cette réponse de la part de Dieu à tous ceux qui s'adressent à Lui. Car c'est Lui qui nous rend propres pour le paradis, non par nos œuvres, mais par le sacrifice de son bien-aimé Fils. Ce n'est que par Lui que nous pouvons trouver la justice dont nous avons réellement besoin, et qui ne laisse jamais dans l'incertitude. L'éducation est inutile pour nous conduire dans la vérité, pour nous amener au Seigneur. Il faut regarder à Christ seul, et venir à Lui, comme la pécheresse dans la maison de Simon, le pharisien » (Luc VII, 36-50).

Tous ceux qui regardent à eux-mêmes et se confient en leurs efforts, sont dans une incertitude d'autant plus angoissante que leurs efforts sont sérieux; ils ne savent pas s'ils sont propres pour le ciel, ou non. La réponse de Christ leur manque. Ils ne savent pas s'ils ont la vie, parce qu'ils ne trouvent pas chez eux ce qu'ils croient nécessaire pour avoir la vie. En cherchant la confiance en soi-même, on ne pourra se reposer que sur ce que l'on est; et on

*

est pécheur ! Pauvre fondement pour la confiance, en effet !

Ceux qui suivent cette voie oublient que la réponse accordée par le Seigneur, n'était pas basée sur ce que le brigand était. Il avait été justement crucifié à cause de ce qu'il *était*; mais le paradis lui était garanti par l'œuvre du Sauveur *pour* Lui. C'est par cette œuvre seule qu'Il nous rend « parfaits à perpétuité » (Hébreux X, 14).

Quelle est donc cette œuvre ? — Pendant que le brigand justement condamné par les hommes souffre, le Seigneur souffre pour le brigand. Combien les œuvres de Dieu sont glorieuses, et pleines de grâce ! L'homme étant incapable d'aller à Dieu, Dieu vient à lui. Qui pourrait nous ouvrir le paradis, si ce n'est Dieu ? Les hommes travaillent pour vivre, mais la mort arrive, et qu'est-ce qu'il leur reste ? La foi, au contraire, possède autre chose, et cela comme conséquence de l'œuvre de Christ. Dans cette œuvre expiatoire, je vois l'amour de Dieu pleinement démontré; j'y vois Christ sur la croix, mourant pour moi.

Mais quelle part avons-nous à la croix ? — Les moqueries et le mépris dirigés contre Christ, et nos péchés pour lesquels Il est mort (1 Pierre II, 24). Mais si mes péchés étaient sur lui, je suis maintenant devant Dieu selon la valeur de la rédemption que Christ a opérée. Je n'ai pas à regarder à mon indignité, mais à Jésus qui a tout fait pour moi. Rien ne me

manque; tout est accompli, et le Seigneur est assis à la droite de Dieu, accepté par Celui qui a dit : « Assieds-toi à ma droite » (Actes II, 35). Il n'y a plus rien à faire; et s'il y avait quelque chose à faire, ce quelque chose ne se ferait jamais. Si tout n'avait pas été accompli lorsque le Christ mourut, Il n'aurait pas pu prendre le brigand avec Lui dans le Paradis. Il ne s'agit pas de progrès, le brigand n'en a pas fait; il n'avait pas le temps d'en faire. De plus, il n'en avait pas besoin, parce qu'il n'a jamais été question de devenir « peu à peu » propre pour le ciel. On l'est déjà, et tout à fait, dès que l'on peut dire avec l'Apôtre : « Le Fils de Dieu m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi » (Galates II, 20).

Qu'il faille faire des progrès après que l'on est sauvé, oui; il faut vivre pour Christ qui est mort pour nous, il faut « se purifier comme Lui est pur » (2 Corinthiens V, 15; 1 Jean III, 3). Mais on se purifie, non pas dans le but de mériter le ciel, mais bien parce que l'on est sûr d'y aller, — « rendant grâces au Père qui nous a rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière » (Col. I, 12). S'il eût fallu faire des progrès pour atteindre le ciel, le brigand n'y serait pas. Il était propre pour le paradis, lorsque Christ lui a dit : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis ». Pas un péché ne restait sur lui. Quel bonheur de savoir que par le sacrifice de Christ, le péché est aboli, et le pécheur rendu parfait (Hébr. IX, 26; X, 14) !

Il nous faut juger le péché continuellement, il nous faut en avoir horreur; mais nous ne pouvons rien ajouter à la justice dont nous sommes rendus participants : « Celui qui n'a pas connu le péché a été fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui » (2 Corinthiens V, 21).

Permettez-moi de vous dire que jusqu'à ce que vous ayez cette assurance, basée sur l'œuvre de Christ, il n'y a pas de progrès possible dans la marche chrétienne. Si c'était par des progrès que l'on devait gagner le ciel, Christ ne servirait de rien (Galates II, 21).

Un mot aux âmes qui n'ont pas encore la paix. Vous dites qu'il faut être plus saint; vous avez raison, mais vous ne vous apercevez pas qu'en réalité vous êtes à la recherche de la justice, et non pas de la sainteté, comme vous le croyez. Au lieu de chercher ce qu'un enfant doit être, vous êtes à la recherche de ce qu'il faut pour que vous soyez un enfant ! Ne voyez-vous pas l'inutilité de vos efforts ? Lorsqu'on *est sauvé*, on est déjà fait « justice de Dieu » en Christ. C'est alors que le besoin de sainteté se fait sentir, mais dans la paix avec Dieu, paix dont on jouit en vertu de l'œuvre parfaite de Christ (Rom. V, 1). Lorsqu'on est « enfant », on aime Dieu, et l'on sent le besoin de Lui plaire. On aime la sainteté, mais on se repose sur Christ, et sur son œuvre accomplie, et l'on jouit de sa communion (1 Cor. I, 9).

Quand nous comparaîtrons devant le tribu-

Le Salut de Dieu 39 (1912)

nal de Christ, que trouverons-nous? — Nous serons en présence de Celui qui « a porté nos péchés en son corps sur le bois ». Nos péchés ne seront donc plus là pour notre condamnation, puisque nous sommes son ouvrage (Éph. II, 10). Placez-vous devant ce tribunal : avez-vous peur? Si vous craignez, c'est une preuve qu'il y a chez vous quelque chose qui n'est pas bien; vous ne vous êtes pas réellement soumis à la justice de Dieu. Il y a peut-être chez vous quelque interdit dont vous ne voulez pas vous séparer, ou bien vous n'avez pas encore compris la pensée de Dieu quant au salut.

Il faut que nous soyons convaincus de péché, comme le brigand, lorsqu'il disait : « Nous y sommes justement ». Il est nécessaire que nous nous jugions, non légèrement, mais à fond. Mais en même temps nous nous reposons sur l'œuvre que Christ a faite et qui nous a sauvés, et nous avons la paix avec Dieu. Pour quiconque compte sur Christ, tout est lumière ; il est « fait justice de Dieu en Christ ». Êtes-vous devant Dieu selon cette justice? Il ne peut y avoir de péché devant Dieu. Pour avoir la paix, il faut voir que tous vos péchés ont été portés par Christ à la croix.

J. N. D. LE VIGAN, *Septembre* 1869.

ÉLISÉE ET GUÉHAZI

Lisez 2 Rois V.

Le récit de la visite faite au prophète Élisée par le chef de l'armée du roi de Syrie, est ins-

tructif sous plusieurs rapports, et surtout au point de vue du travail de la conscience chez toutes les personnes qui y figurent.

On pourrait citer en premier lieu la petite captive Israélite au service de la femme de Naaman. Elle s'intéressait à l'état pénible de son seigneur, qui était lépreux; mais ayant connaissance du prophète demeurant à Samarie, et des miracles qu'il avait opérés, elle ne doutait pas de la puissance divine en sa faveur, bien qu'aucun autre lépreux n'eût été guéri. C'était une foi enfantine très remarquable. Et le résultat prouva qu'elle avait raison.

Mais les grands de la terre ne s'abaissent pas facilement pour devenir comme les petits enfants. Naaman cherche l'intervention du roi avec des formalités de convenance auprès du roi d'Israël, qui n'y voit qu'une occasion pour lui faire la guerre, et il « déchire ses vêtements » ! Le prophète est obligé d'intervenir et de prier le roi d'Israël de lui envoyer le grand général. Mais quand il arrive, au lieu de le voir, il lui envoie « un messager » pour lui dire de se plonger sept fois dans le Jourdain. C'était trop ! Naaman s'en va en colère. Cependant ses serviteurs le supplient de faire selon la parole de l'homme de Dieu, et en s'humiliant à ce point et en écoutant ce bon conseil, la guérison est opérée. Puis il revient avec tout son camp pour témoigner sa reconnaissance et supplier le prophète de recevoir un présent de sa part.

C'est ici que l'on voit l'effet d'avoir à faire à Dieu. Naaman avait éprouvé sa grâce et sa puissance, en sa faveur, malgré qu'il fût ennemi de son peuple; pourtant il avait joui d'une guérison immédiate. Il dit à Élisée : « Voici, je sais qu'il n'y a point de Dieu en toute la terre, sinon en Israël. Et maintenant, je te prie, prends un présent de ton serviteur ». Mais Élisée dit : « L'Éternel devant qui je me tiens, est vivant, que je ne le prendrai pas... »

Guéhazi, serviteur d'Élisée et témoin de ce qui s'est passé, se dit alors : « Voici, mon maître a épargné Naaman, ce Syrien, en ne prenant pas de sa main ce qu'il avait apporté; l'Éternel est vivant, si je ne cours après lui, et si je ne prends de lui quelque chose! » Pour accomplir son dessein, il s'engage dans une voie de mensonge, trompant Naaman d'abord, et ensuite son maître; et finalement il est terriblement puni en ce que la lèpre de Naaman s'attache à lui sans espoir de guérison quelconque.

Quelle était la différence entre lui et le prophète ? — Le nom de l'Éternel, le Dieu d'Israël, lui était familier; il avait été témoin d'un des miracles les plus remarquables, — le réveil de l'enfant mort de la Sunamite. (Voyez le chapitre précédent.) Mais son cœur, loin de Dieu, n'avait pas été touché par sa grâce. Il méprise le grand homme, objet de cette grâce, en l'appelant, d'un ton de mépris, « ce Syrien » ; mais ce qui indique davantage son triste état, c'est qu'il se sert du nom de l'Éternel pour s'en-

courager dans sa funeste entreprise. Comme pour Judas plus tard, sa conscience, au lieu d'être exercée, reste endurcie, et il s'en va de la présence de Dieu pour courir à sa propre ruine.

Un tout petit indice de son état, mais d'une importance capitale, est renfermé dans le fait que, lorsque Guéhazi invoque le nom de l'Éternel, il n'ajoute pas, comme faisait son maître, les mots : « devant qui je me tiens ». Une conscience exercée trouve toujours sa force *dans la présence de Dieu*, présence constamment recherchée, sentie, et éprouvée. Ainsi que son prédécesseur Élie, Élisée se tenait « devant Dieu ». Cela disait tout pour son cœur; il ne cherchait pas sa propre gloire, mais celle de son divin maître, et il était ainsi gardé. Aussi Dieu pouvait se servir de lui pour le bien de plusieurs. Puisse-t-il en être ainsi pour chacun de nous!

QUELQUES PASSAGES DE L'ÉCRITURE RELATIFS AU JUGEMENT ET AU SALUT.

Le jugement éternel et le salut éternel sont nettement et abondamment enseignés dans les Écritures, le mot « éternel » étant employé dans le même sens pour les deux. Mentionnons quelques passages dans le but de faire ressortir le caractère de l'un et de l'autre. Quant aux époques assignées, celle du jugement est future, tandis que le temps favorable

Le Salut de Dieu 39 (1912)

du salut est AUJOURD'HUI (2 Corinthiens VI, 1-2; Hébreux III, 12).

D'abord nous ferons remarquer que le jugement est *éternel* Marc III, 29; Hébreux VI, 2). Au terme de son ministère en Galilée, le Seigneur, citant un passage de la fin d'Ésaïe, répète trois fois la description de la géhenne réservée « pour le diable et ses anges » (Matthieu XXV, 41), disant que le feu est « inextinguible, là où leur ver ne meurt pas et où le feu ne s'éteint pas » (Marc IX, 43 à 49).

Le jugement sera rendu avec vérité et justice : « Or nous savons que le jugement de Dieu est selon la *vérité* sur ceux qui commettent les choses » déjà signalées par l'apôtre; puis il ajoute : « Penses-tu, ô homme, qui juges ceux qui commettent de telles choses que tu échapperas au jugement de Dieu? Ou méprises-tu les richesses de sa bonté, et de sa patience, et de sa longue attente, ne connaissant pas que la bonté de Dieu te pousse à la repentance? Mais selon ta dureté et selon ton cœur sans repentance, tu amasses pour toi-même la colère dans le jour de la colère et de la révélation du *juste* jugement de Dieu qui rendra à chacun selon ses œuvres » (Romains II, 2-5).

Au jour de la colère de Dieu, longtemps retardée selon sa grande patience, le jugement aura lieu, et il sera sans acception de personnes : « Car il n'y a *pas d'acception de personnes* auprès de Dieu » (Romains II, 11). « Celui qui agit injustement, recevra ce qu'il aura

fait injustement, et il n'y a *pas d'acception de personnes* » (Colossiens III, 25). « Il est réservé aux hommes de mourir une fois », — et après cela vient le jugement » (Hébreux IX, 27).

Le jugement ne se borne pas aux crimes dont les hommes peuvent prendre connaissance; il embrasse aussi les paroles et les pensées. Nous lisons quant au dernier jugement devant le grand trône blanc, que : « Les morts sont jugés d'après les choses qui étaient écrites dans les livres, selon *leurs œuvres* » (Apocalypse XX, 12). Autre part, le Seigneur dit : « De *toute parole* oiseuse qu'ils auront dites, les hommes rendront compte au jour du jugement » (Matthieu XII, 36). Puis Il tiendra compte même *des pensées*; « Dieu jugera les secrets des cœurs », et « toute âme d'homme qui fait le mal » y passera (Romains II, 9, 15-16).

En un mot rien n'échappera au jugement divin; il portera sur *toutes choses*. C'est pourquoi il est à l'adresse de la jeunesse aussi : « Jeune homme, marche dans les voies de ton cœur et selon les regards de tes yeux, mais sache que pour *toutes ces choses*, Dieu t'amènera en jugement » (Ecclésiaste XI, 9). Nul n'échappera, si ce n'est par le sacrifice de Christ. Pour ceux qui méprisent la rédemption que Christ a opérée, « il ne reste plus de sacrifice pour les péchés, mais une *certaine attente terrible* de jugement et l'ardeur d'un feu qui va dévorer les adversaires » (Hébreux X, 27).

L'idée d'un jugement général « au dernier

jour », comme l'on dit, est très répandue. Elle n'a pas de fondement dans les Écritures. Là, on trouve qu'il y aura d'abord un jugement des nations qui seront sur la terre au moment du retour de Christ quand Il établira son règne millénaire (Luc XIX, 11-12). Il est assis à présent à la droite de la Majesté dans les hauts lieux (Hébr. I, 3). Il va revenir dans sa gloire, et tous ses anges avec lui; alors il s'assiéra sur le trône de sa gloire, et toutes les nations seront assemblées devant lui; et il les séparera les uns d'avec les autres, comme un berger sépare les brebis d'avec les chèvres (Matthieu XXV, 31-32). A la fin de son règne de mille ans aura lieu le jugement des *morts*, dont voici la description (Apocalypse XX, 11-15) :

« Et je vis un grand trône blanc, et celui qui était assis dessus, de devant la face duquel la terre s'enfuit et le ciel; et il ne fut pas trouvé de lieu pour eux. Et je vis les morts, les grands et les petits, se tenant devant le trône; et des livres furent ouverts; et un autre livre fut ouvert, qui est celui de la vie. Et les morts furent jugés d'après les choses qui étaient écrites dans les livres, selon leurs œuvres... Et si quelqu'un n'était pas trouvé écrit dans le livre de vie, il était jeté dans l'étang de feu ».

Ce sera un jugement final et définitif. Personne ne pourra échapper sinon ceux dont le nom a été « écrit, dès la fondation du monde, » dans le livre de vie de l'Agneau immolé (Apocalypse XIII, 8).

Vous le comprenez, lecteur : « Comment l'homme sera-t-il juste devant Dieu, et comment serait pur celui qui est né de femme? » (Job XXV, 4). Il faut l'intervention de Dieu en grâce par le moyen du Rédempteur. Vous basant sur la connaissance de cette grâce, ne direz-vous pas plutôt, avec le psalmiste : « N'entre pas en jugement avec ton serviteur, car devant toi nul homme vivant ne sera justifié » (Psaume XLIII, 2)?

* * *

C'est une chose certaine que Christ est établi de Dieu « juge des vivants et des morts. » Mais, il est tout aussi certain que « tous les prophètes lui rendent témoignage, que, par son nom, quiconque croit en lui reçoit la rémission des péchés » (Actes X, 42, 43).

Oui, « Celui qui n'a pas connu le péché a été fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui » (2 Corinthiens V, 21). « Car ce qui était impossible à la loi en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu ayant envoyé son propre fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché dans la chair » (Romains VIII, 3). Dieu a donné son fils unique afin que quiconque croit en lui ait la vie éternelle : « Qui croit au Fils a la vie éternelle; mais qui désobéit au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui » (Jean III, 16, 36).

« Venez à moi », dit le Seigneur lui-même (Matthieu XI, 28), puis Il ajoute : « C'est ici la vo-

Le Salut de Dieu 39 (1912)

lonté de mon Père : que quiconque discerne le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle; et moi, je le ressusciterai au dernier jour » (Jean VI, 40). « En vérité, en vérité, je vous dis que celui qui entend ma parole, et qui croit celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle, et ne vient point en jugement; mais il est passé de la mort à la vie » (Jean V, 24).

Quel bonheur d'entendre que celui qui croit ne vient point en jugement ! Car le Juge des vivants et des morts est devenu son bien-aimé Sauveur. N'a-t-Il pas souffert, lui, le juste pour nous des injustes, afin de nous amener à Dieu ? (1 Pierre III, 18). « S'il est réservé aux hommes de mourir une fois et après cela le jugement, ainsi le Christ aussi, ayant été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent » (Hébreux IX, 28). Ceux-ci peuvent dire avec le bienheureux apôtre : « Notre bourgeoisie est dans les cieux d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire, selon l'opération de ce pouvoir qu'il a de s'assujettir même toutes choses » (Phil. III, 20-21).

Pour être délivré donc du jugement réservé, après la mort, à l'homme pécheur, il importe de connaître, maintenant, Christ comme le Sauveur que Dieu nous a donné, et de jouir ainsi par la foi du salut qu'Il a accompli au prix de son parfait sacrifice. Ne vous abusez pas, lecteur; comment échapperez-vous à ce qui est réservé aux hommes en négligeant le grand salut que Dieu vous offre gratuitement ? « Aujourd'hui donc si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas votre cœur » (Hébr. II, 2-3; III, 7).

EST-CE MOURIR ?

Quitter le bâton du voyage
Et paisiblement s'endormir, (Genèse XLIX, 33).
Après un long pèlerinage,
Dites-moi : Est-ce là mourir ?

Le croyant, que la mort délivre
De sa tente et de ces bas lieux, (2 Corinthiens V, 8).
A l'assurance de revivre
Auprès de Jésus dans les cieux.

Son âme heureuse, et consolée
Par le fidèle et bon Berger, (Psaume XXIII, 4).
A travers la sombre vallée
N'a rien à craindre du danger.

Avec Jésus, en sa présence,
Le chrétien est plus que vainqueur; (Romains
La mort a perdu sa puissance : VIII, 37-39).
Ternirait-elle son bonheur ?

Car, rempli de reconnaissance
En entrevoyant l'avenir, (Jean XVI, 22).
Son cœur a toute confiance
Dans le Sauveur qui va venir.

Il touche à la céleste rive
Où se trouve son vrai trésor, 2 Timothée I, 12 ; IV, 8
Aussi la mort, lorsqu'elle arrive,
N'est-elle pas pour lui la mort.

ANNONCES

CHOIX D'HYMNES FORMAT IN-16, avec musique

Relié toile..... 2 fr. »»

Reliures anglaises souples

Basane, doré sur tranches..... 4 fr. »
Maroquin, tranches rouge et or..... 6 fr. 50
— Oxford, à rebords arrondis tr. or 13 fr. »

12me ÉDITION, FORMAT IN-16, sans musique

Relié toile..... 1 fr. 60
— basane..... 2 fr. 80
Maroquin, tranches or..... 5 fr. 50

PETIT FORMAT avec musique

Relié toile..... 1 fr. 20
Relié peau..... 1 fr. 80
Basane doré sur tranche..... 2 fr. 50
Basane Perse, tranche rouge et or..... 3 fr. 25
Maroquin, tranche or..... 4 fr. 50
Maroquin Oxford, à rebords arrondis, tr. or 7 fr. 50

Recueil de CANTIQUES nouveaux

En feuilles..... 0 fr. 60
Reliure toile..... 1 fr. 15 et 1 fr. 50
Reliure maroquin, tranches or..... 3 fr. 25

CHOIX DE CANTIQUES pour Réunions d'appel.

Relié toile couleur..... 0 fr. 90
— noire..... 1 fr. 25

Le Salut de Dieu, années 1885 à 1906, vol. cartonnés. Prix réduit, le volume..... **1 fr. 50**
Année 1910 vol. cartonné..... **2** fr.
Année 1911 vol. cartonné..... **2** fr.

ANNONCES

SAINTE BIBLE

Edition in-16

Reliée toile mince reliure anglaise..... 4 fr. »
— dos peau..... 5 fr. 50
Port : 0 fr. 40 *par exemplaire.*

Tirage sur papier extra-fin :

Reliée basane perse tranche rouge et or..... 11 fr. »
Reliée plein maroquin souple, tr. rouge et or 14 fr. »
— — —extra, souple, doublé cuir tranche dorée. 17 fr. »
— — —extra, souple, à rebords tranche dorée. 20 fr. »
Port : 0 fr. 30 *par exemplaire.*

Grande édition, nouvelle, in-8°.

Reliée basane perse, coins arrondis tr. dorées 11 fr. »
Port par Bible : en gare 0 fr. 60; *à domicile* 0 fr. 85.

NOUVEAU TESTAMENT

In-32, relié toile..... 0 fr. 60
Édition sur papier extra-fin :
Pleine basane, tranche dorée..... 3 fr. 25
Basane perse, tranche rouge et or..... 3 fr. 75
Maroquin souple, tranche dorée..... 4 fr. 75
— souple à rebords, tranche dorée.. 6 fr. »
— — , extra, tr. dorée. 8 fr. »
Port : 0 fr. 20 *par exemplaire.*

In-8°, broché..... 1 fr. 50
In-8°, reliure mi-peau..... 3 fr. 50
Port : 0 fr. 40 *par exemplaire.*

Pour la rédaction : *Le gérant*, E. PÉRIER.

Le Mans. — Imprimerie Monnoyer — 1912.

Le Salut de Dieu 39 (1912)

LE

SALUT DE DIEU

FEUILLE CONSACRÉE A L'ÉVANGÉLISATION

PARAISSANT UNE FOIS PAR MOIS

Toute chair verra le salut de Dieu.
ÉSAÏE LII, 10; LUC III, 6.

N° 469. — OCTOBRE 1912.

Un grand sujet de joie ..... L. Perret... Pages 181
Le secret du bonheur. (Louis Paul, Valence.) E. Périer — 188
Le vase d'albâtre ..... Philippe Jaccottet — 192
Le prix de la bible..... E. Périer..... — 198

BUREAU DU JOURNAL
17, RUE GIDE, 17
LEVALLOIS, PRÈS PARIS

LE SALUT DE DIEU » se publie à Paris une fois par mois.

La Rédaction reçoit avec plaisir toute communication chrétienne, soit comme article à insérer dans le journal, soit comme question sur les vérités fondamentales de la foi, sur les difficultés que les âmes peuvent éprouver, et sur la Parole de Dieu. Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à M. E. PÉRIER, 71, avenue d'Antin, Paris, VIIIe.

Les abonnements se font au bureau du journal. Les envois d'argent doivent être faits au nom de D. MULLER, 17, rue Gide, Levallois, près Paris.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR L'ANNÉE 1912

Pour la France.....	un abonnement...	1 fr. 75
— —	cinq abonnements, *sous la même bande*	7 — »
Pour la Suisse, l'Alsace et la Belgique.	un abonnement.....	2 — »
	deux abonnements..	3 — 50
Pour les autres pays de l'Europe le Canada et les Etats-Unis.	un abonnement.....	2 — 25
	deux abonnements..	4 — »

Abonnements spéciaux à prix réduits.

Dans le but d'aider à la distribution gratuite et de répandre davantage le « SALUT DE DIEU », nous offrons 50 abonnements annuels pour 60 fr., — 25 pour 32 fr., — et 10 abonnements annuels pour 14 fr., *franco*, à une même adresse en Europe. En outre, pour la somme de 100 fr., nous céderons CENT abonnements annuels *franco par colis postal*, en France, en Suisse, en Belgique et en Alsace.

UN GRAND SUJET DE JOIE

« N'ayez point de peur, car voici, je vous annonce un grand sujet de joie qui sera pour tout le peuple; car aujourd'hui dans la cité de David, vous est né un SAUVEUR, qui est le Christ, le Seigneur » (Luc II, 10).

Ce « grand sujet de joie » était donc la naissance d'un Sauveur. Elle fut annoncée par un ange aux bergers de Bethléem qui gardaient leur troupeau durant les veilles de la nuit. Or cette nouvelle extraordinaire et inattendue n'était pas limitée aux bergers; elle concernait tout le peuple, dont ils faisaient partie. Cependant Dieu, donnant à connaître sa grâce, veut d'abord la faire annoncer aux petits. Ces pauvres illettrés, auxquels personne ne pensait, avaient surtout besoin d'entendre de telles choses. Ce qui était à leur portée était à la portée de tout le monde. Et les pensées de Dieu à notre égard, sont « des pensées de paix, pour nous donner un avenir et une espérance » (Jérémie XXIX, 11).

Dieu veut rendre heureux ceux que le péché a séparés de Lui et plongés dans la misère. Qui pourrait faire cela, sinon Lui seul? Mais pour nous rendre participants du bonheur que Lui, le Dieu bienheureux, se propose d'accorder, il est nécessaire que nous soyons délivrés de notre culpabilité et de notre souillure offensantes pour ses yeux saints. C'est là ce que devait accomplir, au prix du sacrifice de lui-même, le Sauveur qu'Il nous a envoyé.

Aussi est-il pour ceux auxquels il est annoncé, non seulement un sujet de joie, mais

« *un grand sujet de joie.* » Les bergers ne le savaient pas sans doute, mais Dieu le savait; et en général quand on en parle, les gens ont de la peine à le croire.

Cependant Dieu est un « Dieu Sauveur » (Tite III, 4). Il vient à notre recherche. Quel en est le résultat? Quel fut l'effet produit sur les bergers par l'apparition du messager céleste? Ce ne fut pas, au premier moment, de les remplir de joie. Au contraire, nous voyons qu'à la vue de la gloire du Seigneur qui resplendit autour d'eux, « ils furent saisis d'une fort grande peur » (Luc II, 9). Est-il difficile d'en comprendre la raison? Comment un pécheur, tel que nous sommes tous, pourrait-il se trouver à l'aise dans la lumière divine qui manifeste tout? — Il faut, tout d'abord, nous courber devant Dieu au sujet de notre état, et reconnaître notre culpabilité. Alors l'angoisse et la frayeur à cause du jugement que nous méritons, se changent soudain en joie, à l'ouïe du message qui vient du ciel : « Un Sauveur vous est né. »

Laissés à nous-mêmes, le salut est entièrement hors de notre portée. Il faut que Dieu lui-même intervienne en notre faveur. Et c'est ce qu'Il a fait dans la personne de son bien-aimé Fils, le « seul nom » sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés (Actes IV, 12). Tous, nous en avons besoin pour être véritablement heureux.

Prenez comme exemple Siméon dont il est

question dans ce même chapitre de Luc. C'était un homme juste et pieux, qui attendait la consolation d'Israël, et sur lequel le Saint-Esprit se trouvait; en quoi se confie-t-il pour s'en aller de ce monde en paix ? En sa justice? en sa piété ? — Absolument pas. Au moment où il tenait dans ses bras le petit enfant Jésus, que l'on venait d'apporter dans le temple, il dit : « Maintenant, Seigneur, tu laisses aller ton esclave en paix selon ta parole; car mes yeux ont vu TON SALUT, lequel tu as préparé devant la face de tous les peuples, une lumière pour la révélation des nations, et la gloire de ton peuple d'Israël » (Luc II, 29-32).

Ce salut n'est donc pas seulement à l'intention de l'ancien peuple de Dieu, selon que l'ange l'avait d'abord fait connaître aux bergers; mais Siméon, instruit par le Saint-Esprit, nous rappelle que Dieu l'a « préparé devant la face de *tous* les peuples. » C'est ce que l'Éternel avait déjà annoncé, des siècles à l'avance, par le prophète Ésaïe. En parlant du Christ rejeté par son peuple, Il dit : « Je te donnerai aussi pour être une lumière des nations, pour être mon salut jusqu'au bout de la terre » (Ésaïe XLIX, 6). Et l'apôtre Paul rappelle précisément cela à ceux des nations, dans ses discours à Antioche de Pisidie (Actes XIII, 47). Dieu le veut ainsi; que son nom en soit béni! « Tous les bouts de la terre verront le salut de notre Dieu » (Ésaïe XL, 5; LII, 10; Luc III, 3-5). « Comment donc échapperons-

nous, si nous négligeons un si grand salut ? » (Hébreux II, 3).

Lecteur, ce « grand salut » de Dieu est placé devant vous; n'y soyez pas indifférent; car il s'agit de votre bonheur présent et éternel.

Dans les deux passages du deuxième chapitre de Luc que nous venons de rappeler, il est question d'une « lumière » aussi bien que du salut. Cela est remarquable; ces deux choses vont toujours ensemble pour que l'âme soit amenée à se réjouir en Celui que Dieu nous a envoyé. Dieu nous fait passer des ténèbres à la lumière (Actes XXVI, 16). Les bergers l'ont bien éprouvé, n'est-ce pas ? Mais alors, on se demande pourquoi cette bonne nouvelle du salut trouve si peu d'écho dans les cœurs ? — Le Seigneur lui-même n'a-t-Il pas donné la réponse lorsqu'Il dit à Nicodème : « Les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises » ? (Jean III, 19-20). Il faudrait donc que chaque conscience fût exercée devant Dieu à ce sujet tout d'abord.

Voyez encore ce qui eut lieu pour Saul de Tarse, le zélé pharisien, au moment où le Seigneur le rencontra sur la route de Damas. Il était un persécuteur acharné des chrétiens, mais comme il était en chemin, il fit la même expérience que les bergers de Bethléem; seulement au lieu d'être dans la nuit, c'était en plein midi; comme il approcha de Damas, voici que tout à coup une lumière, plus éclatante

que le soleil, « brilla du ciel comme un éclair autour de lui » (Actes XXII, 6). Il en fut terrassé, et frappé de cécité; mais comme il gisait par terre, le Seigneur se révéla à son âme par son nom : JÉSUS, qui veut dire Sauveur, en lui disant : « Je suis Jésus, que tu persécutes. Mais lève-toi, et entre dans la ville; et il te sera dit ce que tu dois faire » (Actes IX, 3-6). Saul, aveuglé par cette grande lumière, fut trois jours seul à Damas, et il ne mangea ni ne but. Que se passa-t-il en lui dans ce moment solennel et décisif ? — Placé ainsi dans la lumière divine, il apprit à faire connaissance avec lui-même; et le pharisien scrupuleux dut reconnaître sans réserve qu'il était un blasphémateur, un persécuteur, et un outrageux. Dans ces trois longues journées, sans voir la lumière du jour, il apprit qu'en lui-même, c'est-à-dire dans sa chair, toute religieuse qu'elle fût, il n'habite aucun bien; et jamais il ne l'oublia. (1 Timothée I, 13; Romains VII, 18.)

Dans sa détresse, il cria au Seigneur comme quelqu'un au fort d'un grand danger, et la réponse arriva enfin par Ananias, un disciple, l'un de ceux que Saul aurait voulu voir mis à mort. Par ce messager du Seigneur, le « grand sujet de joie » fut placé devant lui; et la première chose qu'il eut à faire, ce fut de le reconnaître en se faisant baptiser en son nom.

Longtemps après, le bienheureux apôtre Paul a pu dire : « Cette parole est certaine et digne de toute acceptation, que le Christ Jésus

est venu dans le monde pour sauver les pécheurs, dont moi je suis le premier, » et, d'un cœur débordant de reconnaissance, il ajoutait : « Or, qu'au Roi des siècles, l'incorruptible, invisible, seul Dieu, soit honneur et gloire aux siècles des siècles! Amen » (1 Timothée I, 17).

En toute circonstance, même dans les plus éprouvantes, il a su ce que c'était que de se réjouir dans le Seigneur, et il invitait ses frères en la foi à le faire à son exemple (Phil. IV, 4).

Auparavant déjà, un prosélyte juif, l'intendant des trésors de la reine des Éthiopiens, avait fourni un autre exemple de cette joie dont nous parlons, ainsi que de l'étendue de la grâce annoncée par le vénérable Siméon. Éthiopien de naissance, c'était un homme d'entre les nations, destiné sans doute à apporter l'évangile à la reine Candace. Après avoir fait un très long voyage, pour venir du fond de l'Éthiopie à Jérusalem, pour adorer, accomplissant ainsi la prophétie (Sophonie III, 10), il s'en retournait le cœur vide dans son pays lorsque le réjouissant message fut placé devant son âme par Philippe, l'évangéliste de la Samarie (Actes VIII, 26-40).

L'eunuque éthiopien fut arrêté, non par une lumière du ciel, mais par un passage de l'Écriture qu'il tenait entre ses mains; le voici : « Il a été mené comme une brebis à la boucherie; et comme un agneau, muet devant celui qui le tond, ainsi il n'ouvre point sa bouche; dans son humiliation, son jugement a été ôté; et

Le Salut de Dieu 39 (1912)

qui racontera sa génération ? Car sa vie est ôtée de la terre » (Actes VIII, 33; Ésaïe, LIII, 7, 8). Ce passage devait apporter la lumière divine dans son âme. Il ne le comprenait nullement, mais Philippe, amené près de lui par une direction du Seigneur, prend place à son côté dans le char, « et commençant par cette écriture, lui annonça Jésus ».

C'était encore « le grand sujet de joie » que l'ange avait fait connaître aux bergers dans les campagnes de Bethléem. Ceux-ci se dirigèrent vers le lieu de la naissance du Sauveur, et le virent dans son abaissement, emmailloté et couché dans la crèche. Philippe arrête les regards de l'eunuque sur la croix, là où Jésus, dans un abaissement beaucoup plus profond encore, donnait sa vie en rançon pour nous, lorsqu'Il portait en son corps sur le bois tous nos péchés. Le grand homme écoute; il devient chrétien et se fait baptiser. Tous les besoins de sa conscience et de son cœur sont satisfaits, et il peut maintenant continuer son chemin tout joyeux (Actes VIII, 39).

La mort de Christ était nécessaire pour nous délivrer de nos péchés et nous réconcilier avec Dieu; puis, ressuscité avec lui, le croyant est rendu participant d'une vie nouvelle. C'est la vie de Christ en nous; elle a de nouvelles affections et de nouveaux objets. Christ seul peut répondre à ses aspirations, et la satisfaire pleinement. Quelle chose merveilleuse que de posséder ce grand sujet de joie, l'objet des

pensées et des délices du Père, et d'en jouir en communion avec Lui ! Car, « notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ. Et nous vous écrivons ces choses, » dit l'Apôtre, « afin que votre joie soit accomplie » (1 Jean I, 2-4).

Or cette joie est la part actuelle du racheté de Christ. L'objet des tendres affections du Père, de ses éternelles délices, est devenu l'objet des affections nouvelles du plus petit des croyants; et qu'y a-t-il de plus réjouissant ?

Avez-vous été amené dans la lumière qui manifeste tout, et pouvez-vous vous réjouir dès à présent dans le Seigneur ?

LE SECRET DU BONHEUR.

« Oui, le cadavre de l'homme tombera comme du fumier, sur la face des champs, et comme la gerbe après le moissonneur, et il n'y a personne qui le recueille » (Jérémie IX, 22).

Quelle réalité que la mort ! L'homme a beau en écarter la pensée le plus loin possible, tout au fond de l'horizon qui lui apparaît plein d'espérances; il a beau, quand elle est là, adoucir les derniers moments de la vie, puis embellir la tombe, la couvrir de fleurs, d'inscriptions rappelant celui qui n'est plus, ou exprimant les éternels regrets de ceux à qui il manque ici-bas, — la mort est toujours le « roi des terreurs ». Seul, celui qui sait, par la foi, que la mort est vaincue, peut l'envisager en face; car il regarde à « Celui qui ressuscite

les morts et les vivifie » (Jean V, 21; Romains IV, 17; 2 Corinthiens IV, 14). Au travers de ce voile sombre que jette la mort sur toutes choses, le croyant, comme jadis Abraham, entrevoit les réalités de l'au-delà; il peut ainsi jouir de la bienheureuse espérance d'être pour toujours avec le Seigneur (1 Thessaloniciens IV, 17). Voilà pourquoi l'apôtre Paul, dans la perspective d'un prochain martyre, a pu se réjouir, en disant : « Mourir, m'est un gain; et ce que je dois choisir, je n'en sais rien, mais je suis pressé des deux côtés, ayant le désir de déloger et d'être avec Christ, car cela est de beaucoup meilleur » (Philippiens I, 21-23).

Une femme encore jeune, qui vient de s'endormir dans le Seigneur, après une longue maladie, a rendu devant ceux qui l'entouraient, un touchant témoignage à la fidélité de Dieu.

Élevée par une mère pieuse, qui avait eu la joie de voir trois de ses enfants venir au Seigneur, puis quitter ce monde d'où ils furent retirés à la fleur de l'âge, elle avait été, comme tant d'autres, séduite par le monde et ses trompeuses illusions. Mais les prières de sa mère et le témoignage rendu à ses oreilles et devant ses yeux, ne devaient pas rester vains.

Après des années dépensées dans la voie large, le cœur fermé aux appels du Seigneur, cette jeune femme qui avait cependant soif de bonheur, fut frappée d'une maladie incurable. Elle se trouva ainsi placée, par la puissance de Dieu, en face des réalités éternelles. Elle n'é-

tait pas sans connaissance de la parole de Dieu, mais jusque-là, elle ne s'était pas fait une application personnelle des vérités qu'elle renferme. Aussitôt qu'elle commença à le faire, elle se vit devant un miroir fidèle, lui révélant les traits de son caractère moral.

Sa conscience réveillée évoqua, pour ainsi dire, l'un après l'autre, ses péchés qui lui apparurent comme autant de taches qu'elle était parfaitement impuissante à faire disparaître, ou à atténuer. En vain essayait-elle de les cacher, — non pas à Dieu, car Dieu voit tout, elle le savait bien, — mais à elle-même; car sa conscience les lui rappelait sans cesse à mesure qu'elle en détournait sa pensée. Comme tant d'autres, elle fut forcée de dire avec David, et avec Job, l'homme le plus juste sur la terre : « J'ai péché » (Job II, 3; VII, 20; IX, 30-31). Oui, j'ai péché, ici et là, et ailleurs encore, à tel moment et à tel autre, et vraiment ma vie n'a été que péché. Et que faire ?... Comment répondre alors aux questions qui se posent devant une âme troublée ?

Comment tranquilliser la conscience lorsqu'elle rappelle tout ce que l'on a oublié, ou traité légèrement ? Comment ôter les impuretés du cœur qui, telle une fontaine d'iniquité, laisse sans cesse couler un flot de péchés sous forme de pensées qu'il est impossible d'arrêter ? Comment un pécheur peut-il essayer de sanctifier son caractère et sa conduite ? Toutes ces questions et bien d'autres attendaient leur

Le Salut de Dieu 39 (1912)

réponse dans l'âme inquiète de Rachel. Et en fin de compte, comment pouvait-elle acquérir pour son âme cette vie nouvelle dont elle avait constamment entendu parler, en tant qu'enfant de chrétiens? Comment s'assurer cette vie future, quand ce corps, visiblement destiné à périr et déjà blessé à mort, « tomberait comme du fumier sur la face des champs »?

Dieu, qui luttait avec Jacob, à Peniel, et qui avait veillé sur les vicissitudes de la vie de Rachel, n'était nullement indifférent à ses souffrances physiques et morales. Elle dut dire avec le patriarche : « J'ai vu Dieu face à face, et mon âme a été délivrée » (Genèse XXXII, 30). Il avait entendu les prières de sa mère pieuse, et Il lui parla par sa parole et atteignit son cœur. C'est au moyen de cette parole écrite, appliquée par le Saint-Esprit à son cœur et à sa conscience, qu'elle trouva le « secret du bonheur », au moment où elle se sentait le plus malheureuse. Dorénavant cette parole devint les délices de son âme. Elle put dire ce que dit David du juste : « La loi de son Dieu est dans son cœur, ses pas ne chancelleront pas » (Psaume XXXVII, 31).

Après avoir cru simplement la parole de Dieu, et reçu le témoignage qu'elle rend à notre misère et à la grâce de Dieu pour y répondre et satisfaire à tous nos besoins, elle trouva la paix, avec le pardon de ses péchés et le salut. Dieu lui accorda ensuite cinq années encore, durant lesquelles elle put le servir, et

rendre témoignage à la grâce dont elle avait été l'objet. Par elle, beaucoup d'autres entendirent l'invitation répétée de profiter de la grâce et du temps favorable où elle est offerte. Elle eut aussi la joie de voir ses deux jeunes enfants se convertir et confesser le Seigneur.

Quand la maladie longue et douloureuse eut fait son œuvre, elle quitta ce monde, le cœur rempli d'une paix que rien ne venait plus troubler. Elle donna rendez-vous à de nombreux témoins de sa confiance inébranlable en Celui qui l'avait sauvée. Sa fin fut le soir d'un beau jour, et suivant l'expression de la Parole, elle « s'endormit », ne cessant pas d'exprimer le désir d'être « pour toujours avec le Seigneur ».

Que les voies de Dieu sont insondables, et ses promesses fidèles! Parents chrétiens! priez sans cesse pour ceux que le Seigneur vous a confiés; ne vous lassez jamais de les présenter au trône de la grâce, tout en leur enseignant la vérité, en leur prêchant, pour ainsi dire, par vos paroles, et surtout par l'exemple d'une vie de fidélité et d'attachement à Celui qui a tout fait pour vous!

LE VASE D'ALBATRE.

(Lisez Matthieu XXVI, 1-13).

Il n'y a rien qui mette aussi complètement à l'épreuve le cœur de l'homme naturel que la vérité de la croix de Christ.

S'il n'est question que de posséder une religion, l'homme irrégénéré (c'est-à-dire dans

son état naturel), peut fort bien s'en accommoder, mais la religion n'est pas Christ. La scène qui se passait dans le palais de Caïphe et que nous racontent les premiers versets de notre chapitre, nous en donne la preuve.

Il nous est dit que « les principaux sacrificateurs et les anciens du peuple s'assemblèrent dans le palais du souverain sacrificateur, appelé Caïphe. » Ils étaient tous inquiets, mais tous très zélés pour leur religion basée, comme ils le croyaient, sur les communications divines faites jadis à Moïse.

C'était là, assurément, ce que la religion pouvait présenter de plus imposant. Rappelons-nous que ces sacrificateurs, scribes et anciens étaient considérés par le peuple d'Israël comme les grands dépositaires de la science sacrée. En matière de religion, on les estimait comme la seule autorité, puisqu'ils étaient pour ainsi dire, les représentants de l'Éternel dans ce système établi par Lui autrefois. L'assemblée réunie dans le palais de Caïphe, n'était pas composée de prêtres païens ou d'augures de Rome, mais des conducteurs reconnus du peuple juif. Et que faisaient-ils dans leur conclave solennel? — « Ils tenaient conseil ensemble pour se saisir de Jésus par ruse et le faire mourir ».

Cher lecteur, méditez ce fait. Il y avait là des hommes religieux instruits, des hommes de poids et d'expérience, et cependant ces hommes haïssaient Jésus; ils s'étaient réunis en

conseil secret, pour se saisir de lui *par ruse* et le faire mourir. Ils pouvaient fort bien discourir de Dieu, de son culte, de Moïse, de la loi et des devoirs des hommes; ils étaient versés dans la connaissance des saintes lettres et de tout ce qui avait trait aux ordonnances et aux cérémonies juives, mais ils haïssaient le Christ de Dieu. L'on peut être conducteur de ses semblables en ce qui touche les intérêts de leurs âmes; mais si l'on n'est pas né de nouveau, né de Dieu, on est son ennemi, ennemi de la croix, ennemi de Christ.

C'est là une grande leçon que nous pouvons apprendre dans le palais de Caïphe. Qui pourrait le nier?

On serait peut-être tenté de dire cependant, que les temps sont changés, la religion étant maintenant si intimement associée au nom de Jésus, qu'on ne peut être à présent un homme religieux sans être un vrai chrétien, de sorte qu'on ne pourrait rien trouver au sein de la profession chrétienne qui ressemblât au conseil tenu dans le palais de Caïphe. — En est-il ainsi? — Hélas, non. Le nom de Jésus est aussi profondément haï aujourd'hui qu'il l'était lorsque son peuple le rejeta et le mit à mort. Ceux qui désirent servir et suivre ce Maître rejeté par les siens, seront aussi haïs et méprisés au sein de la chrétienté professante, que le furent ses disciples d'autrefois parmi les Juifs ou les païens (Jean I, 10-11; XV, 20-24).

Le nom de Jésus est toujours rejeté du

Le Salut de Dieu 39 (1912)

monde. Où ce nom est-il accueilli avec joie et adoration parmi les hommes ? Parlez de Lui où que ce soit, dans les salons des riches ou dans les mansardes des pauvres, dans un compartiment de chemin de fer ou dans une salle à manger d'hôtel, sur terre ou sur mer, dans le silence et le recueillement d'une maison fermée, ou sur une place publique au milieu de la foule; presque partout, l'on vous dira qu'un tel sujet est hors de place! Vous pouvez parler de toute autre chose, de politique, d'argent, d'affaires, de plaisirs, de folies, ces choses sont toujours à leur place, toujours accueillies avec faveur, mais le nom de Jésus n'est jamais à sa place, nulle part dans ce monde. La devise des hommes quant à Christ semble être celle-ci : Ne prononcez pas son nom.

Mais, béni soit Dieu, de ce que, au sein des ténèbres morales de ce monde, Il ait fait briller la lumière de sa grâce dans les cœurs de plusieurs. Si nous voyons autour de nous la haine qui régnait dans la maison de Caïphe contre Christ, nous trouvons aussi çà et là des cœurs qui battent pour Lui, comme c'était le cas dans la maison de Simon de Béthanie :

« Et comme Jésus était à Béthanie dans la maison de Simon le lépreux, une femme ayant un vase d'albâtre plein d'un parfum de grand prix, vint à lui et le répandit sur sa tête, comme il était à table. »

Quel était l'objet de cette femme en accomplissant cet acte ? Désirait-elle s'acquérir la

louange des hommes et la réputation d'un dévouement extraordinaire à Christ ? — Nullement. Christ, le Messie rejeté, l'objet de la haine de son peuple qui complotait sa mort, — Christ était tout pour elle. Seul, Il remplissait la vision de son âme, et rien n'était trop précieux pour Lui exprimer ce qu'Il était pour elle. Aussi le Maître béni, auquel toutes les affections de son être étaient consacrées, prend-Il soin que son acte ne soit pas oublié; Il était Lui « le Dieu de connaissance » par qui « les actions sont pesées » (1 Samuel II, 3).

Par conséquent, Il mesure le dévouement de cette femme à la balance du sanctuaire et déclare que le sceau de son approbation repose sur elle. Il savait non seulement ce qu'elle avait fait, mais pourquoi et comment elle l'avait fait : « Elle a fait une bonne œuvre *envers moi*, » dit-Il. Son regard saint et pénétrant descend jusque dans les profondeurs de l'âme de cette femme, et discerne les pensées et les intentions de son cœur. Non seulement Il la justifie, en présence de ses disciples mécontents, mais Il prend soin que le récit de son amour et de son dévouement soit conservé dans les pages éternelles de son saint livre.

Est-ce peu de chose que l'approbation de Christ ? Rappelons-nous que Dieu l'a haut élévé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou se ploie (Philippiens II, 9-10). Avant de quitter ses disciples pour se rendre auprès du Père, Il leur

a dit : « Toute autorité m'a été donnée dans le ciel et sur la terre » (Matthieu XXVIII, 18). On a beau haïr et mépriser le nom de Jésus à présent; quand Il sera assis sur le trône de jugement, et que son autorité suprême sera sentie bon gré, mal gré, sur toute la terre, comme dans le ciel, aucun être vivant parmi les hommes ne pourra s'y soustraire. Chacun devra fléchir le genou devant Lui. Si l'on reconnaît son nom maintenant, en jouissant de sa grâce, on aura une part alors avec Lui dans la gloire. A chaque serviteur fidèle, Il dira : « Entre dans la joie de ton maître ».

Et quand, plus tard, Il s'assiéra sur le trône de sa gloire et que toutes les nations seront assemblées devant Lui, Il dira à ceux qui auront écouté la voix de ses serviteurs, et qui auront haut estimé son nom : « Venez, les bénis de mon Père, héritez du royaume qui vous est préparé dès la fondation du monde; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli; j'étais nu, et vous m'avez vêtu; j'étais infirme, ou en prison, et vous êtes venu auprès de moi ». Tout étonnés, ils demanderont : Seigneur, quand ces choses sont-elles arrivés ? Le roi leur dira : « En tant que vous l'avez fait à l'un des plus petits de ceux-ci qui sont mes frères, vous me l'avez fait à moi » (Matthieu XXV, 21-40).

Lecteur, où avez-vous votre place ? Dans le palais de Caïphe, ou dans la maison de Simon ?

Est-ce que Dieu vous voit à présent parmi les contempteurs de Christ, ou parmi ceux qui le connaissent comme leur Sauveur, qui l'aiment, le servent et le suivent ? Que pensez-vous de Christ ? Qu'est-il pour vous ? Est-Il votre Seigneur, votre bon Berger, votre Ami suprême ? ou bien votre place est-elle parmi ceux qui le haïssent, qui rejettent son nom, ses droits, sa gloire, et disent toujours : « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous » (Luc XIX, 14) ?

L'éternité qui va s'ouvrir devant vous dépend de la réponse que vous donnerez à ces questions. Si votre cœur en est touché et que vous demandiez : « Comment puis-je faire partie du bienheureux petit troupeau de Christ auquel Il a donné la vie éternelle, et auquel Il destine la gloire du royaume ? » la réponse est simple. Venez maintenant à Lui, et écoutez les déclarations de sa parole immuable : « A celui qui a soif, je donnerai, moi, gratuitement de la fontaine de l'eau de la vie » (Apoc. XXI, 6).

« Qui croit au Fils a la vie éternelle ; mais qui désobéit au Fils, ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur Lui » (Jean III, 36).

LE PRIX DE LA BIBLE

On a vendu à Londres, il y a quelques années, le premier volume d'une bible ayant appartenu à Philippe-le-Bel, dont le second volume était déjà à la Bibliothèque Nationale de Paris. Aussitôt que l'on eût appris que le précieux vo-

Le Salut de Dieu 39 (1912)

Le Salut de Dieu 39 (1912)

lume était mentionné sur le catalogue d'une collection d'objets mis en vente aux enchères publiques, commission fut donnée à un libraire de Londres, d'acquérir ce livre. Il fut acheté, en effet, pour le prix de seize mille francs, et il est allé rejoindre le tome second à la bibliothèque nationale. Ces deux volumes sont deux in-quarto admirablement conservés sous leur couverture de velours rouge.

Cette bible recherchée comme objet d'art ancien, a-t-elle du prix pour le cœur de ceux qui vont la contempler à la place qu'elle occupe dans un rayon de livres rares ?

La Bible, cher lecteur, le Livre des livres, à présent à la portée de chacun pour quelques sous, et pour rien si on ne peut la payer, est un livre merveilleux ! C'est l'ensemble des pensées de Dieu, et de toutes ses voies relativement à l'homme, ainsi que son propos arrêté à l'égard du Christ et de l'homme en lui.

Ce livre, comme un miroir fidèle, révèle à l'homme ce qu'il est, même les secrets de son cœur. C'est ce qui eut lieu pour la femme samaritaine, à qui le Seigneur Jésus avait montré ce qu'elle était, mais avec une telle douceur et délicatesse, qu'elle ne pouvait pas se soustraire à la conclusion que sa conscience lui imposait. Le Seigneur lui avait dit des choses merveilleuses dont, jusque-là, on n'avait jamais entendu parler, et qui étaient sans doute au-dessus de son intelligence ; mais, ayant gagné son cœur au point de l'engager à

demander de cette eau qui « jaillit en vie éternelle », Il lui proposa d'amener son mari, afin qu'il pût partager la bénédiction avec elle. Une tournure fut ainsi donnée à l'entretien qui fit comprendre à la femme que Jésus la connaissait à fond, en sorte qu'elle retourna à la ville, et dit de suite à ses compatriotes : « Venez, voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait ; celui-ci n'est-il point le Christ ? » (Jean IV, 5-30). De même, celui qui lit la Bible, peut dire : Voici un livre qui me dit tout ce que je suis ; n'est-ce pas la parole de Dieu ?

Cher lecteur, la parole de Dieu a-t-elle du prix pour vous ? La lisez-vous, non par curiosité, mais avec le besoin d'apprendre à connaître ce que vous êtes, et ce que Dieu est, ce qu'Il est pour vous en grâce ? Ce ne sont pas l'extérieur, ni le format, ni le type, ni une relique historique, quelque grande qu'en soit la valeur, qui peuvent produire un effet quelconque sur la conscience. Mais le contenu est de Dieu, et appliqué au cœur par le Saint-Esprit, il produit l'effet que le Seigneur désigne par « la nouvelle naissance ». Nicodème, docteur des Juifs et savant quant à la lettre de la loi, avait autant besoin d'un travail de conscience que la femme samaritaine qu'il aurait sans doute méprisée.

Mais Dieu ne méprise personne. Et lorsque le cœur est ainsi touché et attiré vers le Sauveur, on sent le pressant besoin d'en faire part à autrui, comme l'a fait la Samaritaine.

ANNONCES

CHOIX D'HYMNES FORMAT IN-16, avec musique

Relié toile..... 2 fr. ""

Reliures anglaises souples

Basane, doré sur tranches..... 4 fr. »
Maroquin, tranches rouge et or..... 6 fr. 50
— Oxford, à rebords arrondis tr. or 13 fr. »

12me ÉDITION, FORMAT IN-16, sans musique

Relié toile..... 1 fr. 60
— basane..... 2 fr. 80
Maroquin, tranches or..... 5 fr. 50

PETIT FORMAT avec musique

Relié toile..... 1 fr. 20
Relié peau..... 1 fr. 80
Basane doré sur tranche..... 2 fr. 50
Basane Perse, tranche rouge et or..... 3 fr. 25
Maroquin, tranche or..... 4 fr. 50
Maroquin Oxford, à rebords arrondis, tr. or 7 fr. 50

Recueil de CANTIQUES nouveaux

En feuilles..... 0 fr. 60
Reliure toile..... 1 fr. 15 et 1 fr. 50
Reliure maroquin, tranches or..... 3 fr. 25

CHOIX DE CANTIQUES pour Réunions d'appel.

Relié toile couleur..... 0 fr. 90
— noire..... 1 fr. 25

Le Salut de Dieu, années 1885 à 1906, vol. cartonnés. Prix réduit, le volume..... **1 fr. 50**
Année 1910 vol. cartonné..... **2** fr.
Année 1911 vol. cartonné..... **2** fr.

ANNONCES

SAINTE BIBLE

Edition in-16

Reliée toile mince reliure anglaise..... 4 fr. »
— dos peau..... 5 fr. 50
Port : 0 fr. 40 *par exemplaire.*

Tirage sur papier extra-fin :

Reliée basane perse tranche rouge et or..... 11 fr. »
Reliée plein maroquin souple, tr. rouge et or 14 fr. »
— — —extra, souple, doublé cuir tranche dorée. 17 fr. »
— — —extra, souple, à rebords tranche dorée. 20 fr. »
Port : 0 fr. 30 *par exemplaire.*

Grande édition, nouvelle, in-8o.

Reliée basane perse, coins arrondis tr. dorées 11 fr. »
Port par Bible : en gare 0 fr. 60 ; *à domicile* 0 fr. 85.

NOUVEAU TESTAMENT

In-32, relié toile..... 0 fr. 60
Édition sur papier extra-fin :
Pleine basane, tranche dorée..... 3 fr. 25
Basane perse, tranche rouge et or..... 3 fr. 75
Maroquin souple, tranche dorée..... 4 fr. 75
— souple à rebords, tranche dorée.. 6 fr. »
— — , extra, tr. dorée. 8 fr. »
Port : 0 fr. 20 *par exemplaire.*

In-8o, broché..... 1 fr. 50
In-8o, reliure mi-peau..... 3 fr. 50
Port : 0 fr. 40 *par exemplaire.*

Pour la rédaction : *Le gérant*, E. PÉRIER.

Le Mans. — Imprimerie Monnoyer — 1912.

Le Salut de Dieu 39 (1912)

LE

SALUT DE DIEU

FEUILLE CONSACRÉE A L'EVANGÉLISATION

PARAISSANT UNE FOIS PAR MOIS

Toute chair verra le salut de Dieu.
ÉSAÏE LII, 10; LUC III, 6.

N° 470. — NOVEMBRE 1912.

Une Prédication remarquable..... E. Périer..... Pages 201
« Aujourd'hui »..... id..... — 211
Un Triomphe ! ..... E. Polomé et E. Périer.. — 216
Vie et Nourriture..... W. J. L..... — 219

BUREAU DU JOURNAL
17, RUE GIDE, 17
LEVALLOIS, PRÈS PARIS

LE SALUT DE DIEU » se publie à Paris une fois par mois.

La Rédaction reçoit avec plaisir toute communication chrétienne, soit comme article à insérer dans le journal, soit comme question sur les vérités fondamentales de la foi, sur les difficultés que les âmes peuvent éprouver, et sur la Parole de Dieu. Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à M. E. PÉRIER, 71, avenue d'Antin, Paris, VIIIe.

Les abonnements se font au bureau du journal. Les envois d'argent doivent être faits au nom de D. MULLER, 17, rue Gide, Levallois, près Paris.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR L'ANNÉE 1912

Pour la France.....	un abonnement...	1 fr. 75
— —	cinq abonnements, *sous la même bande*	7 — »
Pour la Suisse, l'Alsace et la Belgique.	un abonnement.....	2 — »
	deux abonnements..	3 — 50
Pour les autres pays de l'Europe le Canada et les Etats-Unis.	un abonnement.....	2 — 25
	deux abonnements..	4 — »

Abonnements spéciaux à prix réduits.

Dans le but d'aider à la distribution gratuite et de répandre davantage le « SALUT DE DIEU », nous offrons 50 abonnements annuels pour 60 fr., — 25 pour 32 fr., — et 10 abonnements annuels pour 14 fr., *franco*, à une même adresse en Europe. En outre, pour la somme de 100 fr., nous céderons CENT abonnements annuels *franco par colis postal*, en France, en Suisse, en Belgique et en Alsace.

UNE PRÉDICATION REMARQUABLE

(Lisez Actes XXVI).

Quelle magnifique prédication de l'évangile n'avons-nous pas dans cet épisode de la vie de l'apôtre Paul que le Saint-Esprit nous a conservé. Elle est remarquable par l'auditoire, par le prédicateur et, combien plus, par les vérités qui y sont présentées.

L'auditoire est unique. Un roi et une reine, *un gouverneur romain, les principaux de la* ville de Césarée et les chiliarques, c'est-à-dire les chefs militaires correspondant à nos colonels, s'y trouvaient; puis il devait y avoir, en outre, non seulement beaucoup de Juifs qui attendaient depuis longtemps la condamnation du fidèle serviteur de Dieu, mais encore une foule de curieux, comme de nos jours, lorsqu'il y a un grand déploiement de pompe pour une cérémonie officielle. Au surplus, l'opinion publique devait se passionner alors, comme aujourd'hui, pour un procès retentissant.

Le roi Agrippa avait exprimé le désir d'entendre cet homme contre qui, ainsi que le disait le gouverneur Festus, les Juifs soulevaient des questions touchant leur culte religieux, et un certain Jésus, mort, que Paul affirmait être vivant. « Demain », lui avait dit Festus, « tu l'entendras ». Nul doute que le bruit se répandit vite partout, qu'il allait y

avoir une audience extraordinaire, et que tout le monde voulut y assister.

Il y avait donc une grande variété de personnes, de tout rang et de toute qualité, « des petits et des grands », comme dit Paul en parlant de ceux à qui il doit apporter le message de Dieu.

Quant aux dispositions spirituelles de cet auditoire, elles devaient être aussi variées que l'auditoire lui-même; mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que tous entendirent le pur évangile de la grâce de Dieu. Combien d'entre eux l'auront-ils reçu pour leur salut? L'éternité le montrera.

* * *

Voyons à présent le prédicateur. Qui est cet orateur étrange chargé de chaînes comme un malfaiteur? Qui est cet accusé à qui le roi dit: « Il t'est permis de parler pour toi »? — Il va nous le dire lui-même. En effet, après quelques mots d'entrée en matière, et comme l'on dit, de précautions oratoires, pour exprimer au roi la satisfaction de parler devant lui, qui est au courant de toutes les coutumes et questions qui existent parmi les Juifs, Paul raconte sa vie. Nous comprenons bien pourquoi. S'adressant à ce grand auditoire que Dieu lui a préparé, il veut faire connaître à tous comment il a été amené « des ténèbres à la lumière, du pouvoir de Satan à Dieu ». Il veut donner ainsi un exemple vivant de ce que

Le Salut de Dieu 39 (1912)

peut faire la grâce, cette « grâce de Dieu qui apporte le salut, et qui est apparue à tous les hommes » (Tite II, 11).

Quant à sa vie, il a vécu, depuis sa jeunesse, selon la secte la plus exacte des Juifs ; il a vécu en pharisien, comme il en peut appeler « au témoignage de toute sa nation. » On sait que les Pharisiens étaient les Juifs orthodoxes. Fiers de leurs traditions ancestrales, ils professaient de croire à la loi et aux prophètes, à l'immortalité de l'âme, à la vie future, par conséquent donc à la résurrection. Comme eux aussi, Paul espérait en la promesse de Dieu, relative au rétablissement des douze tribus d'Israël. Cette espérance, toujours vive chez lui, était à présent rendue plus certaine par l'évangile, la bonne nouvelle qu'il tenait d'un Christ glorifié dans le ciel. Voilà le motif pour lequel il était accusé par les Juifs.

Son cœur aussitôt saisi par la grandeur de cette espérance, et moins occupé de sa propre défense que du salut de ceux qui l'entendent, et du roi qui préside l'audience, il parle avec une autorité qui impose l'attention. Il décoche au roi Agrippa une flèche destinée à toucher sa conscience : « Pourquoi, parmi vous, juge-t-on incroyable que Dieu ressuscite les morts ? » Cette flèche, le roi ne pourra point de sitôt l'arracher ; et tout à l'heure Paul enhardi par la liberté qui lui est donnée, ayant aussi reçu le secours qui vient de Dieu, en retournera le fer dans sa plaie.

Il continue : « Pour moi », dit-il, « j'ai pensé en moi-même qu'il fallait faire beaucoup contre le nom de Jésus le Nazaréen : ce que j'ai fait aussi dans Jérusalem ; et j'ai enfermé dans les prisons plusieurs des saints, après en avoir reçu le pouvoir des principaux sacrificateurs ; et quand on les faisait mourir, j'y donnais *ma voix* ; et souvent, dans toutes les synagogues, en les punissant, je les contraignais de blasphémer ; et transporté de fureur contre eux, je les persécutais même jusque dans les villes étrangères. Et comme j'allais aussi à Damas pour cela, avec pouvoir et commission de la part des principaux sacrificateurs, en chemin, en plein midi, je vis, ô roi, une lumière plus éclatante que la splendeur du soleil, laquelle resplendit du ciel autour de moi, et de ceux qui étaient en chemin avec moi. Et comme nous étions tous tombés à terre, j'entendis une voix qui me parlait et qui disait en langue hébraïque : « Saul ! Saul ! pourquoi me persécutes-tu ? Il t'est dur de regimber contre les aiguillons ».

Quelle scène ! Pensons à ce fougueux persécuteur emporté par la passion religieuse, courant à Damas arrêter, mettre en prison, châtier, faire mourir peut-être, les disciples de Jésus ! Le voilà à présent terrassé sur le chemin, jeté dans la poussière, par cette voix qui, depuis le ciel, depuis la gloire même, l'appelle, et l'appelle par son nom !

Celui qui l'appelle ainsi le connaît donc per-

sonnellement ? Qui est-il ? — Telle est en effet la question qui part de ses lèvres : « Qui es-tu, Seigneur ? » — « Je suis Jésus que tu persécutes », fut la troublante réponse. Quelle révélation ! Ce Jésus n'était donc pas mort, ou du moins, Il vivait ! Serait-il ressuscité ?...

Paul croyait en la résurrection. Et dans ce moment-là, il avait au moins la preuve irréfutable que Jésus était ressuscité. S'il en était ainsi, n'y avait-il pas là le fondement sur lequel reposait le salut de l'homme ? — Paul avait vu le premier martyr s'endormir avec une foi inébranlable en ce même Jésus qu'il disait voir dans le ciel, où il tenait fixés ses regards. Sans doute qu'il n'avait pas oublié cette scène où il était comme témoin qui consentait à la mort d'Étienne, gardant les vêtements de ceux qui le lapidaient. Voilà certainement quelques-unes des questions qui se pressaient dans son esprit. En outre, il y avait une affaire personnelle entre lui et Celui qui du ciel lui disait : « Pourquoi me persécutes-tu ? »

A une telle accusation directe il était impossible de se dérober. Jamais un homme vivant sur la terre n'en avait entendu une semblable retentir ainsi à ses oreilles. Et Paul était un homme qui se croyait sans reproche ! A côté de cette accusation-là, qu'étaient toutes celles que pouvaient formuler les Juifs, qui, de l'aveu du gouverneur romain, ne pouvaient avancer aucune charge permettant de le mettre en jugement ?

Ensuite, il expose comment le Seigneur lui dit : « Lève-toi, et tiens-toi sur tes pieds ; car je te suis apparu afin de te désigner pour serviteur et témoin et des choses que tu as vues et de celles pour la révélation desquelles je t'apparaîtrai, en te retirant du milieu du peuple et des nations vers lesquelles moi je t'envoie, pour ouvrir leurs yeux, pour qu'ils se tournent des ténèbres à la lumière, et du pouvoir de Satan à Dieu ». — Voilà son appel au service du maître, le secret de son apostolat. Les grands de ce monde d'alors, durent donc entendre le récit de cette conversion. Ils furent ainsi mis en demeure de constater la puissance de la parole du Seigneur, seule efficace pour délivrer un homme du pouvoir des ténèbres et pour l'amener repentant dans la présence de Dieu.

* * *

Voyons à présent la mission de Paul, telle qu'il l'a exposée devant cet auditoire nombreux et choisi.

Le Seigneur lui dit qu'Il lui est apparu afin de le désigner pour serviteur et témoin, et des choses qu'il a vues, et de celles pour la révélation desquelles Il lui apparaîtra encore, en le retirant du milieu du peuple et des nations vers lesquelles il voulait l'envoyer. Son devoir présent et futur est ainsi tracé. Il devrait aller faire connaître le Seigneur à ces pauvres gentils, aux païens jusqu'alors sans Dieu et sans espérance. Il ira vers eux pour « ouvrir

Le Salut de Dieu 39 (1912)

Le Salut de Dieu 39 (1912)

leurs yeux », c'est-à-dire, pour leur faire voir et entendre le message de Dieu contenu dans les saints livres que l'on trouvait dans les synagogues, de façon à ce que leurs entendements fussent éclairés.

Les hommes sont aveugles quant à la connaissance de Dieu. Il est bien vrai que les Juifs, possédant les oracles de Dieu, avaient eu la lumière, mais qu'en avaient-ils fait ? — Leurs coreligionnaires étaient devenus, en effet, des observateurs de la loi ; mais c'étaient des formalistes, dont Saul de Tarse était un des meilleurs échantillons ; et lui, au regard de Dieu, était un persécuteur de son Christ !

Si l'on pense aux païens, qu'avaient-ils de la part de Dieu, privés qu'ils étaient de ces lumières, n'ayant ni la loi ni les traditions des anciens, mais ayant à leur place les enseignements plus ou moins subtils des philosophes ? Ils avaient pourtant encore le témoignage de la création, s'ils avaient eu seulement des oreilles et du cœur pour profiter du langage muet — mais combien éloquent pour l'esprit, — des cieux racontant la gloire du Dieu fort, ainsi que de l'étendue « donnant à connaître l'œuvre de ses mains ». Mais la philosophie et ses vaines déceptions les avaient plongés dans les ténèbres ; et c'était là, dans cet état de mort, sans Dieu et sans espérance, que Paul devrait aller les trouver, afin de les conduire à cette lumière divine dont il venait d'être lui-même illuminé. Il devait les arra-

cher au pouvoir de Satan, par la connaissance du vrai Dieu.

Et nous, je parle de la masse qui professe le « christianisme », qu'avons-nous ? Si vous cherchez ce qu'on a fait de la vérité de Christ, vous serez obligés de dire comme Marie devant le sépulcre vide de son Sauveur : « On a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis. » Ce qu'il faut aujourd'hui, comme alors, c'est amener les âmes à la connaissance de Dieu, du Dieu de la Bible. Cette connaissance vivifie l'âme, purifie le cœur, tranquillise la conscience, élève la pensée, sanctifie le caractère et la conduite ; elle délivre l'homme tout entier des ténèbres et de la puissance de l'ennemi, qui aveugle les pensées des incrédules.

* * *

Quelles sont les conséquences de ce fait merveilleux de passer des ténèbres à la lumière ? Paul nous le dit là. On acquiert, et la *rémission des péchés*, et une *part avec les sanctifiés*. La première de ces bénédictions, la rémission des péchés, est la réponse aux besoins de l'homme « mort dans ses fautes et dans ses péchés » (Éphésiens II, 1) ; la seconde est une bénédiction ajoutée par surcroît, afin de satisfaire le cœur de Dieu, et d'accomplir ses conseils. Sa pensée est d'avoir beaucoup de « fils » dans la gloire, et Il nous sauve parce qu'Il est un « Dieu sauveur » (Tite II, 10-11 ; Hébreux II, 10). D'autre part, Il

nous donne la vie éternelle, dans la connaissance de son Bien-aimé Fils, faisant de nous ses enfants, en communion avec Lui-même. Puis Il nous donne son Saint-Esprit (Actes XIX, 2).

Or, Paul n'a pas été désobéissant à cette vision céleste. Par elle, la tâche de sa vie est tracée d'avance, et il se met tout de suite à l'œuvre. Il annonce d'abord à Damas, puis à Jérusalem et en Judée, et enfin, parmi les Gentils qu'ils doivent se tourner vers Dieu par la repentance, c'est-à-dire se reconnaître pécheurs, comme le brigand sur la croix. Celui-ci, avec la hardiesse que donne la foi, s'adresse à son compagnon, en reconnaissant qu'Il est condamné « justement ». C'est là précisément ce que Paul demande aux Gentils de faire, comme aussi aux Juifs. Il leur présente en même temps « la foi en notre Seigneur Jésus Christ » (Actes XX, 21). Cette foi, le Seigneur lui-même l'avait indiquée en ces mots : « C'est ici l'œuvre de Dieu, que vous croyiez en Celui qu'Il a envoyé » (Jean VI, 29).

Paul rappelle ensuite que, ayant reçu le secours qui vient de Dieu, il rendait témoignage aux petits et aux grands, ne disant rien d'autre que ce que Moïse et les prophètes avaient annoncé. Et quelle était cette chose pour laquelle les messagers de tous les temps sont d'accord ? C'est ceci : « Il fallait que le Christ souffrît », qu'Il mourût, et qu'Il ressuscitât. Voilà ce qui est prêché depuis vingt siècles ; c'est aussi ce que le roi Agrippa avec sa cour

et tous les grands de Césarée durent entendre d'un prisonnier chargé de chaînes.

* * *

Quels sont les effets immédiats de cette prédication ? — Festus n'est pas indifférent, mais il ne voit dans cette explosion d'enthousiasme que le grand savoir d'un homme hors de sens ! Agrippa, pris à partie, est presque ébranlé, comme l'indiquent ces paroles adressées à Paul : « Tu me persuaderas bientôt d'être chrétien ». Triste condition que d'être seulement « presque persuadé » !

Enfin, c'est de la bouche de Paul que nous recevons ce qui couronne cette prédication remarquable, un vœu qui part du fond du cœur de ce cher serviteur de Christ : « Plût à Dieu que non seulement toi, mais aussi tous ceux qui m'entendent aujourd'hui, vous devinssiez de toutes manières, tel que je suis, hormis ces liens ».

Les liens, il ne saurait les désirer pour ceux qui entendent le message de Dieu qu'Il leur présente, mais la connaissance de la grâce, la jouissance du salut, le bonheur parfait qui est le sien, voilà ce qu'Il peut en bonne conscience désirer de tout son cœur pour ceux qui l'entendent.

Qu'y a-t-il, en effet, de plus important pour chacun de nous ? L'évangile est le même pour tous les temps, jusqu'à ce que le jour de grâce arrive à son terme. Mais il va finir, car bientôt le Seigneur reviendra pour prendre posses-

Le Salut de Dieu 39 (1912)

Le Salut de Dieu 39 (1912)

sion des royaumes de ce monde, et alors Il exécutera le jugement sur tous ceux qui s'opposent à son autorité (Luc XIX, 11-14, 27; Apocalypse XI, 15). A sa première venue, Il opéra le salut; le moment de juger n'était pas encore arrivé.

« AUJOURD'HUI »

« Aujourd'hui, dans la cité de David, vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur » (Luc II, 11).

« Aujourd'hui, cette écriture est accomplie, vous l'entendant » (Luc IV, 21).

« Aujourd'hui, le salut est venu à cette maison » (Luc XIX, 9).

« En vérité, je te dis : Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis » (Luc XXIII, 43).

Le salut de Dieu est quelque chose d'actuel. Dieu ne veut pas que nous attendions longtemps avant d'en jouir. Les hommes comptent sur leurs bonnes œuvres, s'il y en a, pour être sauvés un jour, « lors du jugement des vivants et des morts ». Sans fondement scripturaire d'ailleurs, ils confondent deux évènements distincts, qui sont séparés par mille ans! Quelques-uns voudraient bien aller au ciel quand ils mourront; mais en attendant, ils mènent la vie de péché qu'ils ont apprise du diable, prince de ce monde, tandis que celui-ci, sans qu'ils s'en doutent, les conduit à la perdition. Mais où trouver quelqu'un qui veuille profiter de ce que Dieu nous offre « aujourd'hui »?

Pour le monde en général, le temps présent est bien un temps favorable s'il s'agit de recher-

cher le plaisir, l'intérêt, ou peut-être, pour plusieurs, le devoir.

Mais qu'est-ce que le devoir? C'est un mot vague qui s'applique à tout ce que l'on veut, ici-bas. Il fait son devoir, celui qui gagne sa vie, et celle de sa famille; il fait son devoir, celui qui se conforme aux lois de son pays, en étant bon citoyen, bon patriote, bon époux, bon ouvrier ou bon patron, bon père de famille. Il fait son devoir, celui qui sacrifie son bien-être pour le service des autres; il fait son devoir surtout, celui qui, en plus de toutes les obligations qu'il satisfait avec conscience envers les hommes, est par-dessus le marché un homme religieux. Cependant toutes ces choses sont en vue d'un avenir inconnu; on ne peut pas le nier. De leur propre aveu, les hommes ne savent pas où ils vont. En contraste avec tout ce déploiement d'un zèle bien intentionné, Dieu veut que notre attention soit arrêtée sur un bonheur réel, qui est à notre portée *dès à présent* en écoutant sa parole.

Dans l'épître aux Hébreux, nous lisons plus d'une fois d'un « grand salut », ainsi que d'un temps favorable; et favorable pourquoi? — Pour le salut. Il est dit ailleurs: « Voici, c'est maintenant le temps agréable; voici, c'est maintenant le jour du salut » (2 Corinthiens VI, 2).

Ce mot « aujourd'hui », ainsi que nous le voyons par les passages cités ci-dessus, revient quatre fois dans l'évangile de Luc, en des circonstances qu'il est intéressant de rapprocher.

D'abord, les anges annoncent « qu'aujourd'hui » un Sauveur est né. Quelle nouvelle, quelle bonne nouvelle pour ceux qui tout naturellement avaient peur dans la présence de Dieu! Qui, parmi nos lecteurs, va en profiter « aujourd'hui »? Si le Sauveur est né, Il est toujours vivant, toujours là pour le perdu qui veut être sauvé.

Les bergers qui ont reçu cette bonne nouvelle s'en vont tout de suite contempler le Sauveur qui est né; et ils trouvent couché dans une crèche, emmaillotté comme tout enfant des hommes qui vient de voir le jour dans ce monde, « un petit enfant »!

Pour ceux qui raisonnent, était-ce vraisemblable? S'ils n'avaient pas reçu l'invitation de l'ange, comment auraient-ils pu comprendre que c'était là le Sauveur? Pourtant, c'est là Celui qui va grandir et qui restera toujours le plus accessible des hommes. On pourra venir à lui, et lui exposer tous les besoins, toutes les souffrances de l'humanité sous le joug du péché, et on trouvera une réponse à tout. Les malades seront guéris, les affamés seront rassasiés, les aveugles auront les yeux ouverts pour le voir, les sourds entendront, les morts ressusciteront; enfin, par Lui l'évangile sera annoncé aux pauvres.

C'est justement ce que le Seigneur leur annonce lorsqu'Il se lève pour lire, dans la synagogue de Nazareth: « Aujourd'hui, cette écriture est accomplie vous l'entendant ».

Quelle écriture? — Écoutons ce qu'Il a lu: « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'Il m'a oint, pour annoncer de bonnes nouvelles aux pauvres, il m'a envoyé pour publier aux captifs la délivrance, et aux aveugles le recouvrement de la vue; pour renvoyer libres ceux qui sont foulés, et pour publier l'an agréable du Seigneur » (Ésaïe LXI, 1-2).

L'évangile, annoncé tant de siècles auparavant, l'évangile de la grâce de Dieu, était précisément ce que Jésus avait à cœur d'annoncer à Nazareth. Mais quel accueil a-t-Il reçu? — Au lieu de se réjouir, et de bénir Dieu pour les richesses de sa grâce déployée envers les pécheurs, ceux-là même qui avaient été témoins de la vie du Seigneur dans la tranquillité pendant trente ans, n'avaient rien de plus pressé que de mener le Sauveur au bord escarpé de la montagne sur laquelle leur ville était bâtie, pour l'en précipiter! Ils n'y réussirent pas, car son heure n'était pas encore venue; mais leur acte ne faisait que confirmer sa propre parole: « Aucun prophète n'est reçu dans son pays ». Leur cœur, éloigné de Dieu, ne voulait pas de sa grâce.

Cependant Christ poursuit son service malgré son rejet, ne cessant d'accomplir sa mission qui consiste à délivrer les captifs de Satan, sauver ceux qui sont perdus. Et cela nous conduit au troisième passage cité. Il venait de rendre la vue à un aveugle sur le bord du chemin en allant à Jéricho, et voulait traverser cette

Le Salut de Dieu 39 (1912)

Le Salut de Dieu 39 (1912)

ville. Un publicain s'intéresse à Lui, mais étant trop petit de taille pour le voir du milieu de la foule, il monte sur un sycomore du chemin où le cortège va passer. Tandis qu'Il est là caché, le Seigneur lève les yeux et l'appelle par son nom.

Il le connaît donc? Oui, sans doute, comme Il vous connaît, ami lecteur! « Zachée! lui dit-il, descends vite car il faut que je demeure *aujourd'hui,* dans ta maison. » Zachée ne se le fait pas dire deux fois, comme tant de gens qui entendent, jour après jour, et depuis des années, les appels et les invitations du Seigneur; il descend à la hâte, et « le reçut avec joie ». Naturellement on murmure, parce que Zachée est un pécheur! Mais c'est justement pour cela que Jésus, le Sauveur, est allé chez lui. Et que dit-il ? — « Aujourd'hui, le salut est venu à cette maison, vu que lui aussi est fils d'Abraham », c'est-à-dire, un objet de cette grâce qui promet et qui donne, sans exiger aucune condition de la part de celui qui reçoit la promesse; « car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu ».

La quatrième fois que nous trouvons le mot « aujourd'hui », c'est dans une circonstance encore plus merveilleuse.

Voilà un homme condamné par ses semblables, et qui selon leur jugement doit aller en enfer, car ils l'ont avec justice chassé du milieu d'eux: c'est un brigand! Mais ce brigand crucifié pour les choses qu'il a commises, reconnaît qu'il est attaché à la croix justement,

c'est-à-dire qu'il mérite ce supplice affreux. En même temps il reconnaît que la sainte victime, qui est là à son côté, n'a rien fait qui ne se dût faire. C'est le même dont les anges ont acclamé la naissance dans ce monde, mais à la dernière heure Il va montrer jusqu'où va sa grâce. Jésus reste toujours le même, encore que ce soit sous l'opprobre et le mépris, et Il ouvre à ce brigand un bonheur présent. Celui-ci, seul parmi les hommes, le confesse, dans ce moment solennel, et Jésus lui ouvre les portes du ciel : « En vérité, je te dis : Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis ».

Remarquez ces mots :

« AUJOURD'HUI. » Quelle promptitude! — « AVEC MOI ». Quelle proximité! — « DANS LE PARADIS ». Quelle place!

Et tout cela par grâce; tout cela sans aucun mérite, mais simplement parce que Dieu est un Dieu de grâce, qui « ne veut pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance » (2 Pierre III, 9). Il veut que chacun profite de cette grâce infinie AUJOURD'HUI.

UN TRIOMPHE

Les élections venaient d'avoir lieu au village de Frameries en Belgique. Le drapeau rouge arboré à presque toutes les fenêtres annonçait la victoire du parti socialiste. La population ouvrière, enthousiasmée par ce triomphe, s'était mise en fête, lorsque tout à coup une triste nouvelle vint changer les cris de joie en larmes

de deuil : un coup de grisou venait de se produire dans le voisinage, au fond des mines de Crachet-Piquery.

Ce douloureux spectacle porte nos pensées vers une autre catastrophe à venir, mais prochaine, et qui sera beaucoup plus terrible, non seulement dans son caractère, mais surtout dans ses suites. L'analogie entre les deux est assez frappante d'après une courte description donnée dans les saintes Écritures : « Quand ils diront : « Paix et sûreté », alors une subite destruction viendra sur eux, comme les douleurs sur celle qui est enceinte, et ils n'échapperont point » (1 Thessaloniciens V, 3).

Les rêves des socialistes, et de bien d'autres qui pensent comme eux, vont se réaliser, quoique pas exactement comme ils le pensent. Après bien des tentatives infructueuses, on arrivera enfin à l'accomplissement du rêve d'une paix universelle entre les nations. Les réjouissances seront cependant de courte durée, car une « destruction » imprévue, à laquelle ils se refusent de croire, viendra changer cette joie en une douleur poignante qui ne finira pas de sitôt.

Elle sera précédée d'un autre événement préparatoire, dont les insouciants et les incrédules de ce monde n'auront aucune connaissance. C'est que le Seigneur viendra chercher tous ceux qui croient en Lui et les introduira dans les demeures déjà préparées « dans la maison de son Père » (Jean XIV, 1-3).

Cet enlèvement des croyants aura lieu dans

le silence. Il sera semblable à la disparition du Sauveur lui-même, qui ne se montra qu'à ses disciples après sa résurrection, et qui, du milieu d'eux, montait au ciel tandis qu'ils regardaient jusqu'à ce qu'une nuée le reçut et l'emporta de devant leurs yeux (Actes I, 9). De même, à la fin de cette économie de grâce, après que l'évangile aura été proclamé pendant vingt siècles, malgré l'opposition et l'indifférence croissantes de la plupart des habitants de la terre, le Seigneur y mettra fin en retirant silencieusement de la terre tous ceux qui l'auront proclamé, après l'avoir, comme Saul de Tarse, reçu pour leur salut personnel.

Après cela un délai assez court sera accordé au monde demeuré rebelle, ou sourd, aux invitations de Dieu. Ayant refusé de recevoir sa grâce et son pardon, le monde n'entendra plus sa voix par le moyen de ses serviteurs. Ceux-ci ne seront plus sur la terre, et les hommes s'en réjouiront sans doute. En même temps ils auront l'occasion de dire triomphalement: « Paix et sûreté ». La conscience de ce monde coupable ne sera plus troublée par les paroles du Seigneur si souvent répétées : « Repentez-vous et croyez à l'évangile » (Marc I, 15). Personne ne leur dira désormais : « Prépare-toi à la rencontre de ton Dieu » (Amos IV, 12). Ils pourront poursuivre « en paix » leurs projets d'émancipation universelle! Mais au moment où ils penseront le moins au désastre prochain, ils seront engloutis, sans aucune possibilité d'échapper.

Le Salut de Dieu 39 (1912)

Le Salut de Dieu 39 (1912)

Les journaux racontent que deux courageux mineurs, des « héros » comme on les appelle, survivants du coup de grisou, se dévouèrent au sauvetage de leurs camarades. Le premier s'engagea bravement dans la fournaise pour en retirer son frère qu'il atteignit et porta sur son dos, mais pour succomber tous les deux le lendemain. Le second en sauva plusieurs, et fut félicité pour son dévouement.

Mais ce dévouement admirable pâlit devant un autre infiniment plus grand, alors que notre précieux Sauveur porta nos péchés en son propre corps sur la croix, afin de nous délivrer du jugement éternel que nous méritions. Ce salut est parfait et divinement efficace.

VIE ET NOURRITURE

Qu'elle est puissante à tous égards la parole de Dieu ! Elle produit la vie dans l'âme; elle sert aussi à entretenir la vie divine. En un mot, elle est « vie et nourriture ».

Nous pourrions rappeler plusieurs passages de l'Ancien Testament qui établissent cette vérité incontestable, ainsi que l'exprime le prophète Jérémie : « Tes paroles se sont-elles trouvées, je les ai mangées; et tes paroles ont été pour moi l'allégresse et la joie de mon cœur » (XV, 16). Puis le psalmiste dit : « Tes paroles ont été douces à mon palais, plus que le miel à ma bouche ! » (Psaume CXIX, 103). Ésaïe en parle comme de « la pluie et la neige » qui font germer la terre (chap. LV, 11); c'est là une figure

facile à comprendre. Comparez Proverbes IV, 20-22; IX, 5 : « Venez manger de mon pain ».

Le Seigneur Jésus disait à ses disciples : « C'est l'Esprit qui vivifie; la chair ne profite de rien : les paroles que moi je vous ai dites sont esprit et sont vie ». Et Pierre le reconnut en disant : « Seigneur, auprès de qui nous en irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle » (Jean VI, 63-69). Dans son épître, il dit : « Vous êtes régénérés, non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu » (1 Pierre I, 23). De même Jacques (I, 18) : « De sa propre volonté, Il nous a engendrés par la parole de la vérité »; et Paul : « La foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu (Romains X, 17). Dieu opère par le moyen de sa parole, comme Il le fit au commencement, en disant : « Que la lumière soit, et la lumière fut » (Genèse I, 3; 2 Corinthiens IV, 6). C'est par elle que l'homme est régénéré, et ensuite dirigé; car il est écrit : « L'homme ne vit pas de pain seulement, mais l'homme vivra de toute parole qui sort de la bouche de l'Éternel » (Deutéronome VIII, 3; Michée II, 7). Puissions-nous puiser dans cette Parole du courage pour la marche journalière, y trouvant nos délices tous les jours. Son grand sujet est Christ, l'élu de Dieu. C'est Lui qui nous a aimés, et qui s'est donné lui-même pour nous.

A NOS LECTEURS.

Arrivés, par la grâce de Dieu, à la fin de cette année, et désirant continuer, si telle est Sa volonté, la publication de cette modeste feuille destinée à l'évangélisation, nous venons demander encore aux amis du Seigneur, le concours de leurs prières.

Si nous jetons un regard en arrière sur tout le chemin dans lequel Sa bonté nous a conduits et soutenus, nous pouvons bien, comme le prophète Samuel, nous écrier : « Le Seigneur nous a secourus jusqu'ici » (1 Samuel VII, 12).

Les incessantes marques de la bonté de Dieu ne devraient-elles pas remplir nos cœurs de reconnaissance, et nos bouches de louanges ? Et d'autre part, combien le souvenir de notre propre infidélité devrait nous humilier ! Mais notre Dieu est fidèle et miséricordieux, non seulement à l'égard des siens, mais aussi à l'égard du monde qui périt. Le temps est court : il faut que le pécheur se hâte de venir à Lui. Le temps est court : il faut que nous apportions notre message à ceux qui périssent. Et le Seigneur lui-même ne nous a-t-il pas dit : « Trafiquez jusqu'à ce que je vienne » ?

A mesure que sa venue approche n'y a-t-il pas de quoi nous encourager toujours davantage ? Nous lisons que les derniers avertissements divins, toujours plus épouvantables, seront un signe pour que le fidèle résidu juif qui attend le Seigneur, comptant sur sa délivrance à son avènement, lève la tête alors, sachant que sa rédemption est proche. A plus forte raison, donc, devons-nous nous réjouir dans l'attente qu'Il va premièrement nous prendre pour être toujours auprès de Lui (Luc XXI, 28-36). Puisse le Seigneur nous donner de veiller et de prier en tout temps, afin que nous n'ayons pas honte à sa venue (1 Jean II, 28; III, 3-4).

ANNONCES

SAINTE BIBLE

Edition in-16

Reliée toile mince reliure anglaise..... 4 fr. »
— dos peau..... 5 fr. 50

Port : 0 fr. 40 *par exemplaire.*

Tirage sur papier extra-fin :

Reliée basane perse tranche rouge et or..... 11 fr. »
Reliée plein maroquin souple, tr. rouge et or 14 fr. »
— — —extra, souple, doublé cuir tranche dorée. 17 fr. »
— — —extra, souple, à rebords tranche dorée. 20 fr. »

Port : 0 fr. 30 *par exemplaire.*

Grande édition, nouvelle, in-8°.

Reliée basane perse, coins arrondis tr. dorées 11 fr. »
Port par Bible : en gare 0 fr. 60; *à domicile* 0 fr. 85.

NOUVEAU TESTAMENT

In-32, relié toile..... 0 fr. 60
Édition sur papier extra-fin :
Pleine basane, tranche dorée..... 3 fr. 25
Basane perse, tranche rouge et or..... 3 fr. 75
Maroquin souple, tranche dorée..... 4 fr. 75
— souple à rebords, tranche dorée.. 6 fr. »
— — , extra, tr. dorée. 8 fr. »

Port : 0 fr. 20 *par exemplaire.*

Calendrier biblique à effeuiller, pour 1913. L'exemplaire, 60 cent ; *franco*, 70 centimes.

Almanach Evangélique pour 1913. L'exemplaire 40 centimes, *franco*, 50 centimes.

Heureux message pour les enfants, par L. P. L'exemplaire, 20 centimes, *franco*, 25 centimes.

Pour la rédaction : *Le gérant*, E. PÉRIER.

Le Mans. — Imprimerie Monnoyer — 1912.

Le Salut de Dieu 39 (1912)

Dernier numéro de l'abonnement courant.

LE

SALUT DE DIEU

FEUILLE CONSACRÉE A L'ÉVANGÉLISATION

PARAISSANT UNE FOIS PAR MOIS

Toute chair verra le salut de Dieu.
ÉSAÏE LII, 10 : LUC III, 6.

N° 471. — DÉCEMBRE 1912.

Une conversion au quatrième siècle . L. Pouret. Pages 221
« Grand en bonté et en vérité » .... W.J.L. & L.P. — 229
« Hâte-toi de te sauver là » . H. J. Trad.ᵗ & W.J.L. — 232

BUREAU DU JOURNAL
17, RUE GIDE, 17
LEVALLOIS, PRÈS PARIS

LE SALUT DE DIEU » se publie à Paris une fois par mois.

La Rédaction reçoit avec plaisir toute communication chrétienne, soit comme article à insérer dans le journal, soit comme question sur les vérités fondamentales de la foi, sur les difficultés que les âmes peuvent éprouver, et sur la Parole de Dieu. Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à M. E. PÉRIER, 71, avenue d'Antin, Paris, VIIIᵉ.

Les abonnements se font au bureau du journal. Les envois d'argent doivent être faits au nom de D. MULLER, 17, rue Gide, Levallois, près Paris.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR L'ANNÉE 1913

Pour la France.....	un abonnement...	1 fr. 75
— —	cinq abonnements, *sous la même bande*	7 — »
Pour la Suisse, l'Alsace et la Belgique.	un abonnement.....	2 — »
	deux abonnements..	3 — 50
Pour les autres pays de l'Europe le Canada et les Etats-Unis.	un abonnement.....	2 — 25
	deux abonnements..	4 — »

Abonnements spéciaux à prix réduits.

Dans le but d'aider à la distribution gratuite et de répandre davantage le « SALUT DE DIEU », nous offrons 50 abonnements annuels pour 60 fr., — 25 pour 32 fr., — et 10 abonnements annuels pour 14 fr., *franco*, à une même adresse en Europe. En outre, pour la somme de 100 fr., nous céderons CENT abonnements annuels *franco par colis postal*, en France, en Suisse, en Belgique et en Alsace.

UNE CONVERSION AU QUATRIÈME SIÈCLE

Dans les annales de l'Église chrétienne, peu de noms ont la place que remplit celui d'Augustin, le premier des « pères » de l'Église latine. Son livre de « Confessions », souvent publié, atteste ce qu'il devait à sa pieuse mère, Monique. Celle-ci était née de parents chrétiens, en 330, et avait épousé un païen, nommé Patricius, qui la fit souffrir par sa conduite; mais, en femme soumise, jamais elle ne se plaignit de lui. L'amour et la paix remplissaient son cœur, et la prière était, pour ainsi dire, la respiration de son âme. Aussi ses supplications en faveur de son mari ne furent pas vaines : elle eut le bonheur de le voir se tourner vers le Seigneur avant sa mort. Cette même piété eut pour effet d'attendrir le cœur de son fils aussi, mais sa patience fut longtemps exercée.

Augustin naquit en 354, à Tagaste, en Numidie. Il ressemblait à sa mère par certains côtés de caractère; par contre, son père lui légua ses mauvaises dispositions. Dès sa tendre enfance, il entendit prononcer le nom de Jésus, et de bonne heure il fréquenta l'école. Pour commencer, il jouait de préférence à la balle, plutôt que d'étudier ses leçons. Lorsqu'il avait négligé ses devoirs, il se mettait à prier, demandant à Dieu de lui épargner la punition, et n'étant pas exaucé comme il l'entendait, il recommençait son laisser-aller égoïste.

Insensiblement, cependant, le goût de l'étude se développa en lui; il se tourna vers les classiques; mais, le zèle qu'il mettait à acquérir des connaissances était au service de son ambition. Il trouvait son plaisir dans ce qui était défendu. Trompant ses maîtres, quand il le pouvait, il volait ses parents pour satisfaire sa gourmandise, ou pour plaire à ses camarades.

A l'âge de seize ans, il fut envoyé par son père à Carthage, celui-ci s'imposant des sacrifices pour l'avantage de son fils; mais la fréquentation des cours de l'école supérieure de cette ville, eut aussi une influence fâcheuse sur le jeune homme; les théâtres et les lieux de plaisirs étaient devenus ses endroits préférés. Sa mère le supplia de rebrousser chemin, mais en dépit de ses instantes supplications et des reproches de sa propre conscience, ses passions, plus fortes que lui, l'entraînaient dans la voie du mal. Enflé d'arrogance, comme il le dit lui-même, il voulait, toutefois, devenir un maître d'éloquence, et dévorait les livres des orateurs célèbres. La lecture d'un ouvrage de Cicéron, sur le prix de la sagesse, lui fit une grande impression, au point qu'il prit la résolution de maîtriser ses passions, et de se mettre à la recherche de la vérité. Où pouvait-il la trouver, sinon dans les Écritures saintes? Le nom de Christ, qu'il avait appris à révérer dès son enfance, ne se trouvait pas dans Cicéron. Il se mit donc à lire la Bible avec soin; mais la langue polie de Cicéron lui plut mieux.

Sur ces entrefaites, cherchant quelque chose qui pourrait le satisfaire, il entra en rapport avec les manichéens, sectateurs de Manès (1), qui cherchaient à expliquer le bien et le mal par l'existence de deux principes opposés, sans tenir compte de Dieu, ni de la chute de l'homme. Augustin avait alors dix-neuf ans ; son père était mort depuis deux ans, mais il resta à Carthage, à la charge de sa mère, jusqu'à ce qu'il pût pourvoir à sa subsistance, en enseignant la rhétorique. Il cherchait « la vérité », dont les manichéens parlaient toujours sans la trouver; après neuf ans il fut dégoûté de la secte, étant arrivé à la conclusion, qu'il était impossible d'arriver à la connaissance de la vérité. Cela ne l'empêcha pas de faire encore un stage ailleurs, loin de la lumière divine.

Sa mère, attristée de son incrédulité et de ses désordres, ne cessait de prier jour et nuit pour lui. Quelqu'un, qui avait une fois partagé aussi les idées des manichéens et auquel elle confia son chagrin, lui dit un jour : « Ne désespérez pas, le fils de tant de larmes et de tant de prières ne saurait être perdu ».

A Carthage, la réputation d'Augustin, comme professeur d'éloquence, ne faisait que grandir; mais son désir était de voir Rome, la ville où la gloire et les richesses se donnaient rendez-vous. Lorsque sa mère apprit cette résolution, elle sentit redoubler ses craintes; aussi le supplia-t-elle de ne pas partir. Mais sa forte volonté l'emporta, et il se mit sur le navire, tandis

(1) Manès fut écorché vif par un roi de Perse, en 274.

qu'elle dormait encore. A la vue du navire qui emmenait son fils, elle se jeta à genoux et pleura. Son cœur se brisa, en pensant que les dispensations de Dieu allaient à l'encontre de ses espérances. Pour elle aussi, la patience devait avoir son « œuvre parfaite » : Dieu veillait sur Augustin, malgré tous ses égarements.

Arrivé à Rome, il fut désappointé. Ses étudiants le quittèrent, un jour, sans lui payer d'honoraires. Il se rendit ensuite à Milan comme professeur d'éloquence, et là, il suivit les prédications d'Ambroise, le pieux évêque de cette ville. En allant l'entendre, son but était d'étudier la forme oratoire; pourtant, peu à peu, son attention fut arrêtée sur la vérité chrétienne, plutôt que sur l'éloquence de l'évêque. Et délivré enfin de ses préventions au sujet de la doctrine du Christ, il se mit à lire les épîtres de Paul qui lui firent connaître l'amour de Dieu à l'égard de l'homme pécheur.

Sa mère vint le rejoindre à Milan et profita du ministère d'Ambroise, mais elle n'eut pas la satisfaction de voir son fils se tourner vers le Seigneur ; au contraire, il continuait à l'affliger par sa vie désordonnée. Quant à lui, il raisonnait sur tout et devint de plus en plus misérable, croyant que Jésus était « la voie », mais que cette voie était par trop étroite. Il était profondément misérable, et un mendiant qui avait bonne mine, lui faisait envie. Il devait être amené peu à peu à pousser le cri du désespoir : « Misérable homme que je suis, qui

me délivrera de ce corps de mort » (Romains VII, 24). Voici ce qu'il nous dit lui-même à ce sujet :

« Je désirais ardemment imiter les exemples des chrétiens que je connaissais. Mais j'étais comme lié par des entraves de fer. L'ennemi emprisonnait ma volonté, il avait forgé une chaîne pour cela et m'en avait enserré. J'étais tombé sous le joug de la convoitise et de l'habitude du péché. Deux volontés se combattaient en moi : celle de ma mauvaise nature, volonté charnelle, et celle de ma nouvelle nature ; et entre les deux, mon âme était comme déchirée... J'étais comme un homme couché sur un lit, qui voudrait se relever et que retient la puissance du sommeil. Une voix me criait : « Réveille-toi, toi qui dors, et relève-toi d'entre les morts, et le Christ t'éclairera », et moi je répondais avec le paresseux endormi : « Bientôt, oui, bientôt, mais laissez-moi dormir encore un peu ». Et cet « encore un peu » devenait un longtemps. Mon angoisse et mes soupirs grandissaient de jour en jour ».

L'heure de la délivrance arriva enfin. A la suite d'un entretien avec un ami, nommé Alypius, il se retira précipitamment à l'écart, et supplia le Seigneur avec larmes d'avoir compassion de lui :

« Ah! Seigneur », s'écriait-il, jusques à quand ta colère s'enflammera-t-elle contre moi ? Ne te souviens plus de mes péchés! Combien de temps encore serai-je soumis à l'esclavage

du mal? Quand me délivreras-tu ? Sera-ce demain ? Pourquoi ne serait-ce pas aujourd'hui? Pourquoi ne serait-ce pas en ce moment ? Pourquoi ne verrais-je pas en cet instant la fin de ma confusion ? »

Tandis qu'il priait ainsi, il entendit tout à coup sortir d'une maison voisine une voix d'enfant qui répétait ces mots : « *Prends et lis* ». Il écoutait avec étonnement, se demandant si c'était là un refrain employé dans un jeu quelconque ; mais il ne put se souvenir de l'avoir entendu. Il essuya ses larmes, et vit là une direction de Dieu. Il lira le premier passage de l'Écriture qui frappera ses yeux. C'est ce qu'il fit sur le champ. Retournant auprès d'Alypius, et prenant une copie des épîtres de Paul qu'il avait laissée là, il l'ouvrit, et la parole sur laquelle se fixa son regard, fut celle-ci :

« Conduisons-nous honnêtement, comme de jour; non point en orgies, ni en ivrogneries; non point en impudicités, ni en débauches; non point en querelles, ni en envie. Mais revêtez le Seigneur Jésus Christ, et ne prenez pas soin de la chair pour satisfaire à ses convoitises » (Romains XIII, 13, 14).

« Je n'eus pas besoin d'en lire davantage », dit-il, « la lumière de la paix divine inondait mon cœur, tous mes doutes s'étaient envolés à cette parole. Je donnai le livre à Alypius qui lut le verset qui suit en se l'appliquant à lui-même avec son humilité habituelle, se considérant comme « faible en foi » et il m'accom-

Le Salut de Dieu 39 (1912)

pagna auprès de ma mère pour lui raconter ce qui m'était arrivé. Elle tressaillit de joie; son deuil était passé et se changeait en allégresse et en actions de grâce. »

Augustin avait trouvé Christ comme le Libérateur de son âme, Celui qui affranchit de la loi du péché et de la mort (Romains VIII, 2). Le nouveau converti donna sa démission de professeur d'éloquence et se retira momentanément dans la maison de campagne d'un de ses amis pour méditer sur les choses nouvelles qu'il venait d'apprendre à connaître. Il reçut le baptême des mains d'Ambroise, à l'âge de 32 ans, en l'an 387. La période qui suivit fut pour Augustin des plus bénies. Pénétré de la grâce divine, il réalisait la communion avec Dieu. Des larmes de joie inondaient ses yeux en pensant aux mélodies des cantiques sacrés. Combien douces furent les heures de méditation passées avec sa mère bien-aimée; mais il ne devait pas la garder encore bien longtemps. La grande tâche de sa vie semblait achevée pour elle, et son cœur tendait vers le repos réservé au peuple de Dieu. Peu de temps après, Augustin se rendit près de Rome avec sa mère, en route pour l'Afrique. Un jour elle disait à son fils :

« Il n'y a plus rien en cette vie qui soit capable de me plaire, je ne sais pas ce que j'y fais encore, pourquoi j'y demeurerais, puisque je n'ai plus rien à demander. J'ai désiré prolonger mes jours, jusqu'à ce que je te visse

chrétien. Dieu m'a donné au delà de ce que j'espérais, puisque je te vois maintenant mépriser les biens de la terre, et consacré à son service. Que ferais-je encore en ce monde ? »

Après neuf jours de maladie, elle expirait en sa 56e année, et Augustin retourna en Afrique.

Environ quatre ans après sa conversion, il entra au service de l'Église et devint, par la suite, évêque d'Hippone. Augustin fut l'instrument de nombreuses conversions, et défendit la vérité contre les manichéens, dont il avait jadis fait partie, et contre d'autres hérétiques.

Il fut le champion de la grâce qui sauve le pécheur, sans les œuvres, et qui le renouvelle pour qu'il puisse accomplir des œuvres qui plaisent à Dieu. Augustin avait fait l'expérience du péché qui était en lui depuis sa naissance, il avait gémi sous son joug, senti son impuissance pour vaincre ses passions et ses convoitises. La grâce de Dieu, seule, avait pu l'affranchir de la loi du péché et de la mort (Romains VIII, 2).

Aussi fut-il l'instrument merveilleusement choisi et préparé de Dieu pour l'œuvre à laquelle Il l'avait destiné. Il avait compris et expérimenté ces paroles : « Nous sommes son ouvrage, ayant été créés dans le Christ Jésus, pour les bonnes œuvres que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles » (Éphésiens II, 10).

Augustin délogea pour être avec Christ le 28 août de l'an 430 à l'âge de 76 ans, peu avant

la prise d'Hippone par les Vandales; mais étant mort, il parle encore. Puisse le récit de cette conversion remarquable diriger vos pensées vers Celui qui délivre et rend heureux pour le temps et l'éternité !

« GRAND EN BONTÉ ET EN VÉRITÉ »

(Exode XXXIV, 6).

« Grand en bonté et en vérité » ! Tels sont les termes par lesquels Dieu se fait connaître à Moïse, en réponse à son intercession en faveur du peuple coupable d'avoir fait le veau d'or, rejetant ainsi le vrai Dieu qui avait déployé sa puissance, en retirant les Israélites du pays d'Égypte. A cette occasion, l'Éternel proclama le pardon des péchés du haut du mont Sinaï, du lieu même où Il avait précédemment promulgué les dix commandements.

Par l'avènement du Seigneur Jésus ici-bas, sur la terre, nous apprenons ces traits divins d'une façon bien autrement merveilleuse ; car en Lui, le Fils, Dieu se révèle comme Père, nous faisant ainsi connaître une relation toute nouvelle et personnelle, celle d'*enfant*. Dieu s'est manifesté en Lui tel qu'Il est, amour et lumière (1 Jean I, 5 ; IV, 8, 16). « La loi a été donnée par Moïse; la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ » (Jean I, 17).

La grâce et la vérité sont inséparables. Dans son amour, Dieu vient à la recherche du pécheur éloigné de Lui, tandis que sa lumière

pénètre l'âme et réveille la conscience endormie. Tel est l'effet double, produit sur un pécheur qui se trouve dans la présence de Dieu. La bonté de Dieu le pousse à la repentance; la parfaite bonté de Dieu surmonte ainsi le mal qui remplit le cœur de l'homme, y compris l'inimitié contre un Dieu Sauveur (Romains II, 4; III, 23; VIII, 7; XII, 21).

Par l'évangile, nous apprenons que Dieu recherche, sans distinction, les nations qui ne le connaissaient pas, aussi bien que le peuple d'Israël, qui avait reçu de sa part les oracles divins, car « il n'y a pas de différence : tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu ».

Toutefois Dieu approprie la connaissance de sa grâce à l'état actuel des âmes qu'Il recherche, état que Lui seul peut sonder et apprécier. C'est ce que nous voyons chez le Seigneur Jésus dans son ministère ici-bas. A une femme Samaritaine, méprisée de tous, — non pas seulement par les Juifs selon leurs préjugés religieux, mais encore plus peut-être par ses compatriotes qui étaient au fait de sa vie de péché, — Il parle des vérités magnifiques, qu'aucune oreille humaine n'avait jusque là entendues; mais Il le fait de manière à atteindre sa conscience, avec une délicatesse exquise, en sorte que, convaincu de son état réel, manifesté à la lumière divine, elle va chercher les hommes de la ville, en disant : « Venez, voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait; celui-ci n'est-il point le Christ ? » (Jean IV, 5-30).

Le Salut de Dieu 39 (1912)

Le Salut de Dieu 39 (1912)

Par contre, à un savant pharisien qui le cherchait de nuit, Jésus fait comprendre que la connaissance seule de la lettre des Écritures ne sauvait pas : il lui fallait être né de nouveau. Sans l'intervention de Dieu en grâce, sans l'opération de son Saint-Esprit, point de salut.

Saul de Tarse était un autre exemple du même genre, connaissant les Écritures dès sa jeunesse, élevé aux pieds du grand docteur Gamaliel, mais enfin persécuteur acharné de Jésus de Nazareth ; Jésus se révèle à lui du ciel, et Saul répond : « Seigneur, que veux-tu que je fasse ? » — De même Simon Pierre fut amené à se reconnaître pécheur par un déploiement de la grâce, dépassant toute espérance. Dans la lumière de la présence du Seigneur, tout en étant saisi par sa riche bonté, Pierre dut s'écrier dans sa frayeur : « Seigneur, retire-toi de moi ; car je suis un homme pécheur ». Mais la grâce divine dépasse infiniment toutes les craintes qu'un cœur exercé peut éprouver, et il entend, sans retard, ces rassurantes paroles de la bouche même du Seigneur, et qui expriment, en effet, le caractère de cette grâce : « Ne crains pas » (Luc V, 1-11). En écrivant plus tard à des croyants juifs qui l'avaient en partage, il leur dit, au sujet du Sauveur : « Lequel, quoique vous ne l'ayez pas vu, vous aimez ; et, croyant en lui, quoique maintenant vous ne le voyiez pas, vous vous réjouissez d'une joie ineffable et glorieuse » (1 Pierre I, 8).

Mais puisque la grâce est, en principe, adressée

aux pécheurs et que tout le monde est pécheur, le nombre est grand de ceux qui, étrangers à Israël, furent amenés à jouir de la même bénédiction. L'intendant de Candace, reine des Éthiopiens, en est un exemple remarquable (Actes VIII, 26-28). Un autre exemple, d'un ordre très différent, c'est le geôlier de Philippes, païen et barbare. Celui-ci, cependant, effrayé à salut à la vue des choses extraordinaires dont il était témoin, se jette aux pieds de Paul et Silas, leur demandant : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » — L'évangile est placé devant lui dans ces brèves et simples paroles : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, toi et ta maison » ; et lui aussi devient, sur le champ, un objet de la grâce ineffable (Actes XVI, 27-34).

Or cette grâce est la même pour chacun de nous aujourd'hui.

« HATE-TOI DE TE SAUVER LA »

(Genèse XIX, 22).

Ainsi disaient les anges à Lot, en réponse à sa prière, au moment où le jugement de Dieu était prêt à tomber sur les villes impies de Sodome et de Gomorrhe. Lot avait beaucoup de peine à quitter le voisinage du lieu destiné à la destruction, et la petite ville de Tsoar, où il voulait se rendre, n'était pas éloignée. Il basa sa prière sur le fait que la ville était « petite », bien qu'elle méritât le même jugement épouvantable qui atteignit les autres. Et Dieu lui accorda sa demande.

Cette histoire reste comme un avertissement solennel, auquel il est souvent fait allusion dans les Écritures. Le Seigneur Jésus la rappelle lorsqu'Il parle du jugement qui doit bientôt atteindre ce monde insouciant. Il y aura, cependant, cette différence entre ce jugement et celui qui, du temps de Noé, mit fin à l'ancien monde, en ce que celui-ci n'aura pas le caractère du déluge. Les habitants de la terre périrent alors tous par les eaux par lesquelles l'ancien monde fut submergé, comme l'apôtre Pierre le dit ; tandis que le jugement à venir sera finalement opéré par le feu. Et c'était aussi le cas pour Sodome, où Lot habitait (2 Pierre II, 5-9 ; III, 5-7).

Il y a donc un intérêt tout particulier qui se rattache à la délivrance de Lot, au double point de vue de la certitude du jugement, et de l'effet moral d'un mauvais entourage sur un homme reconnu « juste ».

Ce n'était pas le hasard qui avait conduit Lot à Sodome. Lorsqu'il fallait se séparer de son oncle, Abraham, parce que leurs troupeaux si augmentés ne leur permettaient plus de demeurer ensemble, Lot, de propos délibéré, choisit Sodome, étant enchanté de l'apparence florissante des alentours de la ville. Pendant un temps, il demeura dans la plaine du Jourdain, mais en se rapprochant de plus en plus du centre, « il dressa ses tentes jusqu'à Sodome ». Dieu lui donna alors un sérieux avertissement par le moyen d'une invasion de quel-

ques rois alliés qui, eux aussi, convoitaient les richesses de ce beau pays ; et Lot, qui habitait alors dans la ville de Sodome, fut fait prisonnier. Cependant Dieu, agissant en miséricorde, lui accorda une délivrance inattendue, se servant pour cela de son oncle Abraham, qui frappa les envahisseurs, les poursuivant à une très grande distance, jusqu'aux environs de Damas. Mais Lot ne profita pas de la leçon ; il s'établit de nouveau à Sodome, bien que son âme fût « accablée par la conduite débauchée » de ses habitants.

Abraham, averti par l'Éternel quant au châtiment préparé, intercéda en faveur de la ville, sachant que son neveu s'y était installé de nouveau, basant son intercession sur la possibilité d'y trouver quelques justes. Commençant par la supposition qu'il pouvait y en avoir cinquante, et encouragé par l'accueil favorable de Dieu, il en vint à réduire le nombre jusqu'à dix ; et Dieu lui dit que s'Il en trouvait dix, Il différerait le jugement. Tout fut inutile. Les hommes de Sodome montrèrent d'eux-mêmes jusqu'où allait leur dépravation, et, en fin du compte, Lot était le seul « juste ». Le jugement dut suivre son cours, et ce fut à peine si Lot y échappa. L'Éternel eut pitié de lui, et les anges lui saisirent la main, ainsi que les mains de sa femme et de ses deux filles pour le mettre dans un lieu de sûreté. Quel triste tableau du salut d'un croyant mondain !

La patience de Dieu est grande, mais Il doit

Le Salut de Dieu 39 (1912)

Le Salut de Dieu 39 (1912)

maintenir la justice ; Abraham, son serviteur, en avait le sentiment, alors qu'il poussait la grâce à ses dernières limites. Mais quant à Lot, malgré un reste de piété, on constate qu'il avait beaucoup perdu moralement par son séjour à Sodome. Il aimait le luxe ; il ne voulait pas s'éloigner beaucoup du lieu qui faillit être sa perdition, et il dédaignait d'aller à la montagne que les anges lui avaient indiquée, n'aimant pas le changement complet de vie qui en résulterait. C'est pour cela qu'il supplia les anges d'épargner Tsoar, la petite ville dans le voisinage. En cela aussi, il fut exaucé ; mais il n'osa pas y rester bien longtemps ; il eut peur quand il contempla la dévastation de la plaine, et dut finalement se rendre à la montagne.

N'y a-t-il pas pour chacun de nous un avertissement sérieux dans tous ces détails ? Les hommes se plaignent de tous les appels de Dieu, mais au lieu de profiter des malheurs qui, de temps en temps, atteignent leurs semblables, ils se bouchent les oreilles, continuant leur train de vie, et se corrompant toujours plus. Dieu attend encore, mais le jugement souvent annoncé s'apprête. Et ne voyons-nous pas, par l'exemple de Lot, qu'en continuant à chercher sa satisfaction dans les choses que Dieu condamne, on finit pas perdre le sentiment moral, et l'on prend, sans le vouloir, les goûts et les idées d'un monde corrompu ? Puis la descente morale devient, à la fin, plus accélérée. Cette histoire va encore plus loin, en ce qu'elle indique aussi le caractère contagieux de l'indifférence ; car Lot perdit sa femme en route.

L'ange leur avait dit : « Sauve-toi pour ta vie ! Ne regarde pas derrière toi, et ne t'arrête pas dans toute la plaine ; sauve-toi sur la montagne, de peur que tu ne périsses ». La fuite se faisait pendant la nuit ; mais « la femme de Lot regarda en arrière, et elle devint une statue de sel ». Or le Seigneur ne termine pas ses avertissements solennels, quant à l'avenir réservé pour ce monde, sans dire : « Souvenez-vous de la femme de Lot » (Luc XVII, 32).

Il y avait assez d'incrédules déjà du temps où le Seigneur parlait, et même chez le peuple le plus favorisé sur la terre, en ce qu'il possédait les oracles de Dieu. La plupart n'en fit pas cas, et la destruction complète de Jérusalem eut lieu une quarantaine d'années après. On croit qu'un million de Juifs périrent alors ! Allons-nous rester sourds aux appels de Dieu ?

Ne pouvez-vous pas, cher lecteur, vous rendre compte de trois classes de personnes dans ce que nous venons de rappeler : la première, ceux qui périrent dans la plaine du Jourdain ; la seconde, Lot et ses filles qui furent sauvés ; la troisième, la femme de Lot qui se mit en route *vers* le salut, mais, s'étant arrêtée pour regarder en arrière, périt sur le chemin ? Ne soyez pas comme elle, nous vous en supplions. Aujourd'hui est encore le jour de grâce ; hâtez-vous d'en profiter, ne retournez pas ! Décidez-vous tout de suite, avant que cette année finisse !

A NOS ABONNÉS.

Nous invitons nos amis qui s'intéressent à l'évangélisation à profiter des conditions particulières indiquées sur la 2e pages de la la couverture, et relatives aux

ABONNEMENTS SPÉCIAUX A PRIX RÉDUITS.

Nous réservons un certain nombre d'abonnements que nous seront heureux d'envoyer *gratuitement* aux personnes qui *nous en feront la demande.* Ceux qui ont reçu en 1912 des *abonnements gratuits* nous obligeraient en nous faisant savoir s'ils tiennent à recevoir le journal en 1913.

Pour la **Suisse**, M. F. Guignard, à Vevey, est chargé de recevoir les abonnements **au plein tarif.** Nos amis de l'Angleterre peuvent nous envoyer des « postal orders ». Ceux de l'Amérique peuvent s'abonner chez M. H. W. 106, Liberty Street New-York.

Choix de CANTIQUES pour les Enfants

(NOUVELLE ÉDITION)

Cartonnés, l'exemplaire	0 fr. 90
Reliés toile, —	1 fr. 30
— — filet or, l'exemplaire	1 fr. 40

Prière à nos abonnés de bien indiquer leur adresse exacte en renouvelant leur abonnement pour 1913

ANNONCES

SAINTE BIBLE

Edition in-16

Reliée toile mince reliure anglaise	4 fr. »
— dos peau	5 fr. 50

Port : 0 fr. 40 *par exemplaire.*

Tirage sur papier extra-fin :

Reliée basane perse tranche rouge et or	11 fr. »
Reliée plein maroquin souple, tr. rouge et or	14 fr. »
— — —extra, souple, doublé cuir tranche dorée.	17 fr. »
— — —extra, souple, à rebords tranche dorée.	20 fr. »

Port : 0 fr. 30 *par exemplaire.*

Grande édition, nouvelle, in-8°.

Reliée basane perse, coins arrondis tr. dorées	11 fr. »

Port par Bible : en gare 0 fr. 60 ; *à domicile* 0 fr. 85.

NOUVEAU TESTAMENT

In-32, relié toile	0 fr. 60
Édition sur papier extra-fin :	
Pleine basane, tranche dorée	3 fr. 25
Basane perse, tranche rouge et or	3 fr. 75
Maroquin souple, tranche dorée	4 fr. 75
— souple à rebords, tranche dorée	6 fr. »
— — , extra, tr. dorée.	8 fr. »

Port : 0 fr. 20 *par exemplaire.*

Calendrier biblique à effeuiller, pour 1913. L'exemplaire, 60 cent ; *franco*, 70 centimes.

Almanach Evangélique pour 1913. L'exemplaire 40 centimes, *franco*, 50 centimes.

Heureux message pour les enfants, par L. P. L'exemplaire, 20 centimes, *franco*, 25 centimes.

Pour la rédaction : *Le gérant*, E. Périer.

Le Mans. — Imprimerie Monnoyer — 1912.

Le Salut de Dieu 39 (1912)